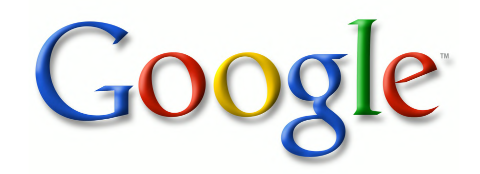


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

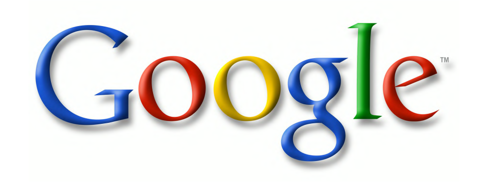
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B. g. 443.

Don Alonco de Castillo Solorcano

A. Le Metel d'Ouville


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 218

OXFORD
1992



ch out.

HISTOIRE

ET

AVANTURES,

DE

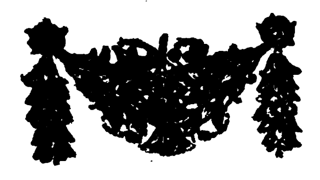
DONA RUFINE,

Fameuse Courtisane de Seville.

Traduite de l'Espagnol.

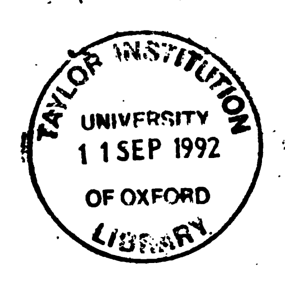
TOME I.

C. C. G. W.
de Mohren



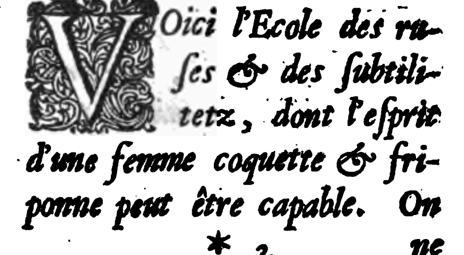
A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET.

M. DCC. XXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



AVIS AU LECTEUR.



Voici l'Ecole des ruses & des subtilitetz, dont l'esprit d'une femme coquette & friponne peut être capable. On

ne ſauroit trop connoître les femmes de cette eſpece, pour ſe mettre à couvert du danger où l'on s'expoſe en les fréquentant.

Dom Alonço de Caſtillo Sovorçano, celebre Auteur Espagnol, a compoſé cet agréable Ouvrage en ſa Langue; & il fut autrefois traduit en François par feu Monſieur Douville, qui étoit certainement l'homme de toute la France, qui parloit le mieux l'Eſpagnol, & qui en connoiſſoit le mieux toutes les graces. Mais comme Mr. Douville n'écrivoit

pas

pas fort purement en notre Langue, ſa Traduction ne vit pas le jour. Un homme d'eſprit l'ayant trouvée parmi ſes papiers, après ſa mort, prit ſoin d'en corriger le ſtyle, & de la mettre en état de faire plaiſir au Public.

L'Auteur a voulu, ſous le nom ſuppoſé de Rufine, faire ici le Portrait, & étaler tous les artifices & toutes les ſubtilitez d'une jolie femme de Seville, qui fut aſſez habile pour voler les Voleurs mêmes les plus ſubtils; qui fit autant de duppes, qu'elle

ſut d'Amans ; & qui viſa toûjours plus à la bourſe, qu'au cœur de ceux qui eurent le malheur de la trouver belle.

On n'a encore traduit en François que la premiere Partie de cet Ouvrage. Si elle eſt auſſi bien reçûe du Public, qu'elle le mérite, & que j'ai lieu de l'eſperer ; j'aurai ſoin de faire traduire la ſeconde Partie, qui n'eſt ni moins curieuſe, ni moins intereſſante que la premiere, dont on va faire la lecture.

HISTOI-


Tom. I.
Pag.



HISTOIRE ET AVANTURES DE DONA RUFINE,

Fameuse Courtisane de Seville.

LIVRE PREMIER.



DOna Rufine, dont on va lire l'Histoire dans ce Livre, possedoit dans un dégré éminent toutes les qualitez nécessaires pour devenir la plus fameuse Courtisanne de son tems. C'étoit une personne subtile & adroite,

qui joignoit à beaucoup d'impudence de hardiesse & de beauté, toute la malice & la méchanceté dont une femme de sa profession puisse être capable. Elle avoit sur tout un talent admirable pour couper les bourses, & les trésors les mieux gardez ne pouvoient échaper aux artifices & aux ruses, qu'elle savoit si bien employer pour réussir dans ses desseins. Dès son enfance elle avoit été nourrie dans un grand libertinage; ses parens qui auroient du corriger ses mauvaises inclinations, étoient eux-mêmes adonnez à toute sorte de Vices, & lui donnoient des exemples qu'elle n'avoit que trop de penchant à suivre.

Comme le siécle où nous vivons ne fournit que trop de Personnes du caractère de notre Heroïne, les Lecteurs trouveront dans cet Ouvrage de quoi se munir contre les dangers où l'on est tous les jours exposé dans le monde; & je me flatte que les jeunes gens ne seront pas les seuls qui y trouveront de salutaires leçons. Au reste, je dois les avertir que les Avantures que j'écris ne sont point supposées, & qu'elles sont effectivement arrivées en Espagne. Mais quand elles ne seroient

pas

pas véritables, on en voit arriver tous les jours de si extraordinaires, qu'un chacun pourra faire son profit de cette Histoire.

Le Seigneur Trapassa, pere de l'illustre Rufine, fut condamné aux Galeres, pour s'être donné lui-même l'Ordre de Chevalier de Christ, sans avoir fait les preuves sur lesquelles sa Majesté confere cet honneur. Trapassa eut recours à cette metamorphose, pour voler plus facilement à la suite de la Cour, où il passoit pour Chevalier; & pour mieux jouër les tours de souplesse de son mêtier. C'étoit un fripon très-delié; & qui par une longue experience étoit capable de donner des leçons aux plus habiles. Il entretenoit une femme, qu'on nommoit Dame Estefanie, à laquelle, par malheur pour lui, il donna de justes sujets de jalousie. Pour se venger de son infidelle, elle l'accusa de sa fourberie, & procura au Chevalier l'emploi de forçat sur les Galeres du Roi. Il fut envoyé sur l'Escadre qu'on appelle d'Espagne, & conduit de Tolede au port Ste Marie avec tous ses Compagnons.

Trapassa, qui n'étoit pas accoûtumé à

à ce nouveau genre de vie, mit tout en œuvre pour recouvrer sa liberté. Il eut recours à une lime sourde, & il étoit sur le point de s'échaper lorsqu'il fut découvert. Cette tentative lui coûta cher, on redoubla les mauvais traitemens qu'il étoit accoûtumé de reçevoir, & on prolongea le tems pour lequel il avoit été condamné.

Cepandant Dame Estefanie après avoir satisfait sa vengeance, sentit dans son cœur des mouvemens de pitié, dont elle n'étoit pourtant pas naturellement fort susceptible. Elle se répentit du mauvais tour qu'elle avoit joué au Seigneur Trapassa; & resolut pour réparer cet affront, de se marier avec lui lorsqu'il auroit achevé la rigoureuse pénitence que la Justice lui avoit imposée. Elle se détermina encore à executer ce dessein par un autre motif, car elle avoit une fille de son Amant, & c'est celle dont j'écris l'Histoire. Ayant pris cette resolution elle quitta la Cour pour aller à Seville, esperant que dans cette grande Ville elle pourroit avoir plus facilement des nouvelles de celui qu'elle avoit rendu si miserable, & à qui elle eût bien voulu procurer la liberté.

Este-

Estefanie, qui avoit hérité d'un riche Genois dont elle étoit veuve, possedoit des biens assez considerables pour vivre à son aise. La magnificence qui paroissoit également dans ses habits, & dans les ameublemens de sa maison, la faisoit passer dans Madrid pour une femme de condition; mais elle perdit bientôt la réputation qu'elle s'étoit acquise, lorsque le public fut informé de ses amours, & de l'excez où sa jalousie l'avoit porteé à l'égard du Seigneur Trapassa. Ses meilleures amies furent les premières à éclatter contre elle, & ne purent lui pardonner les faveurs qu'elle avoit prodiguées à un fripon de cet ordre.

Estefanie se vit donc obligeé de quitter Madrid, & de se retirer ailleurs. Elle vendit ses meubles, dont elle fit une somme d'argent considerable, qu'elle emporta avec ce qui lui restoit de plus précieux, & se retira à Seville, si fameuse par les richesses du nouveau Monde. Cette Dame s'y établit, attendant avec impatience que Trapassa eût achevé le tems de son esclavage. Lorsque ce terme fut expiré, ayant été informée que les Galeres d'Espagne étoient

arrivées au port Sainte Marie, Estefanie s'y rendit à petit bruit, & prit grand soin de cacher le sujet de son voyage aux personnes de Seville, avec lesquelles elle avoit formé des liaisons.

A son arrivée elle apprit que son Amant étoit sur la Capitane en bonne santé, qu'il avoit gagné les bonnes graces du General, & qu'il y avoit obtenu un emploi qui le dispensoit de ramer comme les autres forçats. Cette faveur l'avoit si bien accoûtumé à la vie qu'on mene sur les Galeres, qu'il ne se metoit pas fort en peine d'en sortir. Estefanie ne perdit point de tems pour le retiret de cet état; elle sollicita fortement sa liberté, & n'épargna pas l'argent pour l'obtenir. Trapassa qui ignoroit ce qu'on faisoit pour lui, fut surpris lorsqu'il apprit qu'on agissoit en sa faveur, ne croyant pas que personne dût s'interesser à ses malheurs. Toutes choses étant reglées pour sa liberté, on le déchargea de ses chaines, & on lui permit d'aller où bon lui sembleroit, sans qu'il pût savoir à qui il étoit redevable d'un si grand bienfait. Trapassa y fut d'autant plus sensible, qu'il n'ignoroit pas que quoique

que les forçats ayent achevé le tems marqué dans leur sentence, on trouve toûjours des raisons pour les retenir dans les fers; car tel malheureux qui n'y est condamné que pour quatre ans, est souvent obligé de porter la chaîne pendant cinq ou six ans.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise de Trapassa, quand il se vit en la présence de son Estefanie, & qu'il sut que c'étoit uniquement à ses sollicitations qu'il devoit sa liberté. Cette Dame le reçut à bras ouverts; il n'épargna pas les caresses pour lui marquer sa vive reconnoissance, & pour la convaincre que le bien qu'elle venoit de lui procurer, lui faisoit entièrement oublier la disgrace qu'elle lui avoit attirée. Il fut mortifié de la voir dans un équipage si different de celui où il l'avoit laissée dans Madrid. Il ignoroit les raisons qui l'avoient obligée de se déguiser, & elle ne pouvoit les lui faire connoître alors, à cause du Comite & des autres Officiers qui l'avoient amené & qui étoient présens; car elle avoit été obligée de les retenir à dîner. Après leur avoir fait la meilleure chere qu'elle peut, chacun se re-

tira chez soi, & Trapassa demeura dans l'Hostellerie avec sa Maîtresse. Quand ils se virent seuls, ils recommencerent leurs caresses, renouvellerent leur ancienne connoissance, & se temoignerent l'un à l'autre le plaisir qu'ils avoient de se revoir. Trapassa la remercia de bon cœur des peines qu'elle avoit prises, pour le délivrer du cruel état où il étoit reduit : Estefanie de son côté lui demanda pardon du mal qu'elle lui avoit causé pour satisfaire sa vengeance, lui disant qu'elle ne croyoit pouvoir autrement reparer son crime, qu'en se mariant avec lui, s'il l'agréoit ainsi, puis qu'elle avoit de lui une fille, & un bien assez considerable pour fournir à leur entretien.

Il est aisé de juger du plaisir que cette proposition causa au Seigneur Trapassa, qui se trouvoit dépourvu de tout & sans aucune ressource. Il accepta une offre aussi avantageuse avec toutes les démonstrations de joye dont il étoit capable ; & embrassant tendrement sa chere Estefanie, il lui temoigna le desir qu'il avoit de revoir sa fille. Sa Maîtresse ravie de trouver en lui de bons sentimens, lui fit présent d'un habit de

de campagne fort propre, qu'elle lui avoit préparé; & dès le lendemain ils partirent pour Seville. Trapaſſa charmé de voir ſa fille, qui avoit atteint l'âge de cinq ans, accomplit la promeſſe qu'il avoit faite à la mere, & l'épouſa en face d'Egliſe.

Lorſque la cérémonie fut faite les nouveaux mariez changerent de maiſon & de quartier, reſolus de vivre autrement qu'ils n'avoient fait juſqu' alors. Eſtefanie ſe perſuadoit que Trapaſſa ſeroit devenu plus ſage, après de ſi longues ſouffrances, & qu'il n'auroit plus le même penchant pour les débauches qui lui avoient attiré une ſi rude pénitence; elle tâcha de lui procurer un Emploi honnête pour l'occuper, & afin que par ſon travail il pût contribuer à la dépenſe du ménage. Mais un naturel auſſi mauvais ſe corrige difficilement. Trapaſſa eût d'abord des égards pour les avis de ſa femme, & fit paroître quelque retenuë; mais il ſe laſſa bientot d'un genre de vie ſi oppoſé à ſes inclinations. Il perdit ſon Emploi par ſa négligence, & n'eut enſuite d'autre occupation que celle de ſe trouver tous les jours dans les Academies de

Jeu, aux ſpectacles & dans les autres lieux qui ſont la reſſource ordinaire des fainéants & des débauchez. Cette conduite déplaiſoit fort à ſa femme: cependant comme elle ne ſongeoit qu'à vivre tranquillement, elle fermoit les yeux à ſes débauches, & tâchoit de ſe conſoler avec ſa fille, qui ſurpaſſoit déja en beauté toutes celles de la Ville.

L'oiſiveté, qui eſt d'ordinaire la ſource de toutes ſortes de vices, fut fatale à Trapaſſa. Il reprit le Jeu avec la même paſſion qu'autrefois. Ce n'étoit d'abord pour lui qu'un amuſement & un plaiſir; mais il ne peut long-tems ſe contenir dans des juſtes bornes; il hazarda bientôt tout ce qu'il avoit, & il en vint juſqu'à engager tout ce qu'il pouvoit attraper des hardes de ſa femme. Elle s'apercevoit bien qu'il lui manquoit quantité de ſes meilleures nippes, ne doutant pas que ſon mari n'en fût le voleur. Tout ce qu'elle pouvoit faire dans cette ſituation, c'étoit de gémir & de pleurer; elle n'accuſoit qu'elle-même de ſon malheur. Trapaſſa la voyant ainſi affligée lui promettoit de ſe corriger; mais ſa fureur pour le Jeu augmentant de plus en plus,

plus, il fit si bien qu'il vendit en quatre ans, & engagea tout ce qu'il y avoit de bon dans la maison. Se voyant enfin reduit dans une extrême néceſſité, il se servoit de toute sorte de moyens pour trouver quelque resource. Il auroit bien souhaitté, que sa femme, qui étoit encore jeune, eût voulu mettre à profit les restes de sa beauté, & se resoudre à des lachetez indignes de sa nouvelle reputation. Il n'osa pourtant lui en faire la proposition, tant il la voyoit remplie de sentimens d'honneur & de vertu, & differente de ce qu'elle étoit autrefois. Cette pauvre femme étoit si affligée de la mauvaise conduite de son mari, qu'elle fut bientôt hors d'état de prendre soin de son ménage, & de veiller sur la jeune Rufine, dans un tems où elle lui étoit si nécessaire. Cette fille qui étoit parvenuë à l'âge de douze ans, avoit un penchant extrême au libertinage, & vivoit sans éducation parmi les désordres de sa maison. Elle n'étoit occupée que du soin de se faire voir aux passans, avec une affectation qui ne marquoit que trop ce qu'elle feroit un jour.

Estefanie reduite à la derniere néceſ-

sité, & accablée de son infortune, succomba enfin à ses déplaisirs. Elle tomba malade; & mourut après une année de souffrances, dans de grands sentimens de repentance & de pieté. Elle fut enterrée fort simplement, Trapassa n'ayant pas de quoi satisfaire sa bonne volonté dans cette occasion. Cette mort lui fut très sensible, & il reconnut trop tard la perte qu'il avoit faite, s'accusant avec raison d'y avoir contribué par ses désordres. La triste situation où il se trouva, augmenta sa douleur; il ne vit que trop, que s'il eût suivi les bons avis que sa femme lui donnoit, il eût pû vivre honorablement le reste de ses jours, du revenu de son bien. Mais il avoit tout dissipé. La beauté de sa fille étoit la seule consolation qui lui restoit, & l'esperance sur laquelle il fondoit tout son bonheur. Il la croyoit assez charmante pour lui procurer un Gendre qui le mettroit à couvert de la misere, sans considerer que la vertu du siècle consiste surtout dans les richesses, & que les perfections & les graces n'ont presque aucune force si elles n'en sont accompagnées. Le malheureux Trapassa, tout accablé qu'il étoit de misere,

ne

ne laissoit pas de se trouver tous les jours dans les Academies de Jeu, non pas à la vérité pour jouër n'ayant rien à risquer, mais pour recevoir les *Barates* qu'il avoit autrefois données. C'est ce que les Espagnols ont accoûtumé de donner à ceux qui les regardent jouer, quand ils ont fait un gain considerable; &c'est d'ordinaire le revenu le plus assuré de ceux qui se sont ruinez au Jeu.

Le peu de residence que Trapassa faisoit dans sa maison, donnoit la liberté à sa fille de suivre ses mauvaises inclinations. Elle étoit perpetuellement à la fenêtre, ce qui attiroit les Galants dans sa ruë. Le pere n'ignoroit pas ce qui se passoit; & quoi qu'il pût l'empêcher, il le souffroit cependant, dans l'esperance de pourvoir avantageusement sa fille & de se procurer par là une ressouce assurée, tant il avoit bonne opinion de ses charmes. Il crut que c'étoit le moyen le plus honnête pour y réussir; & il laissa Rufine dans une entière liberté, comptant que par ses attraits elle sauroit bien gagner les cœurs de ceux qui lui faisoient la cour. Trapassa rencontra mieux qu'il ne se l'étoit imaginé. Parmi les soupirans de

Rufine, il s'en trouva un qui paroissoit être fort riche, & qui fut épris de sa beauté. Comme Estefanie avoit porté le titre de *Dona*, qui n'apartient qu'aux femmes nobles, sa fille jugea à propos de le prendre aussi. Celui qui la recherchoit étoit un Agent des affaires du Perou, qui avoit plus de credit & de reputation que de biens. Il étoit âgé d'environ cinquante ans. Quoiqu'il eût appris que sa Maîtresse n'avoit d'autres richesses que sa beauté, & qu'il vit bien qu'il seroit encore chargé d'entretenir son pere, il ne laissa pas de l'aimer & de la prendre dans cet état: car quand l'amour se rend maître d'un homme âgé, il est très-difficile de l'en guérir.

Laurens de Saravia, cet amoureux s'appelloit ainsi, devint si passionné pour Rufine, que dans l'espace de huit jours le mariage fut conclu & consommé. Comme il étoit homme d'honneur, il se chargea volontiers du pere de sa femme, qu'il logea dans sa maison, quoi qu'il fût parfaitement instruit de sa mauvaise conduite. Les premiers jours se passerent en festins & en réjouissances: Saravia donna à son Epouse des

des habits & des Joyaux considerables & sortables à sa condition. Comme il étoit sage & moderé, il n'aimoit point l'excez dans la dépense. Rufine ne pouvoit s'accommoder d'une telle humeur, elle vouloit donner dans le faste & aller de pair avec les femmes du premier rang ; ainsi elle méprisa bientôt son mari, qu'elle regardoit comme un Indien avare, trop soigneux de conserver son bien.

Saravia sachant que son beaupere étoit un grand joueur, n'osoit confier son argent à sa femme, ni se reposer sur elle de la dépense de sa maison. Trapassa, que rien ne pouvoit guérir de la passion du Jeu qui lui avoit été si funeste, vit bien qu'il s'étoit mécompté ; car il avoit esperé que par le mariage de sa fille il auroit abondament de quoi jouer comme autrefois. Rufine, qui voyoit son mari tout occupé de ses affaires, ne manquoit pas de sortir tous les matins, sous prétexte d'une neuvaine pour demander à Dieu des enfans. C'étoit l'excuse dont elle se servoit auprès de son mari ; mais le véritable sujet de ses sorties étoit de faire quelque conquette, en se montrant dans les rues & dans les Eglises. La

Le fils d'un Bourgeois de Seville, nommé Robert, fut le premier qui en devint amoureux. Ce jeune homme étoit un des plus débauchez de son tems; & pour tout dire en peu de mots, il ne valoit pas mieux que Trapassa. Il apartenoit à des parens gens d'honneur & de vertu, mais il n'en étoit pas moins fripon & scelerat. Robert étant bienfait & sachant se donner les airs d'un homme de conséquence, réussit sans peine à se faire aimer de Rufine, qui esperoit d'en tirer des présens considerables pour satisfaire sa vanité & fournir aux folles dépenses, qui n'étoient point du goût de son mari. La premiere demande qu'elle lui fit, fut un habit pareil à celui d'une Dame de son voisinage; lui promettant que s'il lui accordoit cette satisfaction, il obtiendroit d'elle toutes les faveurs qu'il pouvoit desirer. Robert, qui se vantoit d'être un des plus riches de la Ville, lui promit de bonne grace ce qu'elle souhaittoit; l'assurant qu'il y feroit travailler d'abord; mais n'ayant pas de quoi effectuer sa promesse, il s'avisa d'une ruse pour la tromper. Il alla chez la Dame qui avoit ce bel habit, & qu'il con-

noiſſoit depuis long-tems ; il la pria de le lui prêter , diſant que c'étoit pour une Comedie qu'on devoit repréſenter dans un Couvent de Religieuſes. On ne put le lui refuſer, & au bout de trois jours il envoya, par un valet, cet habit envelopé d'une toile verte ornée de franges. Rufine charmée de l'exactitude de ſon Amant , ne manqua pas de lui en témoigner ſa reconnoiſſance ; & à la première occaſion, elle lui accorda tout ce qu'il voulut, & paya aux dépens du pauvre Saravia le riche habit qu'elle avoit recû. Après s'être donnez des marques de leur tendreſſe, les deux Amans ſe ſeparerent, occupez du ſoin de ſe tirer de l'embaras où ils ſe trouvoient l'un & l'autre. La belle devoit faire entendre raiſon à ſon mari ſur l'habit qu'elle vouloit étaler ; le Galant devoit auſſi le rendre à la perſonne dont il l'avoit emprunté. Rufine, qui étoit adroite, perſuada à ſon mari qu'elle avoit reçû ce préſent d'un de ſes parens qui faiſoit ſa reſidence à Madrid. Le bon homme qui avoit une haute idée de la vertu de ſa femme , & qui ne penſoit qu'à ſes affaires , l'en crut ſur ſa parole. Voici comment Robert

s'y

s'y prit pour retirer l'habit des mains de la Belle.

Saravia ne le connoissant point, il alla chez lui quatre jours après, en habit de livrée, à l'heure du dîner, disant qu'il étoit le valet de la Dame du voisinage à qui on avoit emprunté un habit. Saravia le fait monter ; & Robert se voyant en sa présence, demande de la part de sa Maîtresse l'habit qu'elle avoit prêté à Madame Rufine. Saravia surpris & se tournant vers sa femme, lui dit, quel habit est-ce que cet homme-là demande? Elle, qui connoissoit bien Robert, fut d'abord dans quelque trouble ; mais s'étant rassurée elle dit au prétendu valet : mon Ami, revenez ici demain matin, & l'on vous le donnera. A quoi Robert répondit, que sa Maîtresse lui avoit commandé de ne point revenir sans le porter avec lui ; par ce qu'elle étoit priée le même jour à un Batême, & qu'elle ne pouvoit se trouver à cette Cerémonie sans son habit. Comment saurai-je, reprit Rufine, si vous êtes valet de cette Dame, & si vous venez de sa part chercher cet habit ? Je n'oserois vous le livrer sur votre parole. Le rusé valet, qui voyoit

bien à qui il avoit à faire, & que la Belle ne vouloit pas le rendre, repartit d'un ton resolu: Madame, l'habit que je demande est de telle couleur, garni de telle & telle façon, & ma Maîtresse vous l'a envoyé il ya quatre jours, envelopé d'une toile verte d'Italie, qui est garnie de franges de soye. Saravia le voyant si bien instruit, mamie, dit-il à sa femme, vous n'avez rien à repliquer; car puisque ce Garçon demande cet habit avec tant d'instance, il faut que sa Maîtresse en ait besoin comme il l'assure; & si vous ne voulez pas quitter votre place, donnez moi la clef du Coffre où il est enfermé & je l'irai chercher. Rufine n'eût pas le mot à dire, elle se leve de table crevant de dépit, tire l'habit du Coffre où il étoit renfermé, & le donnant à Robert, faites, lui dit-elle, mais baisemains très humbles à Madame Leonor. Je la prie de m'excuser si je ne le lui ai pas renvoyé plutôt, n'ayant pu voir la personne qui m'avoit priée de l'emprunter pour en faire faire un semblable. Le Galant déguisé fit une profonde révérence en prenant le paquet, & laissa Rufine toute furieuse d'avoir été si insolemment affrontée.

Sara-

Saravia ne manqua pas de demander à sa femme, pourquoi elle avoit emprunté cet habit; elle répondit qu'elle l'avoit fait à la prière d'une Amie qui souhaitoit d'en avoir un semblable, par ce que la façon qui étoit d'une nouvelle mode, lui plaisoit extrêmement. Joignant à cela quelques caresses elle dérouta le bon homme, & lui persuada tout ce qu'elle voulut.

Cependant Rufine étoit enragée contre Robert du mauvais tour qu'il lui avoit joüé, en lui arrachant le magnifique habit dont elle avoit compté de se parer, & auquel elle avoit sacrifié son honneur. Elle resolut de s'en vanger à quelque prix que ce fût. Elle communiqua son dessein à une Servante en qui elle se confioit entièrement, sans prendre assez de précaution pour n'être point entenduë de tout autre. Son pere qui se trouva dans la Chambre voisine, ayant entendu parler Rufine avec beaucoup d'émotion, prêta l'oreille & apprit toute l'Histoire. Comme il connoissoit le Galant, qui fréquentoit comme lui les Académies de Jeu, il se crut obligé de vanger l'affront fait à sa fille. L'ayant rencontré un jour dans

la

la-ruë, il l'accosta brusquement, & lui déclara qu'il vouloit le voir l'épée à la main pour un ſujet dont il lui parleroit lorsqu'ils ſeroient en lieu convenable. Robert ne ſe fit pas prier, il le ſuivit hors la Ville dans un lieu écarté, où Trapaſſa lui communiqua en peu de mots les raiſons qui l'avoient obligé de lui faire l'appel. Ils mirent auſſi-tôt l'épée à la main, & ſe battirent en Gens de cœur qui ne veulent pas ſe faire quartier. Mais enfin après un aſſez long combat, Trapaſſa qui avoit trop compté ſur ſon habileté & ſon experiencel, eut le malheur de ſuccomber. Il recût un coup qui lui perça le cœur, & il mourut ſur le champ ſans avoir un ſeul moment pour penſer à ſon ſalut. Tel eſt d'ordinaire le ſort de ceux qui ne vivent pas mieux que lui. Robert ſe mit en lieu de ſûreté, & le corps de Trapaſſa fut porté dans la maiſon de ſon Gendre, où il fut recû avec joye & avec douleur tout enſemble. Ce n'étoit pas un petit ſujet de joye pour Saravia, que d'être déchargé du plus fâcheux & du plus dangereux de tous les hommes; mais auſſi qu'elle douleur pour cet avare, de ſe voir obligé de fournir aux fraix de l'enterrement! Ru-

Rufine de son côté témoignoit par ses cris & ses larmes, l'affliction que cette mort lui causoit. Elle se désespéroit & paroissoit inconsolable, n'ayant plus dans le monde qu'un mari qu'elle n'aimoit point. Saravia au contraire se regardoit comme le plus heureux des mortels, de posseder une jeune & belle femme; mais elle étoit trop jeune & trop belle pour lui. La proportion de l'âge, que les parens devroient principalement observer dans les mariages de leurs enfans, n'avoit guére été ménagée dans celui-ci; un homme chargé d'années n'est point le fait d'une jeune fille.

Quoique Rufine eût toûjours été entretenuë chez ses parens avec beaucoup de simplicité & de modestie, le mépris qu'elle faisoit de son mari, joint à sa passion pour le luxe & à sa haine pour Robert, lui fit faire banqueroute à toute retenue, & aux liens sacrez du mariage. Elle avoit déja fait brêche à la fidelité conjugale en se livrant à son premier Amant; & elle se resolut sans peine d'accommoder son pauvre mari de toutes piéces, en mettant ses faveurs à prix. Elle avoit surtout en tête les

san-

ſanglant affront & la perfidie de Robert, & elle ne pouvoit vivre ſans en tirer vengeance. Mais comme elle avoit beſoin d'un bras étranger pour y réuſſir, elle chercha avec empreſſement l'occaſion de ſe procurer un Galant, qui eût aſſez de vigueur pour immoler cette Victime à ſa fureur. Voici comment elle ſe préſenta.

Un des Vendredis qui ſe ſolemniſent avec un grand concours de peuple depuis pâques juſqu'à la Pentecôte, dans Triane Fauxbourg de Seville, par où paſſe le Guadalquivir fleuve célebre de l'Andalouſie, Rufine ſe mit dans un batteau couvert de verdure pour aller voir cette fête. Son mari avoit confié le ſoin de la garder à une Voiſine, qu'il regardoit comme une des plus vertueuſes femmes du monde ; & c'eſt en quoi le bon homme ſe trompoit fort, car elle ne méritoit guére la bonne opinion qu'il s'en étoit formé. Elle prit une Barque pour elle, pour Rufine, & deux autres Amies qui devoient être de la partie ; mais le Batelier pour gagner d'avantage prit d'autres perſonnes dans ſa Barque, entr'autres un jeune homme qui faiſoit guetter une pareille oc-

caſion,

casion, & qui en fut aussi tôt averti par ses espions. Dès qu'il fut dans la Barque, Rufine découvrit son visage, qui ne manqua pas d'être remarqué par le Galant, qui s'appelloit Felicien. Celui-ci fut frapé de la beauté de Rufine; & pour augmenter la Compagnie, il obligea quelques amis qui étoient au bord de la riviere, de s'embarquer avec lui, & il paya liberalement le Batelier. Quand ils furent tous entrez, Felicien se plaça auprès de Rufine, pour tâcher de s'insinuer dans ses bonnes graces. Il étoit fils unique d'un riche Cavalier, qui avoit fait fortune aux Indes; & qui lui laissoit la disposition de son bien. Felicien abusant de la facilité de son pere, s'engageoit dans des dépenses excèssives, & ne pouvoit manquer de dissiper en peu de tems ses richesses quoique très considerables. Il étoit grand Joueur, il courtisoit les Dames, & fréquentoit les plus débauchez de la Ville, qui trouvoient en lui une ressource assurée dans tous leurs besoins. Outre ces belles qualitez, Felicien se piquoit de bravoure, vice ordinaire des jeunes Gens de Seville.

Notre Cavalier s'étant assis auprés de Rufi-

Rufine, ses Camarades se disperserent auprès des autres belles qui l'accompagnoient; chacun étant occupé à mettre le tems à profit. Le batteau quitta le bord, & s'éloigna jusqu'à plus d'une demi-lieue de là sans qu'on s'en aperçût, le Battelier qu'on avoit bien payé, sachant ce qu'il avoit à faire. Felicien ne perdit pas un moment; il témoigna son amour à Rufine d'une maniere si gracieuse & si engageante, qu'elle en fut toute persuadée, & lui fit connoître *qu'elle n'y étoit pas insensible.* Le Galant étoit homme d'esprit, & d'une humeur agréable en pareille occasion. Il débitoit sa marchandise de si bonne grace, que les Dames en étoient toûjours satisfaites; Rufine sur tout ne peut resister aux charmes de sa conversation. Elle lui dit son nom, lui indiqua sa maison, & lui parla au long de son Mari & de toutes ses affaires. Felicien s'ouvrit à elle avec la même franchise, & lui fit mille protestations de fidelité & de service.

Toute l'apresdinée se passa en galanteries, dont Rufine fut très satisfaite. Elle avoit en vue de se servir de Felicien pour se vanger du traître Robert; elle esperoit aussi de tirer de lui de quoi

satisfaire sa vanité & fournir à ses folles dépenses. Nous allons voir comment elle réussit dans l'un & dans l'autre de ces Desseins.

Depuis ce jour-là Felicien fréquenta avec assiduité la ruë de Rufine, aux heures où il savoit bien que le mari étoit occupé ailleurs. Cette Dame n'eut garde de se rendre aux voeux de son Amant avec toute la facilité qu'il s'étoit promis; elle se souvenoit de la perfidie de Robert, craignant d'éprouver encore quelque avanture semblable. Elle ne voulut lui donner entrée chez elle, qu'après avoir recû de marques de sa liberalité. Il lui fut d'autant plus aisé d'y réussir, que Felicien qui avoit été prodigue toute sa vie, voulut se surpasser dans cette occasion. Il lui fit de riches présens, soit en habits, soit en joyaux, soit en autres nipes qui peuvent flatter la vanité d'une femme, sans compter la dépense qu'il faisoit en festins & en collations; de sorte que Rufine convaincue de sa générosité, ne crut pas devoir le laisser languir plus long-tems, & se remit à sa discretion. L'on se dégoute d'ordinaire dans la jouissance, mais il n'en arriva pas de mê-

même dans cette occasion ; la Belle sut si bien jouer son rolle, que l'amour de Felicien augmenta tous les jours & parvint à un tel excez, qu'on n'en a jamais vû de pareil.

Cependant Robert ayant gagné une somme considerable au Jeu, s'équipa en Grand Seigneur, aimant à se distinguer par la magnificence de ses habits. Quoiquil fût fort adonné au Jeu, il étoit assez retenu pour mettre à profit ses bonnes fortunes ; bien different en cela des autres Joueurs, qui d'ordinaire négligent leur ajustement, & ne pensent qu'à satisfaire leur passion favorite. Robert s'étant aperçû que Felicien étoit souvent dans le quartier de Rufine, se douta bien qu'il lui faisoit la Cour. La jalousie ne manqua pas de reveiller aussitôt l'amour qu'il avoit eu autrefois pour cette Belle ; il se piqua d'avoir un Rival, & resolut de se remettre dans les bonnes graces de Rufine, en réparant l'affront qu'il lui avoit fait. Dans ce dessein il passoit & repassoit plusieurs fois chaque jour devant sa maison, ce qui ne plaisoit guére à Felicien.

Rufine s'offença de voir que cet infidele eût la hardiesse de prétendre encore

core à ses bonnes graces, après l'injure sanglante qu'elle en avoit reçue. Sa colere augmenta par cette recherche; elle crut que c'étoit une occasion favorable de se vanger de lui par le moyen de Felicien qu'elle interessa dans se quérelle, en lui faisant croire que Robert vouloit le mettre mal auprès d'elle pour prendre sa place. C'est ainsi que les femmes ont accoûtumé de se servir de leurs Galants pour satisfaire leurs ressentimens; & l'on ne voit que trop d'exemples funestes des excez où la fureur est capable de les porter.

Rufine n'eut garde de parler à son Amant des faveurs qu'elle avoit accordées à Robert, ni de la piéce qu'il lui avoit jouée. Elle se contenta de lui dire que Robert la pressoit continuellement en lui faisant des offres avantageuses, qu'elle méprisoit pour l'amour de lui. Felicien fût bientôt persuadé, voyant surtout que Robert faisoit jour & nuit la ronde autour de la Maison; & pour l'irriter encore plus, Rufine l'assura que les recherches de cet importun etoient cause, qu'elle ne pouvoit le recevoir chez elle aussi souvent qu'elle le souhaiteroit.

Felicien fut piqué au vif, & comme

il

il étoit un des plus déterminez de la Ville, il eut bientôt pris ſon parti. Il trouva Robert la nuit ſuivante dans la ruë de ſa Maîtreſſe, à l'heure qu'elle étoit couchée, & que ſon mari étoit occupé à revoir certains comptes qui regardoient ſon Agence du Perou. Auſſi-tôt qu'il eut aperçû Robert, il l'appella par ſon nom, & pour éviter le bruit, il le mena dans un Cul de Sac qui répondoit à la ruë, & ſous la fenêtre d'une Chambre où Saravia enfermoit ſes papiers, & où il étoit alors occupé. Les deux Rivaux étant arrivez en ce lieu, Felicien prit la parole en ces termes: « Seigneur „ Robert, j'ai remarqué depuis quel„ques jours que vous frequentez cette „ ruë avec trop d'aſſiduité. J'étois en „ peine de ſavoir le ſujet qui vous y a„mene, par ce qu'il y a quantité de „ Dames de mérite qui pourroient „ bien vous y attirer; mais enfin j'ai „ découvert que vous en voulez à Ma„dame Rufine. J'ai vérifié ce ſoup„çon, tant par mes yeux, que par „ le témoignage des Domeſtiques à „ qui vous parlez, & à qui vous fai„tes des préſens pour vous inſinuer „ dans les bonnes graces de la Dame.

„ Il y a long-tems que je la fréquente ; „ j'ai gagné son amitié par mes services, & j'ai mérité qu'elle m'accordât, comme elle a fait, les faveurs „ les plus particulières. Je ne suis pas „ homme à me vanter de mes bonnes „ fortunes ; mais pour vous empêcher „ de passer outre, je suis obligé de „ vous apprendre cette particularité, „ que vous ne manquerez pas de tenir secrete, comme un homme d'honneur y est obligé. Je vous ai déclaré „ mon amour & les avantages que j'en „ ai retirez, pour vous engager à mettre fin à vos recherches. Si vous le faites, vous vous épargnerez de grands „ chagrins, & vous ne m'obligerez pas „ à faire éclater mon juste ressentiment.

Robert écouta fort attentivement le discours de Felicien. Le Mari de Rufine qui avoit tout entendu, étoit encore plus attentif & plus inquiet ; & ayant apris des choses qui interessoient si sensiblement son honneur, il s'étoit mis à la fenêtre sans bruit. Les nouvelles qui frapoient ses oreilles ne pouvoient que lui causer un chagrin mortel ; son inquiétude augmenta sa curiosité, & il ne manqua pas d'écouter la répon-

réponse de Robert, qui ne lui donna guére plus de satisfaction.

„ Seigneur Felicien, dit Robert, je „ ne m'étonne pas que vous ayez pris „ garde au soin que j'ai de faire la cour „ à Madame Rufine, la chose vous „ important au point que vous venez „ de me l'apprendre. Je croi que vous „ vous étonnerez aussi peu, que j'aie „ les mêmes desseins, ignorant com„ me vous faites, quels sont les fonde„ mens de mon amour. Je ne suis „ pas plus accoûtumé que vous à pu„ blier les faveurs que je reçoi des Da„ mes; mais puisque vous vous décla„ rez à moi si franchement, je me sens „ obligé d'en faire de même, afin que „ vous ne trouviez rien d'étrange dans „ mon procedé. J'ai été favorisé de „ cette Dame avant qu'elle vous fût „ connue, & j'ai obtenu d'elle la mê„ me chose dont vous vous vantez. Il „ est vrai que, par un certain malheur, „ j'ai perdu ses bonnes graces; mais je „ prétens les recouvrer avec le tems, „ & ne doutez pas que je n'employe „ pour cela tous les moyens que l'a„ mour pourra me fournir. Si j'ai le „ bonheur d'y réussir, & qu'elle con-

„ tinue à agréer mes services, comme
„ je l'espere, il faudra vous resoudre à
„ prendre patience; car bien loin de
„ me désister jamais de mes préten-
„ tions, je ferai tous mes efforts pour
„ empêcher qu'elle ne donne lieu aux
„ votres, & pour lui faire oublier que
„ vous ayez jamais songé à l'aimer.«

Là dessus ils mirent tous deux l'épée à la main, chacun soutenant vivement ses droits sur la belle Rufine. L'Amant qui étoit alors en possession fut le plus heureux, & Robert fut étendu mort d'un seul coup. Le bruit des épées ne fut pas grand, Felicien ayant promtement expedié son Concurrent. Ainsi tout étoit tranquille dans le quarties. Saravia fut le seul qui entendit la querelle, & son honneur y étoit trop interessé pour qu'il la publiât. De peur que le corps ne fût trouvé dans cet endroit, Felicien le chargea sur ses épaules & le porta devant un Monastere, où il le laissa, & se retira dans un autre pour être en sûreté, jusqu'à ce qu'il vît les suites de cette affaire.

Saravia confus de ce qu'il avoit vû & entendu, & irrité au dernier point contre sa femme, s'abandonnoit au des-

espoir

espoir dans sa chambre, & méditoit une terrible vengeance. Il ne pouvoit digerer la perfidie de Rufine, qui avoit sacrifié son honneur d'une maniere si indigne, & que tant de raisons obligeoient à lui garder une fidelité inviolable. La premiere pensée qui lui vint dans l'esprit fut de se vanger sur le champ, de monter tout droit à la chambre où dormoit son infidele épouse, & de la tuer dans son lit à coups de poignard. Mais il considera que l'homicide ayant emporté le corps, on l'accuseroit de l'avoir tuée sans cause, & qu'il manqueroit de preuves, n'ayant pour témoins que deux Servantes qui déposeroient contre lui. Il resolut pour plus grande sûreté de s'en défaire secretement, en se servant d'un poison dont l'effet ne fût pas si promit; mais il ne crut pas satisfaire à son juste ressentiment, s'il diferoit une vengeance que son honneur demandoit sur l'heure. Il se proposa un autre expedient, qui étoit d'abandonner sa femme & de se retirer ailleurs; il changea pourtant de dessein, ayant encore beaucoup d'affaires à regler, & craignant les jugemens qu'on pourroit faire dans la monde à la honte

& à la confusion d'un homme de son âge & de sa réputation. Cette pensée lui fit reprendre son premier dessein de la poignarder.

Mais avant que de l'executer il fut d'avis, pour sa justification, de laisser par écrit les raisons qui l'obligeoient de commettre ce meurtre. Il commença à décrire l'affront sanglant qu'il avoit reçû de sa femme, & la vengeance qu'il en vouloit tirer; & comme il lui sembloit qu'il n'exprimoit pas assez fortement la grandeur de l'offense qui lui avoit été faite, il déchira ce qu'il avoit écrit; ce qu'il fit jusqu'à trois fois, tant son double cocuage lui avoit troublé la cervelle. Il voulut se remettre à écrire pour la quatrième fois; mais comme il savoit qu'il devoit commencer sa vengeance par les adulteres, & qu'il ne pouvoit le faire puisqu'il ignoroit leurs noms qu'il n'avoit pas entendus assez distinctement, il crut enfin qu'il suffiroit de tuer sa femme. Une bonne partie de la nuit se passa dans ces cruelles agitations, le pauvre cocu écrivant, effaçant, raturant, & déchirant ce qu'il avoit écrit. Enfin s'étant fortifié dans la cruelle resolution de donner

ner la mort à son infidele, il composa un autre Ecrit sans rature, ayant auparavant bien pensé à ce qu'il devoit écrire; & après qu'il eut exprimé de son mieux l'injure faite à son honneur, il fut saisi d'un douleur si violente qu'il en mourut sur le champ.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Rufine dormoit profondément dans son lit. Comme en s'éveillant elle ne trouva pas son mari auprès d'elle, elle l'appella plusieurs fois; & voyant qu'il ne répondoit point, elle prit ses jupes & descendit dans le Cabinet, où elle trouva la chandelle encore allumée & Saravia étendu mort sur le carreau. On ne peut exprimer la surprise de Rufine à un tel spectacle; tout ce qu'elle put faire fut d'appeller ses Servantes qui accoururent à ses cris, & qui ne furent pas moins effrayées que leur Maitresse d'un accident si imprévû. Cependant comme elles voulurent prendre le corps, pour le transporter dans le principal apartement de la maison, avant que les voisins fussent avertis d'une avanture si étrange, Rufine aperçût un papier à demi écrit qui contenoit ce qui suit.

Afin que ma justification soit connue à

tous ceux qui liront ce papier, je déclare que tout mon malheur procede de la legereté de mon infame épouse, qui profanant le saint Sacrement de mariage, par le moyen duquel nous avons été unis ensemble en face d'Eglise, sans considerer l'amour extrême que je lui portois, s'est abandonnée à deux Galants en même tems. Ceux-ci ayant eu querelle ensemble sur la préference que chacun d'eux prétendoit avoir sur son Rival, le plus malheureux des deux a été tué par l'autre. Comme j'ai été le témoin de ma disgrace, & que j'ai oüi moi-même le recit de mon deshonneur, j'ai voulu vanger mon infamie; ainsi.... Là finit cet Ecrit, la mort qui surprit Saravia l'ayant empêché d'achever.

Rufine ne fut pas moins étonnée de ce qu'elle lisoit, que de l'objet qui étoit devant ses yeux. Elle en fut interdite pendant plus de demi-heure, considérant en elle-même que les plus grands sécrets se découvrent tôt ou tard, & que le Ciel permet qu'ils soient revelez, ou pour notre amandement, ou pour notre punition. La mort subite de son mari, qu'elle avoit causée par son infidelité, la pénétra de crainte & de douleur, ne sachant surtout de

quelle

quelle maniere on pourroit déguiser un accident aussi triste. Elle se sentit agitée de violens remords, sa conscience lui reprochant d'avoir trahi un homme qui avoit eu tant d'amour pour elle, & qui en l'épousant l'avoit mise à son aise pour le reste de sa vie, si elle eût été assez sage pour bien ménager sa fortune & mettre des bornes à son ambition.

Comme les voisins connoissoient l'affection extraordinaire que Saravia portoit à sa femme, celle-ci prit courage; & pour se tirer d'embarras elle suivit le conseil d'une de ses servantes, en qui elle avoit une entiere confiance. C'étoit de porter le mort dans son lit, & de crier si haut le matin que les voisins accourussent au bruit; & qu'elle leur feroit croire, en feignant une douleur extrême, qu'à son reveil elle l'avoit trouvé mort à son côté; & que les Servantes publieroient, que leur Maître étoit mort infailliblement pour avoir soupé trop tard, & pour avoir mangé plus qu'à l'ordinaire.

Après qu'elles se furent préparées toutes trois à bien jouër leur rolle, le jour vint; Rufine se met à pousser des cris lamentables qui jettent l'allarme

dans tout le quartier. Les voisins viennent en foule & trouvent la pauvre femme dans un pitoyable état, versans des torrens de larmes, & s'arrachant les cheveux de douleur d'avoir perdu un si bon Mari. Les deux Servantes de leur côté font merveilleusement bien leur personnage, en contant à tout le monde la cause de la mort de leur cher Maître & en disant qu'elles l'avoient bien averti de ne pas tant manger, ou qu'il se trouveroit mal d'un excez si contraire à un homme de son âge. Un chacun fut content de ces raisons; & les amies de Rufine jugerent qu'on devoit la secourir dans le desespoir où elle paroissoit être, tant elle étoit habile à se contrefaire. Elles firent de leur mieux pour la consoler; & la rusee n'avoit pas oublié de brûler l'Ecrit de son Mari, de peur qu'il ne découvrît son crime.

La Justice, qui ne manque pas de paroître dans de pareilles occasions, avertie de ce qui se passoit, arriva bientôt; & sur les témoignages que les voisins donnerent de l'union & de la bonne intelligence, avec laquelle le défunt avoit toûjours vêçu avec sa femme, elle

elle se retira sans aucun soupçon sur une mort si subite. On enterra l'infortuné Saravia; & Rufine toute occupée à tromper le public par une affliction apparente, ne songea pas à suivre l'exemple de la plûpart des Veuves, qui en pareil cas ont soin de metre à couvert tout ce qu'elles peuvent détourner de meilleur. Ainsi un Neveu de Saravia, après l'avoir fait enterrer, se saisit de tout ce qu'il trouva dans la maison de son Oncle; & la Veuve fut obligée de plaider, pour avoir ce qui lui apartenoit légitimement.

Cepandant le Corps de Robert ayant été trouvé le matin auprès du Monastere, les Religieux qui ne le reconnurent pas, vouloient l'énterrer d'abord; mais un Bourgeois les avertit qu'il étoit plus convenable de le faire exposer en public, par ce que s'il étoit reconnu les parens fourniroient aux frais de l'enterrement, & payeroient un bon nombre de Messes & de prieres pour le repos de l'ame du défunt, qui peut-être en avoit grand besoin. Cet avis parut sage au Superieur du Couvent, qui n'aimoit pas à chanter *gratis*; on fit savoir à la Justice qu'on avoit trouvé le

matin

matin ce jeune homme mort à la porte de l'Eglise. On exposa le Corps dans une place voisine du Couvent, avec deux cierges allumez. Peu de tems après il fut reconnu par un homme qui passa par hazard, & qui en porta la nouvelle à ses parens. Ils en furent dans une affliction extrême, quoique la vie déreglée que menoit Robert leur eût fait craindre un pareil sort, & que son pere lui eût predit souvent qu'il feroit une fin tragique. Robert fut enterré dans le Monastere, & les moines qu'on paya liberalement, chanterent de bon cœur pour le salut de son ame. La Justice fit de grandes perquisitions pour découvrir celui qui avoit fait le coup, mais tous ses soins furent inutiles, & le meurtrier fut inconnu & se tint facilement caché dans une Ville aussi grande & aussi peuplée que Seville. Rufine, qui avoit apris la mort de Robert & qui ne voioit plus son Galant, étoit la seule qui fût instruite de toute l'affaire. Elle goûtoit une joye sensible de se voir vangée d'un homme, qui l'avoit si cruellement trompée. Cepandant elle n'étoit pas exempte de crainte, car si on eût pris garde au sang que Robert
avoit

avoit perdu lors qu'il fut tué dans le cul de Sac, elle se seroit trouvée fort en peine. On pouvoit en tirer des indices fâcheux, & les voisins auroient pu témoigner qu'il avoient souvent vû les deux Rivaux dans cette petite ruë. Son bonheur la sauva d'un si grand danger.

Voilà donc Rufine Veuve, & ce qu'il y a de pis, elle se trouve pauvre & denuée de toutes les commoditez de la vie. Comme elle étoit d'humeur de paroître dans le monde, elle resolut de faire valoir sa beauté pour passer son tems agréablement.

Les funerailles de Saravia étant finies, & son Neveu ayant pris possession de son bien, la Justice le condamna à payer à la Veuve ce qui lui apartenoit pour sa Dot. Mais c'étoit trop peu de chose pour fournir à la dépense de cette Dame, qui fut contrainte de quitter sa maison pour se loger dans une plus petite, qui étoit à meilleur marché. Le Neveu ne trouva pas tout ce qu'il avoit esperé de la Succession ; son Oncle, qui s'engageoit dans toute sorte de negoce, laissa ses affaires si embrouillées, que l'héritage fut peu considerable,

après qu'on eut compté avec les créanciers.

Rufine jeune, galante & parfaitement belle, ne manqua pas de s'attirer les regards de tout le monde, dans le nouveau quartier où elle se logea. Elle crut que pour mieux réussir, il faloit ménager les apparences, & tenir une conduite opposée à celle de beaucoup de Veuves, qui par leurs ajustemens & leurs manieres témoignent assez clairement le besoin qu'elles ont d'un nouveau mari pour se consoler de celui qu'elles ont perdu. Cette voye étoit sûre, mais elle étoit trop longue pour une personne aussi vive & aussi impatiente que Rufine. Elle voulut mettre à profit une occasion qui se présenta.

La Flotte de la nouvelle Espagne avoit ramené un Marchand qui faisoit du bruit par ses richesses. C'étoit un Païsan des Montagnes de Leon, qui avoit commencé sa fortune au service d'un Negociant de Seville, & qui aux dépens de son Maître ou par le commerce des Indes étoit devenu très-puissant. Après avoir fait plusieurs voyages au Perou avec un bonheur surprenant, il s'étoit enfin retiré avec des biens considerables. Le

Le nom de ce perſonnage étoit Marquina. Il avoit environ cinquante cinq ans, & l'on n'a jamais vu d'homme plus avare & plus indigne des richeſſes qu'il poſſedoit. Incapable de jouïr de ſa proſperité & d'en faire un bon uſage, il ſe plaignoit même les choſes néceſſaires à la vie, & s'il jeunoit ſouvent, c'étoit moins par dévotion que par avarice. Il eût bien voulu ſe paſſer de valets, mais il lui en falloit abſolument. Tout ſon Domeſtique conſiſtoit en un homme d'affaires, un petit Laquais, un Eſclave More pour ſa Mule, & une Servante pour avoir ſoin du Ménage. Il traitoit ſes gens avec tant de dureté, qu'à peine avoient-ils de quoi manger, & qu'on s'étonnoit qu'il y eût quelqu'un aſſez miſerable pour ſervir un tel homme. On faiſoit tous les jours mille plaiſans contes ſur les taquineries de Marquina, dont tout autre que lui auroit rougi de honte; mais il en rioit le premier, n'ayant d'autre paſſion que celle d'amaſſer de l'argent, auſſi en avoit-il en abondance.

C'eſt à un homme de cette eſpece que Rufine crut pouvoir s'adreſſer, ne doutant pas qu'elle ne réuſſit à en tirer

un bon parti. Marquina demeuroit hors la Ville dans une maison de Campagne, qu'il avoit pris d'un homme qui lui devoit de l'argent, & dont il craignoit de n'être jamais payé. Il contraignit le débiteur à la lui ceder à vil prix, & il s'y retiroit tous les jours pour éviter la dépense que le séjour d'une grande Ville exige malgré qu'on en ait. Cette maison étoit située dans une plaine assez agréable, auprès du Monastere de St. Bernard. Marquina n'avoit rien négligé pour la rendre inaccessible aux voleurs. Des murailles bonnes & fort hautes, des portes renforcées, des fenêtres barrées & grillées, sembloient leur en interdire l'approche. D'ailleurs Marquina, outre ces défenses exterieures, s'étoit muni en dedans de fusils & de pistolets bien chargez, & de toute sorte d'autres armes pour soutenir un assaut nocturne. Comme ses valets ne manquoient pas d'occupation, il fut obligé de prendre encore chez lui un Jardinier marié pour cultiver son Jardin, & pour aller vendre au marché les legumes & les fruits qu'il recueuilloit. Son trésor étoit placé derriere son lit, dans de

bons

bons coffers de fer: & il ne manquoit jamais avant que de se coucher de faire une revuë exacte de toutes les chambres de sa maison. Telle étoit à peu près la maniere dont ce malheureux vivoit, quoi qu'il n'eût point d'enfans, n'ayant jamais été marié, & refusant même les partis avantageux que ses amis lui offroient.

Il falloit beaucoup d'adresse pour attraper un avare de cette espece. Rufine que les difficultez ne rebutoient point, en forma le dessein; & pour l'executer elle s'associa avec un ancien ami de son pere Trapassa, qui étoit fort propre à la bien seconder. Ce maître fripon, qui s'apelloit Garay, avoit fait quelques tours de son mêtier à Madrid, d'où il fut contraint de s'enfuir à Cadis & de là à Seville, où il se tenoit caché, subsistant de quelque argent qu'il avoit gagné en bonne guerre. C'étoit sans contrédit un des hommes de son tems le plus subtil, quand il s'agissoit de voler; quoiqu'il eût une peur extrême de tomber entre les mains de la Justice, avec laquelle il ne vouloit avoir aucun démêlé. Il craignoit sur tout pour sa vie passée, qui n'avoit pas

été

ſonne, qui ſe trouvoit expoſée à un grand danger, & qu'elle eſperoit qu'il ne blâmeroit pas ſa charité.

Pendant que la Jardmiere parloit ainſi, Marquina examinoit fort curieuſement la Dame étrangere, dont la triſteſſe apparente ne ſervoit qu'à relever la beauté. Il en fut tellement épris, que banniſſant ſon humeur ſévére, il dit à la Jardiniere: Vous avez bien fait ma mie de recevoir cette Dame, malgré les ordres que je vous avois donnez; vous auriez eu tort de les obſerver dans un cas pareil, où la pitié & la charité obligent de ſecourir les affligez. Cette belle Dame mérite une meilleure reception que celle que vous lui avez faite, dans un appartement auſſi pauvre que le votre. Je lui offre de très bon cœur ma maiſon, ſi elle veut me faire l'honneur de l'accepter. Rufine le remercia très civilement de ſes obligeantes offres, & le pria de la diſpenſer de prendre un autre appartement pour le peu de tems qu'elle avoit à y reſter, parce qu'elle attendoit ſon Oncle qui devoit venir la chercher le même jour.

Marquina, que l'amour commen-

çoit à piquer au vif, fut bien fâché d'apprendre que la Belle feroit si peu de séjour chez lui; car il souhaittoit de pouvoir la retenir long-tems. Après tout, lui dit-il, quand ce ne seroit que pour une heure, vous m'obligerez infiniment, Madame, d'accepter les offres que je vous fais de bon cœur. Rufine, qui ne demandoit pas mieux, lui répondit, que pour ne paroître pas ingrate après tant de civilitez, elle lui obeïroit. Elle alla donc vers la maison de Marquina, qui la conduisoit par la main, au grand contentement de la Jardiniere, qui ne pouvoit assez s'étonner de voir son maître devenu si poli & si galant. Dez que la Belle fut arrivée dans le premier appartement, elle jetta curieusement les yeux sur tout ce qu'il y avoit de plus beau; car quoique Marquina fût très avare pour tout le reste, il ne l'étoit point pour les meubles de sa maison, sur tout lorsqu'il pouvoit en achetter de beaux à vil prix. Il avoit de fort belles Tapisseries de soye, avec de Fauteuils & des Siéges de même, des Tables & des Buffets d'yvoire & d'ebene d'un travail exquis, & les plus beaux Miroirs qu'il y eut à Seville.

ville. Tandis que Rufine examinoit tout cela, notre Amoureux donna de l'argent à ſon Eſclave pour ajoûter au dîner tout ce qu'on trouveroit de meilleur. Les ordres furent promtement executez, chaque Domeſtique ſachant qu'il profiteroit de la liberalité du maître. Rufine dîna avec ſon Amant, qui n'oublia aucune des attentions que l'amour ne manque pas d'inſpirer en ſemblable occaſion. Il avoit ſoin de lui ſervir tout ce qu'il y avoit de meilleur, ſans preſque manger lui-même, tant il étoit occupé & tranſporté du plaiſir de voir une ſi belle perſonne.

Après le repas Marquina conduiſit Rufine dans une autre chambre, ornée d'excellentes peintures & d'un magnifique lit d'un ouvrage de la Chine. Il l'invita à s'y coucher pour faire la Sieſte; c'eſt un coûtume que les Eſpagnols obſervent en été à cauſe de la grande chaleur du Païs. Il la pria de bannir toute inquietude qui pourroit troubler ſon repos; l'aſſurant qu'elle n'avoit rien à craindre chez lui, & qu'il avoit pour elle une paſſion ſi forte, qu'elle ſeroit toûjours la maîtreſſe de tout ce qui étoit en ſon pouvoir. La

Belle le remercia d'une maniere à l'enflamer d'avantage, & lui obeit. Elle resta seule dans la chambre, qui étoit celle où Marquina reposoit tous les jours. Il se retira dans une autre, où il passa la Sieste avec toute l'inquiétude que la violence de l'Amour peut causer. Il cherchoit dans son esprit quelque moyen pour engager sa belle hôtesse à lui accorder ses faveurs, persuadé que s'il pouvoit y réussir, il seroit le plus heureux de tous les hommes. Avant que de lui découvrir son amour, il voulut apprendre d'elle la cause de son déplaisir, & le sujet qui l'avoit obligée de s'arrêter à son Jardin; bien resolu de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui. Pour se satisfaire donc sur ce point, il attendit qu'elle s'éveillât; mais Rufine ne dormoit point. Elle étoit uniquement occupée à fabriquer une Histoire propre à en imposer à l'avare qu'elle vouloit dupper.

Dès que Marquina crut qu'il étoit tems de parler à la Dame & de satisfaire sa curiosité, il entra dans sa chambre, lui disant que le Ciel étoit fort couvert, & qu'il craignoit qu'un trop long sommeil

meil ne l'incommodât. Il la pria en même tems d'excuser la hardiesse qu'il prenoit d'entrer dans sa chambre, pour lui donner cet avis. Elle le remercia du soin obligeant qu'il témoignoit prendre de sa santé; & l'assura que depuis qu'elle s'étoit jettée sur le lit, elle n'avoit presque point reposé, tant elle étoit accablée des inquiétudes que lui causoient ses malheurs. Marquina la pria très instamment de ne point lui cacher le sujet de son affliction, lui protestant qu'elle pouvoit disposer de tout ce qu'il avoit, s'il étoit en son pouvoir d'y aporter du remede. L'Amour lui suggeroit les expressions les plus vives pour la persuader; & Rufine étoit trop habile pour ne pas s'aperçevoir des moumouvement dont il étoit agité. Elle réitera ses remercimens d'une manière qui pénétroit le cœur de son Amant, & qui le disposoit à lui prêter l'attention la plus favorable. Comme elle vit qu'il étoit tems d'executer ce qu'elle avoit projetté, elle se plaça auprès de lui, & lui fit en ces termes le recit de ses prétendues Avantures.

Grenade, fameuse & illustre Ville de notre Espagne, est ma patrie. Mes

parens, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, sont des familles les plus anciennes & les plus nobles qu'il y ait dans toutes les montagnes de la Vieille Castille. Ils n'eurent d'autres fruits de leur mariage, que mon frere & moi. Mon frere passa tout le tems de sa jeunesse à courtiser les Dames; & se laissant séduire par les mauvais exemples des jeunes gens qu'il fréquentoit, il tomba dans des excez qui l'obligerent de s'éloigner de Grenade. Pour moi, je n'avois d'autre soin que de plaire aux personnes qui m'avoient donné le jour. Je passois mes jours dans des occupations innocentes & dans le travail, sans me laisser corrompre par l'exemple des filles de mon âge qui ne respiroient que le plaisir. Je blamois hautement leurs coquetteries, par ce que je ne connoissois pas encore l'Amour. Je me moquois de tout ce qu'elles pouvoient m'en dire, & je méprisois leurs entretiens sans en connoître le danger. L'Amour sembla vouloir se vanger du mépris que je faisois de lui, & voici comment il en vint à bout.

Un jour que mon Pere & ma Mere étoient allez à la Campagne, rendre vi-

site

site à un Ami affligé de la mort de sa femme ; j'entendis dans la ruë un grand bruit d'épées. Je mis la tête à la fenêtre pour voir ce que c'étoit. Jamais une telle curiosité ne m'avoit prise, & plût à Dieu que j'eusse toûjours été aussi retenuë ! Vous ne me verriez pas maintenant occupée à vous entretenir de mes disgraces, qui seront pour moi une source éternelle de larmes. Je vis, pour mon malheur, trois hommes l'épée à la main qui en attaquoient un seul. Celui-ci se défendoit avec tant de courage, qu'il tint ferme assez long-tems, & blessa deux de ses ennemis. Les trois agresseurs se voyant si mal menez par un seul homme, firent un dernier effort pour lui ôter la vie. Sa resistance ne fait qu'augmenter leur rage ; ils le serrent de près, & l'obligent à se retirer sous la porte de notre maison, où ils le percent de plusieurs coups. Touchée de compassion de voir un jeune homme de bonne mine assassiné avec tant d'indignité, je vole à la porte avec les Domestiques qui accourent promtement. Nous fermons la porte, & je fais venir un Chirurgien pour secourir ce Cavalier. Ses blessures l'obligerent

de se coucher, & on lui donna le lit de mon frere. Ce jeune homme me remercia fort civilement de l'azyle que j'avois bien voulu lui donner. Mais helas que ma pitié me coûta cher! l'Amour prit bientôt sa place. Le Chirurgien après avoir mis l'appareil sur les blessures du Cavalier, me dit à l'oreille qu'il y avoit beaucoup de danger, & qu'il craignoit pour sa vie. Je me sentis pénétrée de douleur; car ayant vû ce Cavalier combattre avec tant de valeur, je conçus dès lors pour lui une inclination très forte. Les discours obligans qu'il me tint ensuite, pour me marquer sa reconnoissance, changerent mes premiers sentimens en Amour.

Cependant mes parens revinrent de leur visite. Avant que d'entrer chez eux ils apprirent d'un voisin tout ce qui s'étoit passé pendant leur absence, & comment j'avois par compassion donné retraite au Cavalier, à qui les assassins alloient arracher la vie. Comme mon Pere & ma Mere étoient naturellement bienfaisans & charitables, ils louerent ma conduite. Ils visiterent le blessé, qu'ils encouragerent de leur mieux, l'assurant qu'il ne manqueroit de

de rien dans leur maison, & qu'ils me savoient bon gré de lui avoir sauvé la vie. De mon côté je ne lui épargnois pas mes soins, & l'Amour ne me rendoit que trop industrieuse pour le servir.

Au second appareil, le Chirurgien nous assura que les playes n'étoient pas mortelles. Cette nouvelle causa une grande joye à toute notre maison, à moi surtout qui sentois tous les jours augmenter mon amour. Toutes les fois que je pouvois me dérober à mes parens, j'allois seule le voir dans sa chambre, & j'étois charmée des marques de reconnoissance qu'il me donnoit.

Ce Cavalier étoit natif de Pampelune & des plus qualifiez de cette Ville. Un procez considerable l'avoit attiré à Grenade, & il étoit sur le point de le gagner. Il avoit à faire à un homme très-puissant, qui connoissant bien l'injustice de sa cause & le danger où il étoit de la perdre, malgré son crédit, prit le parti de faire assassiner ce Cavalier par trois de ses Domestiques, pour n'être plus troublé dans la possession du bien qu'il retenoit injustement.

Leonard, c'eſt ainſi que ſe nommoit le bleſſé, fut en état de quitter le lit dans un mois; & durant tout ce tems-là il avoit été ſervi & traité avec toute l'affection poſſible. Le ſecond jour qu'il ſe leva, il eut la facilité de me voir à ſon aiſe, ma Mere étant ſortie pour rendre une viſite où je me diſpenſai de l'accompagner, par ce que j'aimois mieux m'entretenir avec Leonard. Il profita d'une occaſion auſſi favorable pour me découvrir ſon amour. Je lui répondis modeſtement, en lui faiſant connoître que je n'y étois pas inſenſible; & dès ce jour-là nous nous jurâmes une fidelité reciproque.

Pendant que je diſpoſois de mon cœur & que je me felicitois de mon choix, mon Pere traitoit de mon mariage avec un Cavalier de Grenade, qui vouloit entrer dans notre alliance, & qui ſe hâtoit d'en venir à la concluſion. Leonard apprit cette nouvelle avec beaucoup d'émotion; mais il étoit obligé de prendre patience, ne pouvant faire voir ce qu'il avoit de bien, qu'après le jugement du procez dont il eſperoit une iſſuë favorable. Il étoit réſolu de me demander à mes parens;

&

& sur cette esperance je trouvois des moyens pour empêcher mon Pere de précipiter la conclusion de mon mariage avec le Grenadin ; sans lui en découvrir la véritable raison.

Leonard étant parfaitement guéri, ne manqua pas de nous marquer sa vive reconnoissance, & il joignit à ses remercimens de présens considerables pour nous dedommager de l'embarras & de la dépense qu'il nous avoit causé. Il retourna à son ancien logis, & il sollicitoit fortement le jugement de son procéz. J'étois cependant dans des inquiétudes mortelles. Mon Pere, sans m'en donner avis, & comme si je n'y eusse pas été la plus interessée, passa le contract avec le Grenadin, à qui il avoit donné sa parole. Cette triste nouvelle faillit à me causer la mort, tant je fus pénétrée de douleur. Cet Amant, qui prétendoit être bientôt mon maître, vint me rendre visite. Il eut tout sujet d'en être mécontent; car au lieu de la reception qu'il attendoit, il s'aperçût d'abord que je n'avois que de l'indifference & de la froideur pour lui. Comme il n'étoit pas sot, il connut aisément que le refus que je faisois de sa

personne, procedoit d'une autre cause que de la pudeur qu'une fille doit avoir en pareille occasion. Il étoit informé de l'avanture du Cavalier de Pampelune, & du long sejour qu'il avoit fait chez nous. Il soupçonna qu'il pourroit bien être cause du mépris que je faisois de lui, & ne douta pas qu'il ne l'eût prévenu en s'insinuant dans mes bonnes graces. La jalousie fortifia ce soupçon, & l'obligea à chercher toute sorte de moyens pour s'en éclarcir, de peur de s'engager témérairement dans une affaire dont il pourroit se répentir un jour.

On ne peut exprimer le chagrin que je ressentis dans une telle situation. Je fis part de mon embarras à Leonard, qui vint me voir le même soir; & nous conclumes que la nuit suivante je quitterois la maison de mon Pere, pour me retirer auprès d'une de ses parentes, chez qui nous devions nous marier. L'heure fatale que nous attendions étant arrivée, je sortis avec mon Amant. Nous fumes reconnus au coin de la ruë par le Jaloux, qui rodoit toutes les nuits dans le voisinage pour vérifier ses soupçons, qu'il trouva mieux fondez qu'il n'eût

n'eût défiré. Il fe jette fur Leonard avec deux valets qui l'accompagnoient, & fans lui donner le tems de fe mettre en défenfe, ils le perçent de plufieurs coups qui le firent tomber mort à mes pieds. Les voifins accourent au bruit avec de la lumiere, & les affaffins qui craignoient d'être reconnus, difparurent dans l'inftant.

Cependant tout étoit en confufion chez mon Pere, qui s'étoit aperçû de ma fuite; & comme je craignois avec raifon fon reffentiment, je ne penfai qu'à m'y fouftraire. J'ôtai mes patins; & retrouffant mes Jupes, je courus avec une vîteffe incroyable vers la maifon d'un ancien Ami de mon Pere; je lui contai mon avanture, & je lui perfuadai de me conduire hors de la Ville, dont je redoutois le fejour. Il me fit monter auffi-tôt à cheval, & me conduifit au premier village, où nous primes un autre cheval pour lui. Nous avons fui jusqu'ici pour éviter la rencontre de mon Pere, qui me cherche avec des Archers comme je l'ai appris en chemin. C'eft ce qui m'empêcha d'entrer hier au foir dans Seville, de peur qu'il n'y arrivât affez-tôt pour me

fur-

ſurprendre. Je jugeai qu'il ſeroit plus ſûr de me cacher dans cette maiſon, où à force d'importunitez & de prières, j'engageai votre Jardiniere à me donner retraite.

Voilà, Monſieur, l'hiſtoire de cette infortunée fille, qui n'a maintenant d'autre conſolation que le bon accueuil que vous daignez lui faire. Veuille le Ciel vous recompenſer de votre charité, qui vous porte à ſecourir une malheureuſe affligée, qui ne vetra finir ſes douleurs qu'avec ſa vie.

Rufine accompagna ce fabuleux recit d'un torrent de larmes, pour le rendre plus touchant. Marquina en fut ſi ému de compaſſion, qu'il ne peut s'empêcher de pleurer lui-même, quelque inſenſible qu'il eût été toute ſa vie. La rusée, en eſſuyant ſes larmes, obſervoit du coin de ſon mouchoir tous les mouvemens du bon homme. Elle connut ſans peine qu'il ajoûtoit foi à la belle hiſtoire qu'elle venoit de lui débiter, & que l'amour ſe rendoit le maître de ſon cœur. Rufine prit courage, reſoluë de pouſſer ſa pointe, & ne douta plus du ſuccez de ſon entrepriſe. Elle continua ſes pleurs & ſes lamentations, &

Mar-

Marquìna faifoit de fon mieux pour la confoler. Mais fes confolations n'alloient pas jufqu'à lui offrir le remede qu'elle eût défiré, par ce qu'il n'avoit pas encore furmonté les mouvemens de l'avarice.

Après avoir confideré avec attention la beauté extraordinaire de Rufine, fon affliction & fon étrange avanture, il jugea que le Ciel l'avoit conduite chez lui pour le rendre heureux. C'étoit le premier objet qui eût eu la force de toucher le cœur de Marquina; & l'on fait affez qu'une premiere paffion agit toûjours avec violence. Marquina eft amoureux? il fera donc liberal. Il a reçû Rufine chez lui? cette charité lui coûtera cher. O Amour, douce paffion qui enforcelles & aveugles les hommes, quelles métamorphofes n'operes-tu point? quels cœurs n'as-tu pas le fecret d'amolir? Celui de cet avare, qu'on avoit toûjours vû infenfible envers fes plus proches, brûle de tes feux. La Belle eft à fon gré, il en eft paffionnement amoureux; elle fera bientôt maîtreffe de fon cœur & de fon bien.

Rufine n'avoit pas fi bien fabriqué fon hiftoire, qu'il ne lui fût échappé dans

la

la narration diverses choses, qui pouvoient en faire soupçonner l'imposture à tout autre que Marquina. Car si Leonard eût communiqué son dessein au Pere de la Belle, il l'auroit sans doute obtenuë en mariage, puisqu'il étoit au dessus de son Rival, & qu'il possedoit entièrement le cœur de la fille Elle n'avoit pas assez bien ménagé d'autres circonstances, qui pouvoient être suspectes; mais il suffit de dire, qu'elle parloit à un homme que l'amour aveugloit, & qui auroit cru des choses encore moins vraisemblables.

La triste narration de Rufine, accompagnée de tant de larmes, produisit enfin son effet. Marquina lui offrit aveuglément tous les secours qui dépendoient de lui, son bien, sa vie, son cœur & son ame, la laissant maîtresse absolue de tout ce qu'il possedoit. Il la supplia tendrement d'oublier son infortune, & d'être persuadée qu'elle pouvoit commander dans la maison où elle se trouvoit, où ses ordres quels qu'ils fussent seroient ponctuellement executez. Tant d'offres genereuses firent redoubler les remercimens & les pleurs qui ne coûtoient guére à Rufine.

Elle

Elle devint maîtreſſe & du bien & du cœur de Marquina.

Le Galant ne ſe contentoit pas de paroles & de complimens, il vouloit quelque choſe de plus réel. Il mouroit d'envie d'en venir aux priſes avec la Belle, & d'en obtenir la derniere faveur; mais il ne ſavoit comment s'y prendre, tant il étoit perſuadé de ſa vertu. Il reſolut d'eſſayer les préſens & les ſoumiſſions, & au cas que cette voye fût inutile, il ſe détermina à lui promettre de ſe marier avec elle. C'étoit le dernier moyen qu'il vouloit mettre en uſage pour ſe ſatisfaire. L'eſpoir du mariage eſt une amorce propre à attraper les plus ſcrupuleuſes; mais en les attrapant de cette maniere, on court bien ſouvent risque d'y être trompé ſoi-même.

J'ai déja dit que Rufine n'avoit d'autre intention que de ſaigner les coffres de cet Avare, & qu'elle vouloit être ſaiſie avant que de s'engager à rien. Le mauvais tour que Robert lui avoit joué, ne lui permettoit pas de ſe fier aux belles promeſſes des hommes. Marquina paſſa le reſte du jour dans ſon Jardin, ſans penſer aux affaires qu'il avoit en

Ville.

Ville. Le lendemain matin, laissant sa maîtresse endormie, il monta sur sa mule pour vaquer à ses occupations ordinaires. Avant son départ il ordonna à la Jardiniere de faire bien déjeuner la Dame, lorsqu'elle seroit éveillée, & de prendre garde à la maison. Il ferma la chambre où étoit son argent, & défendit au Jardinier de laisser entrer qui que ce fût dans son Jardin, à la reserve du Vieillard qui avoit conduit Theodore; car c'est ainsi que la Belle se faisoit appeller. Cela fait il part avec le Negre, à qui il donne de l'argent pour un bon dîner.

Rufine se leva, & la Jardiniere obeït ponctuellement aux ordres de son maître en la faisant bien déjeuner. La Belle descendit ensuite dans le Jardin, dont elle loua le bon ordre & l'arrangement; car le Jardinier prenoit grand soin de le bien entretenir, & il étoit attentif à l'orner des plus belles fleurs & des meilleurs fruits. Le Soleil commençant à devenir trop chaud, Rufine se retira dans la Maison, où le hazard lui fit trouver un Luth, qui apartenoit au Facteur de Marquina. Comme elle étoit habile musicienne, qu'elle savoit

jouer

jouer de divers Inſtrumens, & qu'elle avoit une voix admirable, elle prit le Luth, qu'elle accorda pour ſe divertir. Elle s'amuſa avec quelques chanſonnetes jusqu'au retour de Marquina, qui découvrit avec plaiſir de nouvelles graces dans ſa maîtreſſe. Comme elle s'apercût que Marquina l'écoutoit, elle maria ſa voix à ſon Luth, afin de lui donner mieux martel en tête. Elle chanta ſi merveilleuſement, que le Galant en fut ravi, & confeſſa que cette voix n'étoit point celle d'une mortelle, mais d'un Ange deſcendu du Ciel. Il redoubla ſon attention, croyant que la Belle continueroit; mais voyant qu'elle quittoit le Luth, il entra, & s'écria tranſporté de joye: « Qu'heureux fut „ pour moi le jour, l'heure & le moment qui vous conduiſit chez moi, „ adorable Theodore! Quel bonheur „ pour moi de voir une beauté ſi charmante, & de remarquer en elle a „ chaque inſtant mille graces cachées „ que je n'avois pu d'abord apercevoir! „ Cette maiſon eſt pour moi un lieu „ de délices, puisqu'un tel Ange l'habite, & qu'une divinité ſi charmante „ l'honore de ſa préſence. Ce que
„ je

„ je dis, Madame, n'aproche point
„ des sentimens de mon cœur, & est
„ fort au dessous de la passion que j'ai
„ pour vous. S'il falloit vous donner
„ des éloges proportionnez à votre mé-
„ rite, les plus éloquens personnages du
„ monde ne sauroient dignement célé-
„ brer la moindre de vos perfections.

Il alloit continuer sur le même ton, si la feinte Theodore ne l'eût interrompu. « Tout beau, Monsieur, s'écria-t-elle, vos éloges me couvrent
„ de confusion. Je me connois fort
„ bien; & je sai qu'il y a de l'excez à
„ louër, comme vous faites, un sujet
„ qui le mérite si peu. Si j'eusse crû
„ que vous m'écoutiez, j'aurois ren-
„ voyé à un autre tems la petite re-
„ creation que je me suis donnée. Je
„ ne doute pas que ma voix ne vous
„ ait paru beaucoup au dessous de cel-
„ les que vous entendez souvent, dans
„ une aussi grande Ville que Seville.
„ Mais c'est le propre des hommes ge-
„ nereux de favoriser les personnes qui
„ valent peu d'elles-mêmes, en leur
„ donnant plus de louanges qu'elles
„ n'en méritent. «

„ Laissons les complimens, replique

Mar-

„ Marquina transporté de l'amour le „ plus violent ; je suis très persuadé de „ tout ce que je vous ai dit, & je ne „ suis pas homme à déguiser ce que je „ pense. Je vous assure, Madame, „ que quoique il y ait d'excellentes „ voix dans Seville, je n'en ai entendu „ aucune qui puisse être comparée à la „ votre ; elle surpasse toutes celles de „ l'univers. "

„ Je vous baise très-humblement les „ mains, Monsieur, répondit Theo- „ dore, je sai ce qu'il faut rabattre de „ vos louanges. Vous me faites trop „ d'honneur. Je souhaitterois de bon „ cœur, que mes malheurs me laissas- „ sent la liberté de vous divertir plus „ long-tems avec cet Instrument, puisque „ vous témoignez y prendre quelque plai- „ sir. Mais mes inquiétudes sont trop „ violentes pour me le permettre ; & si „ j'ai pris ce Luth que le hazard m'a pré- „ senté, je n'ai voulu qu'essayer si je pour- rois par là donner du relâche à mes ennuis.

„ Il faut, dit l'amoureux, que je les „ voye finir chez moi. Je vous prie „ de ne plus penser à vos déplaisirs, & „ de donner trêve à vos larmes ; ne dou- „ tez plus du pouvoir absolu que vous

„ char-

„ charmes vous ont aquis sur moi. “

„ Je vous suis infinement obligée, „ répondit Theodore, de votre bonne „ volonté ; vous me la temoignez d'u- „ ne maniere à ne laisser aucun doute „ sur votre sincerité. Je m'efforcerai „ de vous obeir autant qu'il me sera „ possible, puisque vous me le com- „ mandez. Je ne sai pourtant com- „ ment je pourrai le faire. Je suis en „ peine de ne plus revoir celui qui m'a „ conduite ici ; il y a trois jours que „ j'y suis sans qu'il m'ait donné de ses „ nouvelles. Je crains qu'il ne soit re- „ tourné à Grenade, pour n'être point „ soupçonné d'avoir favorisé mon éva- „ sion. Il ne me manqueroit plus que „ cette infortune, pour me voir en- „ tierement accablée ; car il emporte- „ roit mes pierreries & l'argent que „ j'avois pris chez mon Pere. “

„ Que cela ne vous chagrine point, „ dit Marquina, il faut que votre con- „ ducteur soit arrêté par quelque juste „ cause. Ne le croyez pas capable de „ vous jouër un mauvais tour. La même „ pitié qui l'a obligé de vous soustraire „ à la colere de vos parens, ne lui per- „ mettra pas de vous abandonner seule

„ &

„ & affligée dans ce Païs. Mais quand „ il vous manqueroit, & que vous seriez denuée de tout secours, je ne „ vous abandonnerai jamais; car je „ vous aime avec tant de passion, que „ je ne me reconnois plus moi-même. Là-dessus Marquina embrasse tendrement sa Theodore, & lui fait une ample déclaration d'amour. Elle y répond avec civilité & modestie, le remercie de ses offres, & lui témoigne qu'elle est persuadée qu'il accomplira fidelement la promesse qu'il a la bonté de lui faire. Il étoit tems de dîner, & le couvert étant mis, nos amoureux se mettent à table. On leur sert un bon repas, que le vieux Galant accompagne de mille démonstrations de tendresse. L'avarice fait place à l'amour, qui s'empare entierement du cœur de Marquina.

Rufine avoit concerté avec Garay, qu'il viendroit la voir quelquefois pendant que Marquina seroit absent, & qu'il se déguiseroit en Mandiant pour n'être connu de personne, & ne donner aucun soupçon. Elle avoit songé à tous les moyens qu'elle avoit pû s'imaginer, pour enlever le trésor de son A-

mant ; mais elle désesperoit d'en venir à bout, la chambre où il le renfermoit étant inaccessible pour elle. Trois jours se passerent sans qu'elle pût voir Garay ; & durant ce tems-là, elle paroissoit si affligée, que Marquina en étoit dans une peine extrême, persuadé que dans une autre situation sa maîtresse se rendroit plus facilement à ses desirs. Cependant la Belle qui étoit toûjours aux aguets, découvrit adroitement le lieu où le Vieillard cachoit les clefs de ses coffres.

Avant que la nuit fût venuë & que Marquina se fût retiré, Rufine étant à la fenêtre vit arriver Garay en équipage de Mendiant & avec deux bequilles, comme ils l'avoient concerté ensemble. En s'aprochant de la fenêtre, il demanda l'aumône à Rufine, qui lui jetta quelque argent, en le questionant sur le lieu de sa naissance. Garay répondit qu'il étoit de Grenade, de quoi elle témoigna être fort contente, disant à la Jardiniere : Ah ! mamie, descendons là-bas, je vous prie. Je voudrois bien parler à ce pauvre, pour savoir s'il y a long-tems qu'il est parti de mon païs. La Jardiniere y consentit volontiers.

Ainsi elles descendirent ensemble à la porte, & firent entrer le pauvre dans le Jardin. Rufine lui demanda depuis quel tems il étoit sorti de Grenade; il répondit qu'il en étoit parti depuis neuf à dix jours. Sur quoi elle lui fit de si longues questions, que la Jardiniere ayant affaire ailleurs, les laissa seuls & alla travailler dans la maison. Leur dessein ayant si bien réussi, ils reglerent ce qu'ils devoient faire la nuit suivante, & convinrent des moyens qu'ils employeroient pour se rendre maîtres de l'argent de Marquina, qu'ils lorgnoient depuis si long-tems.

Cela fait, Garay s'en retourne, & Rufine monte dans son appartement, disant à la Jardiniere qu'elle a appris du Mendiant bien de choses, qui lui font esperer un promt retour dans son païs. La Jardiniere & les autres Domestiques, qui étoient charmez du sejour que la Belle faisoit dans la maison, furent mortifiez d'apprendre qu'elle les quitteroit bientôt, ne doutant pas que leur maître ne reprît son humeur sombre & chagrine, & ne se dedommageât à leurs dépens de l'argent qu'il avoit employé pour bien traiter sa maîtresse.

Marquina arrive vers le soir, & trouve sa maîtresse plus gaye qu'à l'ordinaire. Il en devient plus hardi, lui parle de son amour plus librement qu'il n'avoit encore fait, & lui conte ses peines d'une maniere touchante. Rufine, bien loin de le rebuter, lui donne esperance de lui accorder ses faveurs, en le regardant d'un air qui ne sembloit respirer que l'amour, & lui laisse prendre quelques libertez qui ne servent qu'à irriter de plus en plus ses desirs. Le Vieillard croit que la place va se rendre à discretion, & pour en faciliter la conquête, il fait présent à la Belle d'un Diamant qu'il avoit achetté pour elle. La Belle l'en remercie, le paye de quelques caresses, & en consideration du beau présent, elle divertit après le souper son Amant en joüant sur son Luth quelques airs nouveaux. Marquina s'en contente ne pouvant obtenir mieux, & continue à pousser de tendres soupirs, qui demandent autre chose que de chansons. Enfin les Amans se retirent, occupez de pensées bien differentes. Marquina n'aspire qu'à la possession de la Belle, dont il espere de venir à bout par ses présens & ses largesses. Rufine ne pense

à

à rien moins qu'à satisfaire les desirs du Barbon, & n'a en vuë que de lui enlever son argent.

La nuit suivante, Garay, un des plus experimentez voleurs de son tems, choisit quelques-uns de ses camarades, & les posta auprès du Jardin. Il attendit que Marquina fût couché ; & ce soir-là il s'amusa plus qu'à l'ordinaire avec Rufine, qui jouoit bien son personnage, & il ne se retira qu'après minuit. Lorsque Garay crut le bon homme endormi, il s'avança avec ses compagnons, qui portoient un grand homme de paille couvert d'un manteau. Ils le placerent vis à vis la fenêtre de Marquina, & le soutinrent avec un Bâton enfoncé dans la terre. L'obscurité de la nuit leur étoit favorable pour executer leur dessein. Après avoir posté leur homme de paille, ils se retirerent sous la porte du Jardin, & fraperent avec grand bruit. Marquina s'éveillant en sursaut, est surpris du carrillon qu'il entend à sa porte, n'ayant pas accoûtumé de recevoir visite à pareille heure. Il appelle son valet & lui ordonne d'aller voir ce que c'étoit. Le valet à demi-endormi descend, & demande, qui frap-

pe à cette porte ? Mais comme on ne lui répond point, & qu'il ne voit personne, il retourne dire à son maître que ce n'est rien. Marquina se tranquillise & se rendort ; mais son repos est bientôt troublé par le nouveau bruit que Garay fait à la porte. Ce Vieillard est encore plus étonné que la premiere fois ; il renvoye son valet à la porte, lequel n'ayant rien vû, ni entendu, assure son maître qu'il peut dormir tranquillement. Marquina peu satisfait, se leve, & se met à crier à la fenêtre. Qui est-ce qui frappe à ma porte à l'heure qu'il est ? Comme personne ne lui répond, il regarde avec attention de tous côtez, & il découvre l'homme de paille qu'on avoit planté devant ses fenêtres. Il est saisi de crainte à cet aspect, ne doutant pas que ce personnage n'ait de mauvais desseins. Il s'arme pourtant de courage, & voulant paroître plus brave qu'il ne l'étoit de son naturel, il dit d'un ton resolu à l'homme de paille : Seigneur Galant, si vous prétendez vous moquer de moi, je ne suis pas homme à le souffrir. Je vous prie de passer votre chemin & de ne plus troubler mon repos, si vous ne vou-

voulez qui je vous chasse à grands coups de fusil. Après cette rodomontade, il ferme sa fenêtre & se couche. A peine est-il un moment dans son lit, qu'on recommence à heurter plus rudement qu'on n'avoit encore fait. Il prend aussi-tôt une escopette, qu'il tenoit toûjours prête pour défendre son argent ; il ouvre la fenêtre, & voit dans la même posture l'homme de paille, qui n'avoit garde de branler.

Marquina irrité au dernier point, s'écrie : c'est pousser trop loin l'impudence, que de vous obstiner ainsi à troubler mon repos. Cela passe la raillerie, & mérite un châtiment exemplaire. Sortez donc, qui que vous soyez, & éloignez vous promtement de ma maison, ou je vous en chasserai malgré vous. En finissant son compliment, il baisse le chien de l'escopette, & couche son homme en joue. Cependant l'immobile personnage fait peu de cas de ses menaces ; Marquina croit véritablement qu'il se moque de lui. Ainsi l'ayant averti pour la troisième fois de ne point l'obliger d'en venir à de fâcheuses extremitez, il prend la resolution de faire feu sur lui. Il tire en effet, & ne le man-

que pas. L'homme de paille est percé de trois bales, & couché par terre. Garay attentif à tout ce qui se passe, s'écrie d'une voix plaintive : Ah! mon Dieu, l'on m'a tué, je suis mort; & en même tems lui & ses camarades font un bruit terrible, sur ce qu'on assassinoit un pauvre homme avec tant de barbarie.

Marquina surpris du coup qu'il vient de faire, commence à en craindre les suites. Il ferme sa fenêtre, & court à la chambre de Rufine qu'il éveille, & lui conte ce qu'il vient de faire. La Belle feint une grande épouvante, & augmente sa frayeur par les reproches qu'elle lui fait. N'étiez-vous pas en sûreté, lui dit-elle, dans votre maison? pourquoi ne pas laisser frapper ces gens-là tout leur saoul à votre porte? Ne valoit-il pas mieux souffrir ce bruit & perdre quelque heure de repos, que de tuer un homme & de s'exposer aux malheurs dont ce meurtre ne manquera pas d'être accompagné? Elle ajoûte tout ce qu'elle peut imaginer pour confondre le bon homme, & le jette dans un trouble inexprimable, ne sachant à quoi se resoudre. Elle lui conseille de se refugier promtement dans le Couvent

de

de St. Bernard, de peur qu'on ne le menât en prison, si l'on trouvoit le matin un homme mort devant sa maison. Marquina est au desespoir, il maudit le jour de sa naissance, & donne à sa maitresse une scene dont elle riroit de bon cœur, s'il n'étoit de la derniere importance de dissimuler. L'Avare appelle tous ses Domestiques, les informe de ce qui vient de se passer, & leur demande conseil. Chacun s'emporte contre lui, le censure aigrement d'avoir commis une telle action, & lui prédit une mort tragique. Tous ensemble concourent à augmenter ses allarmes, & lui font presque perdre l'esprit. Il s'imagine déja être entre les mains de la Justice, & voir son argent à la discretion de ses avides Ministres. Il croit déja qu'on le met à la torture pour lui faire confesser son crime, & qu'on le mene au suplice pour l'expier; sans faire attention aux bonnes raisons qu'il pourroit alleguer pour sa défense. Enfin il prend la resolution de se retirer dans le Monastere de St. Bernard, pour mettre sa vie à couvert. Mais que deviendra son argent? entre les mains de qui pourra-t-il le mettre? Quel trouble!

quel embarras pour un homme de ce caractere! Il ne trouve point de sûreté à le laisser à la merci de ses gens, dont il n'est point aimé : il n'a aucun Ami à qui il puisse le confier : d'ailleurs il n'a pas assez de tems pour le transporter, & il faut décamper au plutôt.

Dans cette inquiétude extrême, il demande conseil à Rufine sur le parti qu'il doit prendre. La rusée affecte un air desolé, témoigne avoir autant de peur que lui, & ne sait à quoi se déterminer. Enfin elle lui donne un conseil, qu'elle avoit bien préparé, & son Amant ne manque pas de le suivre. Elle lui demande, quel argent il peut avoir chez lui? Il confesse franchement, qu'il y a quatre mille écus en or, & plus de deux mille écus en argent blanc. Si j'étois à votre place, lui dit la Belle, voici ce que je ferois. Puisque le tems presse, & que vous ne sauriez transporter ailleurs votre argent, sans vous exposer à un grand danger; il faut l'enterrer dans le Jardin en un lieu où vous puissiez le retrouver, en y laissant quelque marque pour le reconnoitre. Vous devez y travailler vous-même, sans confier ce secret à vos Domesti-

tiques, qui pourroient en profiter pendant votre absence, car vous savez qu'en ce tems-ci, il faut bien prendre garde à qui l'on se fie. Je vous aiderai autant que mes forces le permettront, & je veillerai fidellement à la garde du tresor. Cependant il est certain, que si la Justice vient & qu'elle me trouve ici, je serai d'abord conduite en prison, & je serai exposée à un grand peril, après avoir échapé à ceux dont je vous ai parlé.

Dans son affliction Marquina fut attendri & consolé de voir l'inquiétude où Rufine étoit pour lui. Il s'estimoit heureux d'en être si fortement aimé ; mais il se voyoit en danger de la perdre, dans un tems où il auroit pu se flatter de jouir de son bonheur. Il en pleuroit à chaudes larmes, & se seroit abandonné au desespoir, si la Belle ne l'eût encouragé à executer au plutôt ce qu'elle lui avoit conseillé. Il ordonna à ses gens de se retirer dans leurs chambres, où il les enferma ; & il alla travailler avec sa maîtresse au transport de son trésor, qui étoit dans un coffre de fer extraordinairement fort. Ils en tirerent premièrement tout l'or, qu'ils mirent dans un petit coffre, & allerent

l'enterrer dans le Jardin. Ils creuserent un autre trou bien profond, où ils cacherent de même l'argent blanc, qu'ils transporterent avec beaucoup de peine, n'étant pas accoûtumez l'un & l'autre à de fardeaux si pesans. Après que l'or & l'argent furent bien couverts de terre, ils jetterent quelques herbes par dessus, & laisserent une marque pour reconnoitre plus facilement les lieux.

Marquina avoit reservé environ trois cens écus d'or pour ses besoins; il en donna cinquante à Rufine, afin qu'elle pût se retirer en quelque autre lieu, jusqu'à ce que l'affaire fût assoupie. Tout étant reglé entr'eux, ils ouvrirent les chambres des Domestiques & monterent au haut de la maison, d'où ils apperçurent dans le chemin plusieurs personnes avec une Lanterne. C'étoit Garay & ses compagnons, qui s'étoient déguisez en gens de Justice, comme il l'avoit concerté avec Rufine. Elle ne manqua pas de grossir les objets à Marquina, qui n'avoit déja que trop de peur, & lui conseilla de fuir au plutôt avec elle vers le Monastere. Comme la porte paroissoit déja assiégée par les prétendus gens de Justice, Marquina & Rufine, furent.

rent contraints de ſortir par une brêche qui étoit à la muraille du Jardin. Tout le reſte de la famille les ſuivit par la même brêche, chacun craignant de tomber entre les mains des Archers & de payer la faute du maître; ainſi la maiſon & le Jardin furent abandonnez avant que l'aube du jour commençât à paroître, & chacun prit une differente route.

Marquina & ſa maîtreſſe ſe cacherent aux environs du Monaſtere, & ils s'y refugierent dès que la porte en fut ouverte. Garay, qui avoit obſervé avec ſes gens tout ce qui s'étoit paſſé, ne ſongea plus qu'à concerter avec Rufine ce qui reſtoit à faire. Il congedia ſon monde, & s'étant déguiſé en Prêtre, il alla dans le Monaſtere où il parla à la Belle, ſans que le vieux Amoureux s'en aperçût; car la peur l'avoit tellement ſaiſi, qu'il s'étoit retiré dans un ſouterrain ſecret, craignant toûjours d'avoir la Juſtice à ſes trouſſes. Rufine rendit compte à Garay de tout ce qui s'étoit paſſé, & de la maniere dont elle avoit obligé Marquina de cacher ſon argent. Mais elle n'eut garde de parler de l'or, qu'elle vouloit reſerver pour elle ſeule,

sans lui en faire aucune part. Elle sortit du Monastere avec Garay, & s'étant déguisée en homme, ils allerent ensemble à minuit à la maison abandonnée, avec un de leurs camarades. Rufine entra par la brêche du Jardin, & fit attendre les autres, sous prétexte d'aller reconnoitre s'il y avoit quelqu'un, leur promettant de les avertir s'ils pouvoient entrer en sûreté, Cette bonne piéce alla promtement creüser dans l'endroit où étoit la Cassette de Marquina, & la cacha sous des herbes & de branches d'arbres. Après cette expedition, elle appella les deux compagnons qui attendoient ses ordres, & leur montra l'endroit où l'argent avoit été mis. Ils le déterrerent, & se retirerent dans un cabaret du Fauxbourg pour se délasser de leurs fatigues.

Garay & son compagnon, après avoir bu quelques coups, se jetterent sur un lit pour prendre quelque repos. Rufine feignit d'en faire de même; mais lorsqu'elle les vit endormis, elle sortit seule, & alla avec une hardiesse surprenante chercher l'or qu'elle avoit laissé dans le Jardin. Cette expedition lui réussit, & elle fut de retour à l'au-

berge

Berge avant que ses gens se fussent aperçûs de son absence. Le jour suivant ils entrerent dans Seville, où l'argent blanc fut partagé. Rufine prit la resolution de quitter cette Ville, & mit en paquets ses meilleurs effets, sans oublier la Cassete de Marquina. Garay voyant l'habileté de cette femme, jugea qu'ils pourroient faire de bon coups ensemble, & ne voulut point l'abandonner. Ils prirent tous deux la route de Madrid, où nous les laisserons aller pour revenir à l'infortuné Marquina, qui étoit toûjours caché dans le Monastere.

Le bon homme, qui brûloit d'amour pour sa maîtresse, étoit au desespoir de ne l'avoir point vuë depuis quatre jours, quoiqu'elle lui eût promis de retourner au plutôt avec lui. Il fit connoissance avec un Moine, qui avoit de grandes habitudes à Seville; il le pria de s'informer de ce qui se passoit, & sur tout si la Justice faisoit des poursuites pour punir le meurtre dont il se croyoit coupable. Le Moine promit de le servir en cela, & ne manqua pas de s'adresser à ses amis pour en apprendre des nouvelles; mais on lui répondit qu'on igno-

roit

roit qu'il y eût aucune affaire criminelle sur le tapis, & qu'on n'avoit fait aucune perquisition. Il retourna promtement annoncer cette bonne nouvelle à Marquina, l'assurant qu'il pouvoit sortir en toute sûreté. Le bon homme en fut très content, mais il n'osa pas se montrer en public sur la parole du Moine, craignant extraordinairement la Justice. Il sortit la nuit & alla voir un de ses amis, à qui il fit confidence de tout ce qui s'étoit passé, & de l'inquiétude où il étoit, le priant de s'informer de ce qu'on en disoit dans le monde. Cet Ami n'y manqua pas, & quelques mouvemens qu'il se donnât, il ne put rien découvrir. Marquina le pria d'aller dans sa maison, dont il lui remit la clef. Son Ami y alla & la trouva abandonnée; il y vit seulement la mule qui étoit morte de faim. Il apporta ces nouvelles à Marquina, lui conseillant de sortir, d'aller lui-même dans sa maison, & de se promener hardiment dans Seville, suivant sa coûtume. Le bon homme fut ravi de joye; quoique la mort de sa mule lui causât beaucoup de douleur. L'absence de sa chere Theodore lui étoit aussi très sensible.

ſible, ne doutant pas que la crainte de tomber entre les mains de ſon Pere, ne l'eût obligée à s'éloigner ; & quoique très avare , il ſe reprochoit de ne lui avoir pas fait un préſent aſſez conſiderable, perſuadé qu'il en étoit tendrement aimé.

Marquina retourne chez lui, & quelques heures après tous les Domeſtiques, que la peur avoit obligez de ſe cacher dans le voiſinage, ſe raſſemblerent auprès de lui. La nuit étant venue, le premier ſoin de Marquina fut de remettre ſon argent dans le coffre, où il l'avoit toûjours gardé. Il prit une chandelle, & ſe faiſant ſuivre par le Jardinier, il fut droit vers le lieu où il avoit laiſſé ſa Caſſette remplie d'or, & les Sacs d'argent. Il eut beau creuſer, le tréſor ne paroiſſoit point. Il fouilla aux environs, & donna bien de l'exercice au Jardinier, mais tous ſes ſoins furent inutiles. Comme Rufine étoit la ſeule à qui il eût confié ſon ſecret, il ſoupçonna qu'elle pourroit bien lui avoir joué la piéce. Cepandant il ne pouvoit ſe perſuader qu'une perſonne auſſi aimable, & en apparence ſi vertueuſe, eût été capable d'une pareille friponerie. Il chercha

cha de nouveau, parcourut tout le Jardin en homme désesperé & fit mille extravagances. Le Jardinier ignorant le mystere, ne pestoit pas moins du rude travail que son maître lui faisoit faire, & ne pouvoit assez s'étonner de le voir dans cet état. Il le pria de lui dire le sujet de son affliction, & quelque effort qu'il fit, il ne peut en arracher une seule parole. Marquina desolé resolut d'attendre au lendemain, esperant de retrouver ce qu'il avoit caché. Il s'alla coucher, & passa la nuit dans les plus cruelles inquiétudes.

D'abord que le jour parut, l'impatient Marquina appelle le Jardinier & le fait travailler avec lui. Toute la matinée se passe dans ce fâcheux exercice, & à force de creuser & de remuer la terre, tout le Jardin est renversé. Marquina ne voit autre chose que les deux trous qui avoient servi de tombeau à son trésor. C'est alors que le pauvre Marquina s'abandonne à sa douleur, & qu'il verse de torrens de larmes. Tantôt il se jette par terre écumant de rage; tantôt il s'arrache les cheveux, tantôt il donne de la tête contre les murailles, ne voulant plus survivre à la

per-

perte de ſon argent. Ses Domeſtiques, touchez de compaſſion, le ſaiſiſſent & l'empêchent de pouſſer plus loin ſon deſeſpoir. Enfin il les informe de ſon malheur, & les conjure de courir après la feinte Theodore, qu'il accuſe d'avoir fait le vol. Ils courent à Seville pour la chercher, & ſe donnent bien de mouvemens pour la découvrir. Mais elle n'avoit eu garde de les attendre, & avoit plié bagage à la ſourdine avec l'argent de l'infortuné Marquina. Celui-ci accablé de douleur fut long-tems malade, & traîna une vie languiſſante & miſerable. Son avanture ayant éclaté dans la Ville, tous ceux qui connoiſſoient l'avarice du perſonnage, s'en divertirent à ſes dépens, & perſonne ne le plaignit d'en avoir été ſi bien puni.

Fin du Livre Premier.


TAYLOR INST. OXFORD

HISTOIRE ET AVANTURES DE DONA RUFINE,

Fameuse Courtisane de Seville.

LIVRE SECOND.

AUssi-tôt que Rufine eût fait son coup, elle ne jugea pas à propos de s'amuser à Seville, de peur de quelque sinistre avanture. Elle étoit trop persuadée de la tendresse que Marquina avoit pour son argent, pour douter qu'il ne fît ses diligences pour le ratraper. Mais le bon homme s'y prit trop tard; & la Belle avoit déja fait bien du chemin, lorsqu'il s'aperçût du vol.

Rufine & Garay après leur expedi-

tion



tion prirent deux mules de louage, & s'en allerent à Carmone, qui est éloignée d'une demi-journée de Seville. Ils avoient retenu & payé à Seville les deux premieres places du Coche qui alloit à Madrid, & qui devoit les joindre à Carmone. Ils s'arreterent dans cette Ville pour y attendre le Coche, & se tinrent cachez dans un hôtellerie. Rufine ne manqua pas de faire des reflexions sur ce qu'elle devoit devenir. Elle se voyoit maîtresse des quatre mille écus d'or & d'une partie de l'argent du pauvre Marquina; & elle resolut d'en faire bon usage à Madrid, pour s'y procurer quelque établissement avantageux.

Cependant le Coche arriva à Carmone. Il y avoit six personnes, savoir un Gentil-homme avec sa femme, un Prêtre, deux Ecoliers, & le Valet du Prêtre. Ils savoient tous que les deux personnes, qui attendoient le Coche à Carmone, avoient payé les deux premieres places; ainsi ils les leur cederent de bonne grace. Mais Garay qui étoit poli & civil, donna la sienne à la Dame à côté de Rufine, & se plaça sur le devant auprès du Gentil-homme. Le

Coche partit avec un beau tems, & tous ceux qui y étoient se félicitoient d'avoir trouvé si bonne compagnie. Le Gentilhomme & le Prêtre étoient de fort bonne humeur; les deux Ecoliers avoient de l'esprit, Garay & les deux Dames ne cedoient en rien aux autres pour fournir à une conversation agréable. Après qu'on eut parlé quelque tems de nouvelles publiques & de choses indifferentes, l'Abbé dit à la compagnie qu'il alloit à la Cour, pour demander la permission de faire imprimer deux Livres qu'il avoit composez. Le Seigneur Ordognez, c'est ainsi que s'appelloit le Gentil-homme, temoigna quelque curiosité de savoir sur quoi rouloient ces deux Ouvrages. Le Docteur Monsalve, c'est le nom de l'Abbé, lui dit que c'étoient des entretiens & des piéces propres à divertir les Lecteurs; & qu'il avoit choisi ce genre d'écrire, par ce qu'il étoit fort en vogue à la Cour. Il ajouta que l'un de ses Livres étoit intitulé: *Histoires Divertissantes*; & l'autre, *les Fleurs d'Hebron*; que le premier contenoit douze Nouvelles morales, & que le second étoit un recueuil des poësies qu'il avoit composées pendant qu'il étu-
dioit

dioit à Salamanque. Comme le Docteur estimoit assez ses Ouvrages, il offrit à la compagnie de lire quelqu'une de ses piéces, si on le souhaittoit. Rufine, qui étoit curieuse de cette sorte d'Ouvrages, pria instament Monsalve de lire une de ses histoires, persuadée que le style répondroit à la beauté du genie qu'on remarquoit dans sa conversation.

„ Madame, lui dit le Docteur, je
„ m'étudie autant qu'il m'est possible, à
„ me conformer au style de la Cour ; ma
„ prose n'est point affectée, & n'a rien
„ qui puisse déplaire à des personnes de
„ bon goût. Je fais ce que je puis pour
„ empêcher que la lecture de mes Ou-
„ vrages soit ennuyeuse, évitant la bas-
„ sesse dans mes pensées & la longueur
„ dans mes narrations. J'écris comme
„ je parle, par ce que je me suis aper-
„ çu qu'on préfere les choses naturel-
„ les, à celles qui sont étudiées avec
„ trop de soin. J'avoue qu'il y a de la
„ témerité en moi, de me mêler d'é-
„ crire dans un tems où tant d'excel-
„ lens esprits mettent au jour des Ou-
„ vrages admirables. Je ne parle pas
„ seulement des hommes, qui font
„ profession des belles lettres ; l'on fait
„ que

„ que les Dames ne leur cedent en rien „ sur cet article. Dona Maria de Zayas & Soto Mayor, qui a mérité le „ glorieux titre de Sybille de Madrid, „ brille dans toute l'Espagne par son „ esprit. Elle s'est acquise une haute „ réputation par le Livre qu'elle a pu„ blié depuis peu, & qui contient dix „ Nouvelles, que les maîtres de l'art „ regardent comme autant de merveil„ les. L'excellence de sa prose, l'har„ monie & la beauté de ses vers de„ vroient, ce semble, décourager les „ meilleures plumes de l'Espagne. Se„ ville a produit aussi Dona Anna Caro „ de Malien, qui ne mérite pas moins „ d'éloges que la Dame dont je viens „ de parler. Sa poësie ravit les esprits „ les plus délicats, & charme tous „ ceux qui l'écoutent. Elle a reçû des „ applaudissemens surprenans au carna„ val dernier; & leurs Majestez Ca„ tholiques l'ont honorée de leurs suf„ frages, lorsque cette nouvelle Muse „ leur a présenté des piéces de sa fa„ çon. "

Le Docteur Monsalve, en achevant ces paroles, tira de sa Valise son Manuscrit de Nouvelles. Tous ceux qui étoi-

étoient dans le Coche le prierent de leur en lire quelqu'une, & pour satisfaire leur curiosité, il lut l'Histoire suivante.

PREMIERE NOUVELLE.

Qui veut tout, perd tout.

VAlence, une des plus renommées Villes de notre Espagne, illustre par sa noblesse, ses beaux esprits, & par le grand nombre de Corps saints dont elle est dépositaire, fut la patrie de Dom Alexandre, jeune Gentil-homme doué de toutes les bellez qualitez qui concourent à former un Cavalier accompli. Il sortit fort jeune de son païs & accompagna en Flandres un de ses Oncles, qui étoit Capitaine de Cavalerie au Service de sa Majesté Catholique. Il se distingua par son courage dans toutes les occasions, & servit utilement pendant douze années le Roi Philippe III. contre les Provinces des Païs-Bas, qui s'étoient soustraites à la Domination Espagnolle.

Alexandre fut enfin honoré de l'Ordre de St. Jaques avec une pension, & ob-

tint par son mérite divers emplois qui lui en faisoient esperer de plus considerable. Après sa derniere Campagne il reçût à Anvers la nouvelle de la mort de son pere, qui laissoit de grands biens, dont il devoit hériter comme aîné de la famille. Il se voyoit en état de passer chez lui une vie agréable & délicieuse, comme la plûpart des autres Cavaliers qui n'avoient pas besoin des bienfaits de la Cour. Mais une vie voluptueuse lui paroissoit indigne d'un homme d'honneur; il aima mieux continuer le mêtier de la guerre, que de joüir des douceurs que son païs lui offroit. Il regardoit avec mépris tant de jeunes Seigneurs qui préferent une paix & une tranquillité honteuse dont ils jouissent dans leurs maisons, à l'honneur qu'un Gentil homme est obligé de chercher au service de son Roi; & il vouloit conserver la reputation qu'il s'étoit acquise parmi tant de fatigues & de perils.

Cependant il étoit nécessaire qu'Alexandre fit un voyage à Valence, pour mettre ordre à ses affaires. Il en demanda la permission à l'Archiduc Albert, qui étant informé des raisons légiti-

gitimes qui l'obligeoient à passer en Espagne, la lui accorda. Ce Prince le combla à son départ de civilitez, & lui fit les offres les plus avantageuses afin de l'engager à retourner pour servir son Roi pendant la Campagne suivante. Alexandre le promit, quoi que tout le monde crût, qu'il n'avoit sollicité le congé, que pour se retirer chez lui.

Dès qu'il fut arrivé à Valence, où ses parens & ses amis le reçurent avec joye, il travailla avec application à regler ses affaires Domestiques, renonçant aux amusemens frivoles qui occupent la jeunesse. Quoiqu'il fût guerrier il aimoit fort peu le Jeu, ce qui est assez extraordinaire dans un homme de son âge & de sa condition. Il connoissoit tout le danger de cette passion, qui entraîne tant de malheurs après elle, comme on n'en voit que trop de funestes exemples, surtout à Valence. Dom Alexandre n'étoit pas plus porté à l'Amour, quoiqu'il eût de fréquentes occasions de voir les plus belles Dames de Valence, & qu'il pût facilement s'en faire écouter. Il s'occupoit uniquement du soin de travailler ses chevaux au manége. Il en avoit quatre fort beaux & bien dres-

sez, qu'il avoit achettez dans l'Andalousie. Il s'en servoit dans les courses des Tauraux avec une adresse, qui le faisoit admirer dans ces occasions.

C'est une coûtume dans Valence, qu'au commencement du printems la plûpart des familles sortent de la Ville pour aller faire la soye dans les maitairies qu'elles ont dans le voisinage. Alexandre se promenant un jour à cheval dans la plaine délicieuse du Monastere de Notre Dame de l'Esperance, qui est remplie de beaux Jardins, passa toute l'après-dinée à admirer ce lieu charmant rempli d'orangers, qui répandent un odeur merveilleuse dans tous les environs. Le Soleil étoit prêt de se coucher, lorsque notre Cavalier passant auprès d'une Maison de Campagne, située sur l'agreable riviere de Turia, entendit les doux sons d'une harpe qui charmerent ses oreilles. Il arrêta son cheval, dans l'esperance que la personne qui touchoit cet Instrument de si bonne grace, pourroit faire entendre sa voix. Il attendit long-tems avec impatience, la Belle s'amusant à jouër quelques petits airs pour se délasser par cet innocent plaisir. Cependant la nuit arrive, & Alexandre char-

charmé de l'agréable situation du lieu, donne son cheval à son laquais. Il le fait éloigner, & attend seul sous un balcon de verdure, d'où venoit le son de l'Instrument, curieux de connoitre la personne qui le touchoit avec tant d'habileté. A peine fut-il quelques momens aux écoutes, qu'il aperçût à la faveur de la Lune, une Dame dans le Balcon qui prenoit le frais. Elle recommença son agréable Musique sur la harpe, qu'elle accompagna d'une voix admirable, qui acheva de gagner le cœur du Cavalier.

L'excellence de sa voix & son adresse à la marier avec l'Instrument, charmerent entierement notre jeune Amoureux, qui auroit souhaité de ne voir jamais la fin de ce melodieux concert. Il écoutoit avec beaucoup d'attention, & il remarqua que la Dame chantoit des vers où elle se plaignoit de l'absence d'un aimable Cavalier. Elle laissa enfin sa harpe, & s'apuyant sur le Balcon elle aperçût Alexandre qui l'écoutoit. Celui-ci se voyant découvert, voulut profiter d'une occasion si favorable. Il s'aprocha autant qu'il lui fut possible, & lui dit: « Bien heureux est le Cavalier absent, qui mérite qu'une si ex-

„ cellente voix plaigne son éloigne-
„ ment. Je voudrois fort le connoi-
„ tre, pour le féliciter du bonheur
„ qu'il a de faire soupirer une personne
„ de votre mérite. “ La Dame fut
d'abord confuse d'avoir été surprise de
la sorte ; mais revenant à elle, quoi-
qu'elle ne sût point quel étoit celui qui
lui parloit, elle repondit : “ Si j'ai
„ chanté les vers que vous avez enten-
„ dus, c'est sans aucun dessein ; & il
„ n'y a personne dont l'absence m'in-
„ teresse assez pour m'arracher des
„ plaintes. Ainsi, épargnez vous la
„ peine de chercher celui qui peut en
„ être l'objet, & que vous croyez
„ qu'on favorise ici. Quelle assurance
„ puis-je en avoir, dit Alexandre ? ce
„ que je viens d'entendre ne me prou-
„ ve-til pas que vous avez une passion
„ dans le cœur ? Qu'est-ce que cela
„ vous importe, repondit-elle ? Beau-
„ coup plus que vous ne pensez, reprit-
„ il ; car l'enchantement de votre voix
„ a fait de fortes impressions sur celui
„ qui vous écoutoit, & ainsi il a sujet
„ de chercher les sûretez qu'il vous
„ demande pour le repos de sa vie. “
La Belle se mit à rire à ce beau dis-
cours,

cours ; & dit au Cavalier, que les femmes sages ne se laissent pas tromper par les flatteries des hommes, qui ne leur disent jamais la vérité. « Comment jugez-vous, Madame, que je ne vous
» dis pas la vérité ? C'est répondit-elle,
» parce que vous donnez des louanges
» excessives à une personne que vous
» connoissez si peu. Comment vou-
» lez-vous que j'ajoûte foi à tout ce
» que vous me dites ? puisque pour
» avoir fort mal chanté, vous voulez
» me faire croire que ma voix vous a
» charmé. C'étoit trop que d'y faire
» assez d'attention pour vous arrêter
» dans ce lieu. Ne soyez pas si mo-
» deste, Madame, reprend Alexandre,
» je n'ai fait que vous exprimer foible-
» ment mes véritables sentimens quoi-
» que ma sincerité vous soit suspecte.
» Votre voix est admirable, & celui
» qui est le sujet des vers que j'ai enten-
» dus doit avoir un grand mérite, car
» il n'est pas croyable que vous les ayez
» chantez sans quelque raison. Il n'y
» manque, ce me semble, qu'à y
» ajouter un peu de jalousie ; à moins
» que l'heureux objet de ces paroles,
» connoissant ce que vous valez, soit

„ incapable de vous en donner. “

La Dame changea de place pour s'entretenir plus commodément avec Alexandre, quoi-qu'elle ne le connût pas; persuadée qu'il ne parloit pas de la sorte, sans quelque fondement. “ Si vous „ comparez, lui dit-elle, cet enchan- „ tement prétendu au soupçon que vous „ témoignez avoir, je puis assurer que „ vous êtes extrêmement flatteur; & „ ainsi je vous supplie, pour ma satis- „ faction particuliere, de ne pas attri- „ buer ma melancholie à un regret „ causé par l'absence d'un Amant. Je „ n'ai jamais eu de pareils sentimens „ pour qui que ce soit, & j'espere de „ n'en avoir de ma vie. “

„ Je donnerois, s'écria le Cavalier, „ tout ce que j'ai au monde, pour que „ ce que vous dites fût vrai. Mettez- „ vous grand chose au hazard, lui dit- „ elle? C'est peu, je l'avoue repliqua- „ til, par raport à l'objet à qui j'offre „ ce sacrifice; mais j'en dirois autant „ si j'étois le maître du monde entier, „ & je le croirois bien employé. Je „ suis fort heureuse, répondit la Dame „ d'entendre tant de belles choses en „ ma faveur; mais n'y auroit-il pas trop

„ de

„ de vanité „ si je croyois pouvoir in-
„ spirer de l'amour avant que d'être vue.
„ Je vous promets bien , que si vous
„ voyiez mon visage , vous ne confir-
„ meriez pas tout ce que vous venez
„ d'avancer.

„ Mes Oreilles ne peuvent me trom-
„ per, dit-il, & j'ai lieu de croire qu'u-
„ ne personne dont la voix a des char-
„ mes si puissans , possede tous les au-
„ tres avantages que l'obscurité de la
„ nuit m'empêche de découvrir. Et
„ puisque vous vojez que je ne vous
„ parle ni des rayons ni du brillant éclat
„ de votre visage , comme c'est l'ordi-
„ naire des flatteurs qui veulent trom-
„ per les Dames par des mensonges af-
„ fectez , vous devez croire que j'ai
„ une véritable passion pour vous. "

„ Enfin, répondit-elle, je veus com-
„ mencer à vous croire , si vous me
„ dites qui vous étes. J'ai envie, dit-
„ il, de le mériter auparavant par mes
„ services , afin que ceux que je pré-
„ tends vous rendre suppléent à la qua-
„ lité qui me manque. Je crois à cette
„ heure, repartit-elle , que vous étes
„ homme de condition, puis que vous
„ vous défiez si fort de vous-même.

„ Pardonnez moi, je vous prie, si je „ vous quitte; par ce que j'entends qu'on „ m'appelle pour recevoir la compa- „ gnie qui vient d'arriver chez nous. „ Si je ne me retirois dans l'instant, on „ viendroit assurément me querir jus- „ ques ici. “

Alexandre lui demanda la faveur de se laisser voir à lui le lendemain au soir dans le même lieu. “ Je ne sai si „ je le pourrai, dit-elle, à tout hazard „ ne laissez pas de vous y tendre; & „ quand même je n'aurois pas la liberté „ de m'y trouver, je vous en aurai tou- „ jours obligation. Je ne manquerai „ pas, répond le Galant déja piqué „ d'amour, de me trouver ici plus fixe „ que les Etoiles qui sont au Firma- „ ment. Vous me donnez beaucoup „ à penser, Monsieur, dit-elle, par „ vos dernières paroles. Lorsque vous „ reviendrez, je vous prie de laisser vos „ hyperboles, qui ne sont pas de mon „ goût. Je regarde tous ceux qui em- „ ployent ces sortes de figures, comme „ des flatteurs auxquels il est dangereux „ d'ajouter foi; & soyez persuadé que „ je connois parfaitement le peu que je „ vaux. “

En

En finissant ces paroles, la Belle fit une profonde révérence, & quitta le Balcon. Alexandre fut mortifié de ne pouvoir l'entretenir plus long-tems; car il n'étoit pas moins touché de l'agrement de sa conversation, que de celui de sa voix. Il souhaittoit avec passion de savoir qui étoit cette aimable personne, & elle avoit à son égard la même curiosité. Elle commanda à un Valet de le suivre, & de ne point revenir sans en être bien informé. Ce Domestique executa cet ordre sans beaucoup de peine; car il le vit monter à cheval assez près de là & reconnut le laquais qui l'attendoit. Il retourna aussi-tôt porter cette nouvelle à sa maîtresse, qui eut une grande joye d'apprendre que c'étoit Dom Alexandre, dont elle avoit oui parler très avantageusement, & dont elle avoit admiré le courage & l'adresse dans les courses des Taureaux.

Dom Alexandre en arrivant chez lui, voulut connoitre la Dame avec laquelle il venoit de s'entretenir. Il s'en informa avec un de ses voisins, en lui indiquant la maison où elle demeuroit. Il apprit que cette Dame s'appelloit Dona Isabelle...... des plus qualifiées du

païs ; qu'elle avoit un mérite extraordinaire, & que son esprit égaloit sa beauté : Dom Berenguel Antonio, son Pere, & un des plus braves Cavaliers de l'Espagne, après avoir servi long-tems avec distinction, s'étoit marié dans un âge fort avancé, & avoit laissé cette belle fille avec peu de bien ; par ce qu'il n'avoit presque d'autre revenu que celui d'une riche Commanderie, dont le Roi Philippe II. avoit recompensé ses longs services. Dona Isabelle avoit perdu en même tems sa mere, & vivoit avec une vieille Tante, que ses infirmitez retenoient presque toûjours dans un lit, & qui s'étoit retirée dans sa maison de campagne pour y passer une partie du printems.

Alexandre apprit avec joye tout ce détail touchant sa maîtresse. Il étoit déja informé des belles qualitez de Dona Isabelle ; car on ne parloit dans Valence que de sa beauté, de son esprit, & de son rare talent pour la Poësie. Alexandre ne l'avoit jamais vue, quoiqu'il eût souhaitté de connoitre une personne aussi accomplie, même avant que de lui avoir parlé. D'abord qu'il sût qu'elle demeuroit dans la maittairie où il s'étoit

arrêté, il eut encore plus d'envie qu'auparavant de le voir, & il sortoit souvent hors la Ville pour chercher l'occasion de se satisfaire. Mais il ne peut y reussir; la vieille Tante ayant été fort malade, la Niéce fut obligée de rester auprès d'elle. La malade se porta mieux au bout de quinze jours, & Isabelle obtint la permission d'aller à la Profession d'une Religieuse dans le Monastere Royal de la Zayda, qui étoit fort près de là. Tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus brillant parmi les Dames & les Cavaliers de Valence, parut à cette cérémonie. Isabelle s'y trouva aussi avec une suivante; mais elle se cacha sous une Mante, & se retira dans une Chapelle assez obscure. Alexandre ne manqua pas de se rendre à l'assemblée, dans l'esperance d'y trouver sa maîtresse. Il fut surpris de ne pas la voir parmi les autres Dames, & soupçonna qu'elle pourroit bien être une de celles qui s'étoient retirées dans la Chapelle. Il s'en aprocha avec deux de ses amis, à qui il dit d'un ton à être entendu par Isabelle: La Religieuse n'a pas beaucoup d'obligation à ces Dames, qui se sont retirées dans

un lieu, d'où elles ne sauroient voir une cérémonie, dont les autres sont si curieuses. J'attribue leur indifférence au peu d'inclination qu'elles ont pour la vie religieuse.

Isabelle fut très contente de voir Alexandre, qu'elle avoit déja remarqué dans l'Eglise; il lui auroit fait plaisir de venir moins accompagné. Elle répondit en déguisant sa voix: « Comme nous
„ ne sommes pas invitées à cette Fê-
„ te, nous n'y assistons pas avec le mê-
„ me appareil que celles qu'on a priées.
„ Il est vrai que nous étant retirées dans
„ cette Chapelle, nous marquons peu
„ de curiosité pour la cérémonie; mais
„ nous en avons vu souvent de pareil-
„ les, & nous nous soucions fort peu
„ de voir celle-ci. Une personne qui
„ a envie d'être Religieuse, n'a pas
„ besoin d'y assister plus d'une fois,
„ pour savoir ce que c'est.

Cela étant, dit un des Amis d'Alexandre, j'ai peine à croire que vous soyez du nombre de celles qui souhaittent de l'être. Je ne répons point là-dessus, repliqua-t-elle, par ce qu'il faut une vocation particuliere pour cela, & Dieu ne m'a point encore fait cette grace. Ce

Dis-

Discours nous fait assez comprendre, dit Alexandre que vous n'êtes pas encore mariée, mais que vous avez bonne envie de l'être. Je ne suis pas obligée, répondit la Belle, de vous dire qu'elle est ma volonté sur cet article, & je serois fort imprudente si je confiois mon secret à un étranger qui m'est inconnu. Vous pourriez du moins, reprit-il, nous dire quelle condition vous choisiriez préferablement à toute autre. Que me conseilleriez-vous là-dessus, ajouta-t-elle? Je vous conseillerois de vous marier, répondit Alexandre. Et si je n'ai point les qualitez requises pour le mariage, dit-elle, que deviendrai-je? Si tout vous manque, répondit-il, il faut que vous vous oubliez vous-même; car celle qui n'est point née pour être Religieuse, & qui ne peut se marier, doit demeurer neutre, étant incapable de l'un & de l'autre. Je pourrois bien suivre ce conseil, dit-elle. Si vous vouliez, Madame, découvrir ce que votre Mante nous cache; je vous donnerois bien un meilleur conseil.

En parlant ainsi, il s'aprocha dans le tems qu'Isabelle découvrit un de ses beaux yeux, que les amis d'Alexandre admi-

admirerent aussi bien que lui. Si l'avis que vous voulez me donner, dit-elle, m'est desavantageux, je ferai sagement de me tenir toûjours cachée; quoique pour recevoir votre bon conseil, je pourrois bien me resoudre à faire ce que vous dites. Vous n'avez rien à craindre, Madame, répondit le Cavalier; ce que nous avons vu nous assure que vous devez choisir l'état du mariage, & que vous comblerez de felicité celui que vous jugerez digne de vous posseder. Pour moi, sans en voir d'avantage & sans autre examen, je me croirois le plus fortuné de tous les hommes, si ce bonheur m'étoit reservé. Ses deux amis extraordinairement satisfaits de la Belle, assurerent la même chose. Y a-t-il, dit-elle, un bonheur pareil au mien? Le hazard me fait trouver déja trois beaux Cavaliers, qui aspirent à me posseder. Hé bien, puisque le mariage m'est nécessaire, & que personne ne s'empresse à me procurer ce remede, je veux le chercher moi-même. Il faut que je connoisse les bonnes qualitez de ceux qui s'offrent à moi, afin que je choisisse celui qui me paroîtra le plus accompli. Chacun d'eux:

d'eux commença, d'un ton badin, à exagerer son mérite, & à détruire celui de ses rivaux. Ils passerent ainsi quelque tems à se divertir agréablement, quoique le lieu ne fût guére propre à une telle conversation. Mais les jeunes gens ne se font aujourd'hui aucun scrupule, à la honte de la Religion, de profaner les Temples sacrez, où ils vont comme dans de boutiques de Marchands, attaquer l'innocence du beau sexe.

Après qu'Isabelle eut écouté ce que chacun d'eux alleguoit pour se faire valoir, elle leur dit, „ Je connois, Mes„ sieurs, vos bonnes qualitez & ce que „ vous méritez. Je consulterai mon „ Oreiller, pour savoir auquel de trois „ je dois donner la préference. Je „ vous avoue cepandant que mon choix „ est presque fait; & que je me sens „ plus d'inclination pour l'un des trois, „ que pour les deux autres. La déli„ catesse de son esprit, jointe à tant „ d'autres qualitez que je lui trouve, „ m'obligeront peut-être à lui donner „ mon cœur. Il n'y a qu'une chose „ qui m'empéche de me déterminer „ sur le champ; c'est qu'il craint que

„ j'ai

„ j'ai déja pris des engagemens avec
„ quelqu'autre. Je vois par là qu'il est
„ jaloux, & par conséquent de mau-
„ vaise humeur.

Alexandre vit bien que ce discours s'adressoit à lui, se souvenant du premier entretien qu'il avoit eu avec la Belle. La cérémonie étant finie, & l'assemblée étant sur le point de se retirer, les trois Cavaliers prirent congé d'Isabelle. Alexandre fut le dernier à sortir de la Chapelle, & il dit tout bas à sa maîtresse :
„ C'est assez maltraiter un Amant pas-
„ sionné pour vous, que d'être si long-
„ tems sans vous laisser voir à lui : trai-
„ tez le mieux à l'avenir, je vous en
„ supplie, & que votre rigueur n'aille
„ pas jusqu'à vouloir le faire mourir.
„ La maladie d'une Tante, que je ne
„ puis quitter de vue, répondit-elle, est
„ pour moi une excuse légitime ; & ce
„ que je vous dis pour ma justification
„ est bien plus véritable, que ce que
„ vous me dites de votre amour. Mais
„ je tâcherai de vous satisfaire & de
„ faire cesser vos plaintes, lorsque
„ vous vous y attendrez le moins. "

Alexandre n'eut pas le tems de répondre ; il fut obligé de se séparer d'Isabel-
le,

le, & la laissa pénétrée d'amour pour lui. Comme elle souhaittoit avec passion de lui parler plus au long, elle en trouva peu de jours après l'occasion, en se rendant au Balcon où ils s'étoient entretenus la premiere fois. Aussi-tôt qu'elle vit arriver Alexandre, elle descendit, & ils eurent ensemble une longue conversation. Cette entrevue rendit Alexandre encore plus amoureux qu'auparavant. Isabelle ne fut pas moins enflammée que lui; elle eut cependant assez de retenue pour ne pas lui accorder la derniere faveur, quoiqu'elle fût vivement sollicitée & qu'elle y eût assez de penchant.

Alexandre ayant connu par lui-même, que sa maîtresse n'étoit pas moins estimable par son esprit que par sa beauté, il lui écrivit plusieurs Lettres Galantes, & il joignit des vers à la seconde pour mieux exprimer sa passion. Isabelle qui ne savoit pas encore, que son Amant joignît le talent de la Poësie à tant d'autres que le public admiroit en lui, fut aussi surprise que satisfaite en lisant les vers qu'il lui adressa. Elle y répondit modestement, & à peu près dans ces termes.

LET-

LETTRE.

Les louanges qui sont au dessus de la personne à qui on les donne, offensent bien plus qu'elles n'obligent. Elles font tort à celui qui les prodigue indiscretement, parce que la personne qu'on veut flatter, connoissant ce qu'elle vaut, se juge indigne de cet honneur, & prend avec raison un éloge outré pour une Satyre. Je ne me connois pas si mal, que je ne puisse discerner la flaterie de la vérité; & je n'ai pas aussi mauvaise opinion de moi, que je ne croie mériter quelqu'une des louanges que vous me donnez. Vous m'obligerez sensiblement d'en retrancher la plus grande partie, & de garder un milieu entre la flaterie & le mépris; car vous m'offensez par cet excez. Avec le peu d'experience que j'ai de votre humeur, je ne dois pas croire ce que vous me dites, soit en prose, soit en vers. Le tems me fera connoitre si l'amour, ou la politesse a dicté vos complimens, & si je dois vous remercier de vos civilitez, ou me ressentir de l'offense que vous me faites.

Isabelle trouva le moyen de faire rendre

dre cette Lettre à ſon nouvel Amant. Celui-ci voulut la ſatisfaire ſur ſes plaintes, & ayant fait attendre le porteur, il fit à ſa Maîtreſſe la réponſe ſuivante.

LETTRE.

Je ne ſaurois, Madame, vous donner auſſi peu de louanges, que vous paroiſſez en deſirer, ſans faire tort à ma reputation, ſi l'excez de mon Amour ne ſuppleoit au défaut de ma Poëſie. *Pour ne plus commettre un tel crime, je veux m'expliquer en proſe, & faire une partie de ce que vous m'ordonnez par votre Lettre. Vous n'auriez pas de peine à me croire, ſi vous connoiſſiez mes ſentimens; & quand votre modeſtie vous obligeroit à les ignorer, je vous défie de le faire pour peu que vous conſultiez votre miroir. Vous connoîtrez un jour, que de tous les cœurs ſur leſquels vous avez remporté la victoire, le mien eſt peut-être le moindre, mais le plus paſſionné que votre mérite vous ait acquis: Le tems ſera la véritable pierre de touche qui vous convaincra, comme vous le ſouhaittez, de la grandeur de mon Amour. Oui ce tems vous fera connoitre, que tant que je reſpirerai, vous ſerez l'unique & ſon-*

souveraine maîtresse de mes volontez ; & je me flatte que vous ne manquerez plus de reconnoissance, bien loin de vous ressentir de l'injure que vous croyez avoir reçue.

Isabelle fut très-satisfaite de la Lettre de son Galant ; les visites devinrent fréquentes , & les Billets doux voloient continuellement de part & d'autre. Ces marques de leur mutuelle tendresse augmenterent tellement leur amour, qu'ils ne pouvoient vivre l'un sans l'autre ; & la moindre absence étoit pour eux un tourment inexprimable. La Belle recommandoit sur tout le secret , & le Galant lui promettoit un silence inviolable sur leur petit commerce. Elle étoit si délicate sur cet Article , que si dans l'Eglise ou dans quelque Assemblée, son Galant jettoit seulement les yeux sur elle, en compagnie de quelque ami, elle s'imaginoit d'abord qu'il lui faisoit confidence de sa passion ; & comme si elle avoit entendu leur entretien, elle ne manquoit pas de s'en plaindre par un Billet, lorsqu'elle ne pouvoit lui en faire des reproches de bouche. Alexandre s'en excusoit toûjours de son mieux , assurant sa maîtresse de sa discre-

cretion ; & également enflamé d'amour & de colere , il s'efforçoit de dissiper une défiance si injurieuse pour lui. Enfin comme l'Amour est accoûtumé aux petites querelles des Amans , il aidoit souvent à leur en faire surmonter de plus grandes. Le but d'Alexandre étoit de se marier avec Isabelle , quoiqu'elle eût très peu de bien ; mais il vouloit auparavant terminer une affaire qu'il avoit fort à cœur. Ce Cavalier sollicitoit à la Cour une Commanderie pour recompense des services que son Oncle & lui avoient rendus en Flandres , & il avoit lieu d'esperer que le Roi la lui accorderoit bientôt. Ce retardement fut avantageux pour lui, comme on le verra dans la suite.

Comme Isabelle vouloit en imposer au public , & qu'elle étoit fort jalouse de sa réputation , elle témoignoit un extrême retenue en tout ; ne voulant ni se montrer à la fenêtre, ni permettre à son Galant de se promener dans sa ruë, ni lui donner lieu de la voir le soir en quelque lieu que ce fût. Mais elle rendit elle-même ces précautions inutiles. Pendant le Carnaval , qu'on celebre à Valence avec beaucoup de pom-

pompe, Alexandre s'étoit rencontré plusieurs fois avec sa maîtresse dans les Mascarades & les Bals, sans qu'il parût aucune affectation entr'eux, quoiqu'ils eussent parlé & dansé ensemble. Un soir, au sortir du Bal, on fit une assemblée de Dames dans la maison d'une Amie d'Isabelle, où elle fut invitée avec plusieurs autres. Alexandre & quelques Cavaliers de ses Amis s'y trouverent aussi; & on devoit y goûter les plaisirs d'une conversation enjouée & galante.

Isabelle y arriva la premiere d'assez bonne heure. Elle fut bien tôt suivie par une Dame magnifiquement parée, & accompagnée de deux Ecuyers de sa maison qui lui servoient d'escorte. Alexandre, que sa maîtresse avoit instruit de tout, entra en même tems. Les Dames le reçûrent avec joye, & il commença à les entretenir avec son agrément ordinaire, en attendant que toute la Compagnie fût assemblée. La Dame, qui étoit venue après Isabelle, quitta sa place pour voir un ouvrage de Tapisserie qu'on faisoit dans la même chambre; & les éloges qu'elle donna à la beauté de ce travail attirerent la curio-

riosité d'Alexandre. Il y avoit sur la table une écritoire & du papier ; Laodomie, c'est le nom de cette Dame, prit une plume, & se divertissoit à raturer ce papier. Alexandre par complaisance admiroit la grace qu'elle faisoit paroitre dans toutes ses actions, & lui donnoit des louanges si excessives, que sa maîtresse qui étoit déja fort jalouse de le voir si près d'elle, pensa crêver de dépit en les entendant. Le Cavalier, qui n'avoit d'autre dessein que de se divertir, ne s'en apercût pas ; au contraire, comme il connoissoit particulierement Laodomie, dont le frere étoit son bon Ami, & qu'il avoit l'esprit naturellement enjoué, il continua à badiner avec elle. Il lui arrâcha une plume qu'elle préparoit pour écrire ; & lui ayant jetté de l'enchre sur la main, qu'elle avoit la plus belle & la plus blanche du monde, il dit galamment en riant: Vrayment la noirceur de l'enchre n'a jamais moins paru qu'en cet endroit. La Belle feignant de s'offenser de cette liberté, lui donna un coup sur l'épaule pour débarbouiller sa main : mais voyant qu'il étoit le premier à rire de la vangeance qu'elle avoit prise, elle lui

donna un autre coup plus fort que le premier.

Isabelle qui prenoit plus garde à leur badinage, qu'à ce que lui disoit la maîtresse du Logis, part du lieu où elle étoit transportée de jalousie; & sans faire aucune reflexion, va donner un si grand soufflet à Alexandre, qu'elle le fait saigner du nez. Le Cavalier fut dans une surprise extrême de se voir ainsi traité; il tira de sa poche un mouchoir pour essuier son visage, disant froidement à sa maîtresse: « Vous voyez, Madame, que ce n'est pas moi qui revele le secret, il a duré autant qu'il vous a plu; & c'est vous qui le violez la premiere. » En disant cela, & faisant une profonde révérence, il descend l'escalier & se retire chez lui. A peine Isabelle eut lâché le terrible soufflet, qu'elle en fut pénétrée d'une vive douleur, moins à cause du respect qu'elle devoit à son Amie chez qui elle étoit, qu'à cause de la personne qui avoit excité sa jalousie.

Sur ces entrefaites les sœurs de la maîtresse du logis arriverent, ce qui donna le tems à Isabelle de passer avec son Amie dans une autre chambre. « Que

„ veut dire ce que je viens de voir, dit „ l'Amie fort étonnée ? Ma chere Isabelle, à quoi songez-vous ? Je vous „ avoue que je n'eusse jamais attendu „ une action pareille de votre modestie, „ que j'ai admirée jusques ici. Votre „ emportement m'en fait plus connoître, que vous ne sauriez m'en dire „ dans une longue conversation. J'ignorois votre amour, dont vous m'avez toûjours fait un mystere ; ainsi „ je suis bien plus redevable à votre jalousie qu'à votre amitié. Il est donc „ vrai qu'Alexandre est votre Galant? „ Comme il est honnête homme, j'en „ suis très contente. Parlez, car vous „ feriez des efforts inutiles pour cacher vos veritables sentimens. —

Isabelle étoit si interdite qu'elle ne pouvoit répondre ; cependant après s'être un peu remise : « Je vous confesse, „ lui dit-elle, ma chere Amie, puisque „ ma colere & les emportemens de „ ma jalousie m'ont trahie, qu'Alexandre est mon Amant. Cette „ passion aveugle & déréglée a découvert malgré moi ce que je vous avois „ caché, & ce que je cachois à tout le „ monde. Oui, je vous confesse

„ qu'Alexandre a pour moi une passion „ violente, & que je n'en ai pas moins „ pour lui. Je ne l'ai jamais vû si en- „ treprenant qu'il vient de le paroître; „ la privauté qu'il vient de prendre a- „ vec Laodomie m'a piquée jusqu'au „ vif. La jalousie nous trouble bien „ souvent l'esprit; & c'est elle, je l'a- „ voue, qui a découvert mon amour, „ en me poussant à cet excès d'empor- „ tement.

„ Cherchons y un remede, lui dit son „ Amie; car il n'est pas raisonnable que „ nous soyons privées de la présence „ d'Alexandre, & qu'il se prive lui- „ même d'une si agréable Fête. D'ail- „ leurs, il ne faut pas donner le tems à „ Laodomie de faire la moindre refle- „ xion sur ce qui vient de se passer, ni „ de former des soupçons qui ne se- „ roient pas à votre avantage. Com- „ ment pourrions-nous faire, dit la „ jalouse Isabelle? Fort aisément, re- „ pliqua son Amie, en lui faisant tenir „ tout à l'heure un Billet. « Isabelle prit aussi-tôt du papier, & écrivit ce qui suit.

LET-

LETTRE.

Les jalousies qui ne sont que des effets de l'amour, quoiqu'on les témoigne avec quelque rigueur, sont plutôt des faveurs que des affronts pour un Amant qui a dans le cœur une passion véritable. J'ai plus fait contre moi en blessant ma retenue, que vous ne ferez contre vous en dissimulant ce qui s'est passé. Il est important à ma reputation, que vous reveniez promtement à l'assemblée. Si vous témoignez du ressentiment, vous en attirez un autre, & vous me perdez pour toujours.—

Ce Billet fut porté en diligence à Alexandre, qui le reçut avec joye, car rien ne marque mieux un amour véritable, que la jalousie. Il obeit à sa Maîtresse, & se rendit sur le champ à l'assemblée. Il confirma par sa présence le soupçon que Laodomie avoit formé, car ce qui étoit arrivé lui avoit fait connoître que ce Cavalier étoit Amant d'Isabelle. Elle en avoit de l'inquiétude, par ce qu'Alexandre lui plaisoit infiniment, & qu'elle eût bien voulu qu'il fût alors libre de tout engagement avec une autre.

Comme Alexandre se vit auprès d'Isabelle, il lui dit en riant; " J'ai traité

„ cette salle comme un Temple Sacré, „ de même que votre personne, puis- „ que pour ne pas violer l'un, ni avoir „ la hardiesse d'attaquer l'autre, le re- „ spect m'a empêché de me vanger, „ selon le duël que la Loi permet en- „ tre les Galants & les Dames. Isa- „ belle répondit ; Comme j'ai beau- „ coup de consideration pour Madame „ Laodomie, j'ai pris sur moi l'affront „ que vous lui avez fait, quand elle a „ voulu vous favoriser: ne sachant pas „ qu'il y eût une Loi, qui permit de se „ vanger des Dames par un duël.

Laodomie ne peut souffrir qu'Isabelle la fit servir de prétexte pour s'excuser; connoissant bien que la seule jalousie l'avoit obligée à user de violence. Ainsi elle répondit avec assez de hauteur : „ La familiarité n'a jamais été si grande „ entre nous, Madame, pour qu'elle „ dût vous obliger à prendre ma dé- „ fense avec tant de passion, dans une „ occasion où je n'eusse pas manqué de „ hardiesse pour me vanger moi-mê- „ me. Mais comme je n'avois aucun „ sujet de jalousie, & que je ne voyois „ pas qu'on me fit un aussi grand af- „ front, que vous voulez me le per-

„ sua-

„ fuader, ma promtitude n'a pas été „ si grande que la votre. Je suis fort „ aise que vous me fassiez l'enigme de „ vos interprétations; qu'elles passent „ pour telles devant qui il vous plaira, „ car pour moi je leur ai donné déja „ une solution bien plus facile, & que „ personne de la compagnie ne doit „ ignorer." Isabelle vivement piquée de la liberté de ce discours, alloit lui répondre, mais la maîtresse du logis, craignant que la chose n'allât trop loin, les interrompit, & les obligea de s'asseoir avec les autres Dames qui étoient arrivées.

Alexandre étoit ce soir-là magnifiquement habillé, & il ne manqua pas de s'attirer l'attention de toute l'assemblée. Laodomie en fut encore plus frapée que les autres, & depuis ce qui lui étoit arrivé avec Isabelle, elle resolut de faire tous ses efforts pour lui enlever un Cavalier si aimable. Elle ne manqua pas d'y réussir, comme on le verra bien-tôt.

Toutes les faveurs qu'Alexandre reçevoit de sa maîtresse, étoient accompagnées de tant de marques d'une affection sincere, qu'il en étoit transporté de joye. Isabelle en étoit éperduement

amoureuse, quoiqu'elle eût déja donné son cœur à un Cavalier absent, & qu'elle eût été avec lui bien plus loin qu'avec Alexandre. Cette Dame avoit depuis longtems sacrifié son honneur au premier Galant, en lui accordant les dernieres faveurs; ainsi elle n'avoit que trop de raison de lui être fidelle, ne pouvant manquer à ses engagemens sans se perdre entierement de reputation.

Ce Galant, nommé Don Fernand Corella, arriva de Madrid, où il étoit allé poursuivre un procez contre le Comte de Concentayna son Oncle, au sujet d'une succession considerable à laquelle ils prétendoient tous deux. Il arriva à Valence avec un Arrêt favorable, qui augmentoit son bien de plus de deux mille écus de rente. Isabelle se trouva fort embarrassée pour ménager les deux Galands, & les contenter en même tems. Son honneur étoit engagé avec Don Fernand, & son amour avec Alexandre. L'absence du premier avoit refroidi le cœur de la Belle; ce qui n'arrive que trop à la plûpart des femmes, qui n'estiment d'ordinaire que les objets présens. Dans l'incertitude où elle se trouvoit, elle consulta une

ser-

ſervante fidelle, qui lui conſeilla de ne rompre avec aucun de ſes deux Amans. Elle reſolut de chercher un moyen pour gagner l'un, s'il étoit poſſible, & pour ne pas perdre l'autre. Elle donnoit entrée la nuit à Dom Fernand, qui jouïſſoit tranquillement des plaiſirs qu'elle ne pouvoit plus lui refuſer. Elle entretenoit celui qu'elle aimoit avec des Lettres amoureuſes, refuſant de le voir auſſi ſouvent qu'il le deſiroit, autant pour augmenter ſa paſſion, que pour l'obliger à laiſſer l'entrée libre à celui qui jouïſſoit en maître de ſes faveurs. Elle excuſoit ſa retenue auprès d'Alexandre, ſur ce qu'elle avoit des ſurveillans, & ſur la délicateſſe exceſſive de ſes parens du côté de l'honneur. Elle ajoutoit, qu'elle avoit découvert qu'on l'épioit nuit & jour; & qu'ainſi elle le conjuroit de ne point paroître dans le voiſinage de ſa maiſon, jusqu'à ce qu'elle eût diſſipé tous les ſoupçons de ſa famille. Alexandre, qui l'aimoit, & qui ne ſe doutoit pas des raiſons de la Belle, crut facilement tout ce qu'elle lui dit, & lui obeit exactement.

Dom Fernand eût bien voulu accomplir la promeſſe qu'il avoit faite à Iſa-

belle, en l'époufant ; mais comme ce mariage ne plaifoit pas à fa Mere, il le reculoit le plus qu'il lui étoit possible, esperant que fa mere étant fort âgée elle ne vivroit pas long-tems, & qu'il feroit alors le maître de fe fatisfaire. Cependant il jouiffoit à bon compte de fa maîtreffe ; pendant qu'elle employoit mille artifices pour amufer l'autre Amant.

Dans ce tems-là Alexandre eut une difpute affez vive, en jouant à la paulme avec un Cavalier des plus qualifiez de la Ville, nommé Dom Garceran. On tâcha d'affoupir la quérelle, & on croyoit même y avoir réuffi, mais aucun des deux Cavaliers ne fut content de l'accord. Alexandre qui étoit genereux & brave, ne croyoit pas qu'on voulût l'attaquer que fuivant les regles de l'honneur, & il ne prenoit aucune précaution pour éviter toute furprife. Son ennemi, qui croyoit être le plus maltraité, & qui avoit le plus témoigné d'emportement, diffimuloit fa haine, en attendant l'occafion de fe vanger avec avantage.

Fernand étant allé paffer quelques jours à une maifon de Campagne, Ifabelle qui aimoit tendrement Alexandre,

le

le fit avertir qu'il pouvoit venir chez elle pendant la nuit ; l'assurant qu'il y seroit bien reçu, pourvu qu'il prît toutes les précautions nécessaires pour n'être découvert de personne, & pour ménager sa réputation qui étoit si fort interessée à un tel secret. L'amoureux Cavalier lui obeit en cela, comme il avoit déja fait en tout ce qu'elle lui avoit ordonné, & il avoit toûjours donné des preuves de sa discretion. Par cette conduite il favorisoit les desseins de la fourbe Isabelle, qui cherchoit à tromper ses deux Galants. Elle les abusoit tous les deux sans les rendre jaloux l'un de l'autre, & sans même qu'ils sçûssent être rivaux. Il est vrai que si Isabelle eût été maîtresse de son choix, elle auroit volontiers donné la préference à Alexandre, mais Fernand avoit tout l'avantage. Elle étoit forçée de le menager pour ne pas le perdre, & d'attendre la mort de la vieille mere pour qu'il eût la liberté de l'épouser. Et comme elle craignoit qu'il ne lui manquât de parole, elle vouloit se conserver Alexandre. Ces raisons l'obligerent à jouër ainsi ses deux Amans ; & notre siécle ne produit que trop d'exemples de cette nature, qui

caufent tant de malheurs dans des familles confiderables.

Alexandre fe vit plus careffé de fa maîtreffe qu'il ne l'avoit encore été, & il fe promettoit d'en obtenir bientôt les derniers faveurs ; mais il fut trompé dans fon attente. Ifabelle fe feroit rendue à fes attaques, fi elle n'eût craint de le rendre trop abfolu. Elle lui permettoit tout ce qui pouvoit irriter fon amour, fans pourtant le fatisfaire, fe contentant de lui donner de belles efperances. Ainfi Alexandre ne paffa pas mal fon tems pendant l'abfence de Fernand. Celui-ci étant de retour à Valence, Ifabelle recommença fon manege ordinaire ; elle affecta une grande retenue, & éloigna avec foin l'amoureux Alexandre. Elle trouvoit toûjours des excufes fi bonnes en apparence, qu'il s'en contentoit fans ofer lui defobeir. Il foupçonna pourtant qu'il y avoit du myftere dans la conduite de fa maîtreffe ; & pour s'en éclaircir il fe déguifoit fouvent, & fe promenoit prefque toutes les nuits dans la ruë voifine. Mais il ne rencontra, jamais perfonne qui pût lui donner de la jaloufie. Il ne rencontroit pas Fernand dans la

rue d'Isabelle, par ce que cette Dame prévoyant les justes soupçons d'Alexandre, y avois mis bon ordre, en ne laissant entrer personne par la porte ordinaire. Fernand se rendoit dans la maison d'une voisine, qui avoit une fausse porte qui répondoit à une autre ruë, ce qu'Alexandre ignoroit; & en traversant un Jardin, Fernand se rendoit chez Isabelle entre les bras de laquelle il demeuroit jusqu'au jour. —

Alexandre étant une nuit dans la ruë de sa maîtresse, Garceran son ennemi qui l'épioit depuis long-tems, l'y suivit accompagné de deux Domestiques, pour s'en défaire avec plus de facilité. Mais comme Garceran n'étoit pas assuré que celui qu'il voyoit de loin, fût le Cavalier qu'il cherchoit, il voulut s'en éclaircir, pour ne pas employer contre un autre les armes à feu qu'il portoit. Alexandre se voyant suivi, reconnut les assassins; & n'ayant que son épée pour se défendre contre des gens, qui ne manqueroient pas de l'attaquer avec des pistolets, il prit le parti de faire le signal ordinaire pour entrer chez Isabelle. Celle-ci ayant laissé Fernand dans son lit, descendit en bas, &

mit la tête à la fenêtre pour voir ce que vouloit son second Galant. Alexandre l'ayant reconnue, la pria d'ouvrir promtement la porte; l'assurant que si elle tardoit à le faire, il étoit en danger de perdre la vie, par ce que Garceran son ennemi le suivoit accompagné de deux assassins, & qu'il n'avoit point d'armes pour se defendre. La Belle crut qu'Alexandre se moquoit, & qu'il ne parloit ainsi que pour se faire ouvrir plus vîte. Mais il lui protesta avec mille sermens que la chose n'étoit que trop sérieuse, & qu'il avoit reconnu Garceran. Isabelle se trouvant fort embarrassée, lui repondit qu'elle devoit coucher avec une de ses Amies, qui étoit venue la voir, & qu'ainsi elle n'osoit le laisser entrer, de peur que cette Amie ne l'aperçut. Cepandant Alexandre la pressoit vivement, en lui representant le peril où il se trouvoit. Il l'accusoit de l'aimer fort peu, puisqu'elle lui refusoit l'entrée de sa maison, dans une occasion où la personne la plus indiferente la lui auroit accordée. Isabelle persista dans son refus, ne voulant pas, disoit-elle, exposer sa réputation. Elle s'excusa sur le reproche qu'il lui faisoit,

en

en l'assurant que son amour ne pouvoit être plus grand, & prenant le Ciel à témoin de la violence extrême qu'elle se faisoit dans cette occasion. Alexandre lui répondit, que puisque son Amie étoit en haut dans sa chambre, il pouvoit bien entrer sans être aperçû, & qu'il demeureroit en bas jusqu'à ce qu'il vît le moyen de se retirer sans danger. —

Isabelle se voyant si fort pressée, crut qu'Alexandre avoit quelque soupçon de sa fidelité, & qu'il avoit peut être été informé de ses Galanteries avec Fernand. Pour s'en assûrer, elle regarda dans la ruë, & vit les trois hommes qui poursuivoient le Cavalier; elle remarqua même qu'ils deliberoient entre eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Elle ne douta plus qu'Alexandre ne fût dans un peril extrême, & elle le pria d'attendre un moment pour voir s'il lui seroit possible de le laisser entrer. Elle monta dans sa chambre; & Fernand surpris qu'elle l'eût quitté, lui demanda pourquoi elle ne se couchoit pas. Isabelle le satisfit en lui disant, qu'il faloit attendre que sa vieille Tante fût endormie, & qu'elle le prioit de prendre encore patience. Elle le quitta aussi-

tôt

tôt & passa dans une autre chambre, pour examiner ce qu'elle devoit faire dans une circonstance aussi fâcheuse. D'un côté elle voioit Fernand couché dans son lit; elle étoit engagée avec lui, après l'avoir rendu maître de ce qu'elle avoit de plus précieux; elle se flattoit d'être bien-tôt son épouse, ainsi l'honneur combattoit pour lui. Mais d'un autre côté, l'amour faisoit de terribles efforts en faveur d'Alexandre; elle ne pouvoit se resoudre à l'abandonner à la fureur de ses ennemis, en lui refusant le secours qu'il étoit en son pouvoir de lui accorder. Ainsi elle se trouvoit étrangement embarrassée, ne sachant à quel parti se déterminer. Après bien de reflexions l'honneur l'emporta, & Isabelle resolut de ne point reçevoir Alexandre dans sa maison Elle considera que si elle ouvroit la porte, Fernand entendant le bruit ne manqueroit pas de descendre, & qu'il profiteroit de cette occasion pour se dégager. D'ailleurs si Garceran le voyoit entrer chez elle à pareille heure, elle craignoit qu'il ne se doutât de leurs liaisons, & qu'il ne répandît dans le monde des bruits desavantageux à son honneur,

dont

dont Fernand seroit bien-tôt informé. Enfin ses reflexions l'obligerent à prendre le parti le plus sûr. Elle descéndit & dit à Alexandre: " Monsieur, le Ciel
„ m'est témoin du desir que j'aurois de
„ vous satisfaire, en vous laissant en-
„ trer non seulement dans ma maison,
„ mais même dans mon cœur, dont
„ vous étes le maître absolu. Je voi
„ que vous étes poursuivi par votre
„ ennemi, & que vous étes en danger;
„ mais ce seroit un trop grand incon-
„ venient pour moi qu'on vous vît en-
„ trer chez moi à cette heure, & j'expo-
„ serois trop la bonne reputation que
„ je me suis acquise. Jugez vous-mê-
„ me du tort que cette imprudence
„ me feroit dans le monde. Je dois
„ vous dire encore, que l'Amie qui est
„ couchée dans ma chambre, est éveil-
„ lée; & comme les femmes sont ex-
„ tremement curieuses, elle voudra sa-
„ voir pourquoi je suis ici, & avec qui
„ je me suis si long-tems entretenue,
„ par ce que nous sommes trop fami-
„ lieres ensemble pour avoir aucun se-
„ cret l'une pour l'autre. Pardonnez
„ moi donc, Monsieur, je vous en
„ conjure, si je ne puis vous accorder
„ ce

» ce que vous desirez de moi. Je suis
» au desespoir de vous laisser dans un
» tel peril. Mais connoissant celui où
» j'exposerois ma reputation, vous ne
» voudrez pas que je la hazarde ; & je
» vous crois trop généreux pour ne pas
» préferer mon honneur à votre vie.

Alexandre fut sensiblement touché du refus que lui faisoit sa maîtresse, dont il n'auroit jamais attendu un semblable traitement dans une extrèmité si pressante. Il en fut tellement surpris & hors de lui-même, qu'il n'eût pas eu de regret de se voir attaqué dans l'instant par Garceran, & d'expirer aux yeux de sa cruelle maîtresse. » Je n'au-
» rois jamais cru, dit-il à Isabelle en
» la quittant, que vous eussiez été as-
» sez cruelle pour m'abandonner dans
» une circonstance aussi dangereuse, &
» que vous eussiez été si peu sensible
» aux priéres d'un Amant. Vous n'a-
» vez jamais eu pour moi qu'une ami-
» tié feinte. Cette réputation, sur la-
» quelle vous voulez paroître si délica-
» te, se pourroit aisement mettre à
» couvert du côté de votre Amie, aussi
» bien que du côté de mon ennemi,
» en me reçevant chez vous comme
» votre

„ votre Epoux ; car c'étoit en cette „ ſeule qualité que j'aſpirois à votre „ poſſeſſion. Oüi, je vous le proteſte „ ingraté, ſi vous en aviez uſé d'une „ autre maniere, vous diſpoſeriez ab- „ ſolument de mon cœur, & vous ne „ vous arrêteriez pas à des excuſes fri- „ voles & à des maximes que je ne „ puis reçevoir. Tous mes deſirs ne „ tendoient qu'à me rendre digne de „ vous poſſeder. Le Ciel ne veut pas „ permettre que les ſacrez noeuds du „ mariage nous uniſſent ; & puiſque „ la pitié eſt bannie de votre cœur, je „ vais la charcher dans les armes de mon „ ennemi, bien reſolu de n'oublier ja- „ mais votre indigne procedé,

Iſabelle, attendrie par ce diſcours, étoit preſque reſolue de tout hazarder pour lui prouver ſon Amour. Elle voulut lui parler encore, mais il étoit déja trop loin pour entendre ſa voix ;& il ſortoit de la ruë ſuivi de Garceran, qui l'ayant reconnu, étoit ſur le point de l'attaquer. Iſabelle connut ſans peine que ſon Amant étoit outré de colere, & qu'il en avoit un juſte ſujet. Elle en fut extraordinairement émue ; & après s'être accuſée elle-même du peril

où

où il alloit succomber, elle en accusa le Ciel, qui cepandant contre son espoir favorisoit son Amant. Garceran étant arrivé à la portée du pistolet ne put executer son mauvais dessein, car Alexandre avoit rencontré Dom Jayme son Ami, qui se retiroit chez lui accompagné d'un valet. Et comme Garceran s'étoit publiquement reconcilié avec Alexandre, tout le monde l'auroit blâmé s'il l'eût attaqué pour le même sujet, sur tout avec des armes à feu, & d'une manière si lâche. Ainsi voyant que son coup étoit manqué, il se retira de peur d'être reconnu, ne croyant pas qu'on l'eût découvert.

Alexandre conta à son Ami toute l'histoire, & le peril dont il venoit d'être heureusement délivré. Dom Jayme fut très surpris que Garceran gardât si mal la parole qu'il avoit donnée à tant d'honnêtes gens, & qu'il voulût en venir à de pareilles extrêmitez sans aucune nouvelle raison. Il étoit déja tard, & Alexandre se voiant près du Logis de son ami, resolut de passer la nuit avec lui. Ils ne se coucherent qu'après un long entretien sur ce qui venoit de se passer. Alexandre découvrit à Dom Jay-

Jayme la passion qu'il avoit pour Isabelle, & le traitement qu'il venoit d'en reçevoir. Dom Jayme, qui étoit informé du commerce amoureux que Fernand entretenoit avec la Belle, fut mortifié de voir que son Ami eût si mal placé ses inclinations, & surtout de la resolution qu'il avoit faite de l'épouser. Ainsi il se crut obligé de la desabuser de l'erreur où il étoit sur la vertu d'Isabelle, en lui découvrant ses galanteries avec Dom Fernand.

Alexandre aprenant ces nouvelles, soupçonna d'abord qu'Isabelle ne lui avoit refusé l'entrée de sa maison, que parce que son premier Galant étoit avec elle. Il rapella dans son esprit mille choses qui fortifierent ses soupcons; & sur tout il fit des sérieuses reflexions, sur ce que cette Dame ne lui avoit defendu de venir chez elle, que depuis que son premier Amant étoit revenu de Madrid. Il communiqua sa pensée à son Ami, & ils conclurent tous deux qu'il falloit que Fernand fût actuellement chez sa maîtresse. Pour s'en éclaircir, ils envoyerent un Domestique auprès de la maison d'Isabelle, pour examiner s'il en sortiroit quelqu'un avant le jour.

Et pour plus grande sûreté, ils posterent un autre espion dans la ruë où étoit la fausse porte, par laquelle Fernand avoit accoûtumé d'entrer. Ayant pris ces précautions ils se coucherent; mais l'inquiétude d'Alexandre ne lui permit pas de dormir cette nuit. Dès la pointe du jour un des deux Domestiques vint dire aux deux Amis, qu'il avoit vû sortir Dom Fernand de chez l'Amie d'Isabelle; & qu'en même tems Isabelle avoit paru à une fenêtre qui répondoit à cette ruë, pour voir sortir le Galant; assurant qu'il l'avoit fort bien reconnue.

Alexandre avec un pareil témoignage ne douta plus de la mauvaise conduite de cette coquette; & dès ce moment il sentit expirer son Amour. On ne pouvoit soupçonner que Fernand fréquentât la maison où il entroit le soir, pour l'amour de la voisine, parce qu'elle avoit plus de cinquante ans, & qu'à cet âge une femme est à couvert des poursuites d'un jeune Cavalier. On savoit de plus qu'elle étoit fort charitable pour les jeunes gens, & qu'elle faisoit profession de favoriser leurs amours.

La nuit suivante Alexandre voulut

voir lui-même entrer Fernand dans la maiſon de cette confidante. Il alla chez un Ami qui en étoit voiſin, & pour mieux découvrir tout ce qui ſe paſſeroit il monta ſur le toit de la maiſon. Fernand arriva en effet, & il s'arrêta chez la voiſine, juſqu'à ce qu'on l'avertit de paſſer chez ſa maîtreſſe.

Le lendemain cette ruſée coquette entreprit de ramener Alexandre, & de le ſatisfaire ſur les plaintes qu'il n'avoit que trop de ſujet de faire contre elle. Cette Belle lui envoya une Lettre par une Servante à qui elle ſe fioit entierement, & qui charmée des profits qui lui revenoient de la part des Galants, exhortoit ſa maîtreſſe à les ménager tous les deux. Auſſi-tôt qu'elle fut arrivée, on avertit Alexandre qui la fit entrer, & reçût de ſa main la Lettre d'Iſabelle qui contenoit ce qui ſuit.

LETTRE.

Je ne puis vous exprimer, Seigneur Alexandre, la peine où je ſuis, connoiſſant le reſſentiment que vous devez avoir contre moi. Si je n'ai pas été à votre égard auſſi pitoyable que la circonſtance le demandoit, n'en accuſez que la délicateſſe de mon

mon bonneur, qui ne me permettoit pas d'être sensible à vos prières. Je vous aime plus que ma vie : mais une fille bien née doit tout sacrifier, plûtôt que de donner prise à la médisance. Vous jugez bien que puisque je vous ai réfusé l'entrée chez moi, il falloit que ma reputation courût un grand risque, & que j'eusse tout à craindre de cette fâcheuse hôtesse qui pour mon malheur se trouvoit dans ma chambre. Le trouble dans lequel vous me laissates, dut vous faire juger de mon inquiétude: Je benis le Ciel qui vous a préservé d'un peril que je croiois inévitable. Vous ne pouviez perdre la vie dans cette occasion, sans que la mienne courût le même risque ; & je ne connois que l'honneur que je dusse préferer à deux choses si précieuses. Je vous conjure par toute la tendresse que j'ai pour vous, d'appaiser votre courroux, & de ne point me savoir mauvais gré d'une conduite qui vous prouve si fortement ma vertu. Si je puis obtenir cette grace de vous, je vous en marquerai ma reconnoissance, en accordant à votre amour tout ce qu'il demandera de moi ; & vous témoignerez par là le cas que vous faites de mon repos & de ma vie. Le Ciel conserve la votre, comme le desire celle qui vous aime de tout son cœur.

Cet-

Cette Lettre irrita extremement Alexandre ; & quoi qu'il fît pour dissimuler sa colere , la Servante qui l'observoit avec attention , ne manqua pas de s'apercevoir des mouvemens qui l'agitoient en lisant la Lettre. Il la pria d'attendre un moment, afin qu'il pût y répondre. Il le fit de la maniere suivante.

LETTRE.

Jusques ici je m'étois senti pour vous, Madame, l'amour le plus tendre & le plus sincere. Mais votre conduite à mon égard ne me permet plus de conserver les mêmes sentimens, pour une personne aussi éloignée de la sincerité que je le suis de la dissimulation. Je n'ai jamais cru être propre à entretenir des absences, ni à jouer le personnage ridicule que vous m'avez fait représenter. Bien loin de me plaindre des vains desirs dans lesquels vous avez laissé languir mon Amour, vos refus ont été plus obligeans pour moi que n'eussent été vos faveurs. Ma vie étoit certainement à couvert, si vous m'eussiez reçu chez vous ; mais mon honneur étoit perdu pour jamais, si sans que je m'en aperçusse, & dans une même nuit, vous eussiez pu exer-

cer votre charité envers deux personnes differentes. Ce qui me pique le plus contre vous, c'est qu'étant si étroitement engagée avec un autre, vous m'aiez choisi pour vous divertir. Je suis fort redevable à l'Assassin qui me poursuivoit, puis qu'il est cause que j'ai découvert votre fourberie. Gardez bien cet heureux Amant, que la voisine confidente de vos galanteries, venoit d'introduire dans votre lit, lorsque je me présentai à votre porte. Oui, perfide, donnez lui desormais tous vos soins, prodiguez lui vos caresses, vivez heureuse avec lui; & ne vous souvenez jamais d'Alexandre, qui de son côté vous bannit pour toûjours de son esprit & de son cœur.

Isabelle étoit chez sa voisine lorsqu'on lui porta cette réponse. Elle la reçût avec inquiétude, demandant à la Servante en quel état elle avoit trouvé Alexandre. La Servante lui répondit qu'il lui avoit paru de mauvaise humeur, & qu'elle en avoit été très froidement recûe, au lieu des caresses & des présens qu'il avoit accoûtumé de lui faire. Isabelle troublée de ce discours, à ce que je vois, dit-elle, je ne dois pas me promettre une grande satisfaction de cette Lettre. Elle l'ouvrit, & l'aïant

l'aïant lue, elle en demeura toute interdite. Son Amie lui demanda ce qu'elle contenoit, & elle pour la satisfaire lui remit la Lettre entre les mains. La confidente aussi confuse qu'Isabelle, connut que le commerce de Fernand étoit découvert, & qu'elle étoit perdue de reputation, puis qu'on savoit que le Galant passoit dans sa maison pour être introduit chez la Belle. Elle en eut un violent chagrin. Isabelle étoit si accablée de douleur, qu'elle maudissoit mille fois l'heure & le jour qui lui avoit procuré la connoissance d'Alexandre. Elle se consoloit cependant, se promettant de la generosité du Cavalier, que malgré son juste ressentiment il cacheroit sa foiblesse, & ne publieroit pas le mystere amoureux.

Mais le malheur d'Isabelle ne se borna pas à la perte d'Alexandre. Sa mauvaise fortune ne se lassa pas si-tôt de la persecuter. Quand cette volage commence à tourner sa roue, elle entasse malheur sur malheur; elle n'envoye point de disgrace, qui ne soit bien-tôt suivie de quelque nouveau sujet d'affliction. Lorsque la Servante sortoit de chez Alexandre, elle tenoit dans sa main la Lettre qu'il

écrivoit à sa maîtresse ; & comme elle étoit peu satisfaite de n'en avoir reçû aucun présent , elle ne se mettoit pas fort en peine de cacher cette réponse. Fernand qui se trouvoit dans le même quartier , la vit sortir & ne put s'empêcher de former quelque soupçon. Il la suivit de loin jusques à la maison où étoit Isabelle , & il y entra si adroitement, qu'il monta dans une chambre sans être aperçu de personne. La Servante fit une seconde faute, qui acheva de gâter tout. Elle laissa la porte ouverte ; Fernand vit aisément ce qui se passoit, ne perdit pas un mot de la Lettre lorsqu'on en fit la lecture , & entendit tous les belles reflexions des Dames. Isabelle , qui ne croioit pas être écoutée, s'emportoit à chaque mot, & témoignoit assez le ressentiment qu'elle avoit de l'injure qu'elle venoit de recevoir.

Un Amant qui jouit a bien d'autres sentimens que celui qui est encore dans l'esperance, aussi Fernand n'avoit que peu d'envie de tenir la promesse qu'il avoit faite à sa maîtresse. Les belles choses qu'il venoit de voir & d'entendre furent pour lui un beau prétéxte,

dont il ne manqua pas de profiter pour rompre ſon engagement. Il entra donc fierement dans la chambre, où étoient les Dames affligées, qui furent fort ſurpriſes d'une viſite ſi imprévue; & s'adreſſant à Iſabelle toute confuſe, il lui dit: " Nos obligations mutuelles „ me faiſoient juger, Madame, que „ vous deviez me garder une fidelité „ inviolable, puisque tous mes deſirs „ ne tendoient qu'à me voir uni à vous „ par les liens les plus ſacrez. Mais „ puisque je voi, ingrate que vous étes, „ votre peu de retenue, & que vous „ n'avez pas rougi de favoriſer un nou„ vel Amant, je demeure libre de dis„ poſer de moi-même comme je le „ trouverai à propos. Il ne ſeroit ni „ juſte ni raiſonnable de m'attacher à „ une perſonne ſans conduite & ſans „ honneur, pour vivre le reſte de mes „ jours en des continuelles défiances." Fernand ſortit brusquement, ſans en dire d'avantage, fort content de pouvoir ſe tirer ſi facilement d'une affaire qui l'embarraſſoit beaucoup, parce qu'elle étoit oppoſée aux volontez de ſa mere.

Iſabelle n'eut pas la force de réſiſter à

ce rude coup; elle tomba évanouie entre les bras de son Amie, & fut longtems dans ce triste état. Enfin étant revenue à elle-même, elle poussa les plaintes les plus ameres, & toucha de compassion les personnnes qui se trouvoient avec elle. Envain cherchoit-elle quelque remede à son malheur; son imagination ne lui fournissoit aucun moyen capable de ramener Alexandre, qui étoit informé de son premier engagement, & Fernand avoit été offencé d'une maniere trop sensible, pour se laisser flêchir aux prieres d'une infidelle. Quelle douleur ne ressent-elle pas de se voir si justement méprisée de l'un & de l'autre. Elle accuse sa mauvaise conduite de son infortune, elle s'arrache les cheveux, & s'abandonne à la rage & au desespoir. Isabelle passa ainsi le reste de la journée, sans pouvoir trouver la moindre consolation ni dans ses reflexions, ni dans celles de son Amie. On peut juger qu'abandonnée à elle-même pendant la nuit; elle ne jouit pas d'une plus grande tranquillité. Laissons-la dans son lit au milieu de ses troubles & de ses transports, pour voir ce qui arriva à Alexandre.

Aussi,

Aussi-tôt que la Servante se fut retirée, Alexandre fit de sérieuses reflexions sur le parti qu'il prendoit; car il voïoit bien qu'il ne devoit plus rien esperer du côté d'Isabelle, & qu'une plus longue fréquentation ne lui feroit pas honneur. Il avoit toûjours eu beaucoup d'inclination pour la belle Laodomie, depuis le jour qu'elle inspira de la jalousie à Isabelle. Il considera qu'elle étoit d'une famille distinguée & fort riche, & ainsi il resolut de la demander en mariage à son Pere & à son Frere. Il en fut reçû avec des grandes démonstrations de joye, & il obtint Laodomie à la premiére demande qu'il en fit, parce qu'il étoit aimé & consideré de tout le monde, & qu'il avoit des qualitez qui méritoient une bienveillance & une estime si generale. On dressa les articles du mariage, & la nouvelle s'en répandit d'abord dans toute la Ville.

Isabelle en étant informée, en fut d'autant plus vivement touchée, qu'Alexandre s'allioit avec une personne qu'elle avoit tous les sujets du monde de haïr, depuis la fatale rencontre où elle avoit témoigné tant d'emportement.

Elle dit mille choses dans sa colére, & fit mille imprécations contre lui & contre elle-même, accusant le Ciel d'injustice à son égard. Mais ce malheur fut suivi d'un autre plus grand encore, qui lui arriva le même jour.

Dom Fernand aïant profité, comme on l'a dit, d'une occasion aussi favorable pour se dégager avec honneur de la promesse qu'il avoit faite à Isabelle, demanda en mariage une autre Demoiselle belle & riche, dont sa Mere le pressoit depuis long-tems de rechercher l'alliance. L'affaire fut conclue en peu de jours, & quoiqu'on l'eût traitée fort secretement, elle se divulgua bientôt & parvint aux oreilles d'Isabelle.

Cette Dame comptoit encore sur l'amour de Fernand, ne pouvant se persuader qu'il voulût manquer à des promesses si souvent réiterées. Elle croïoit l'avoir suffisamment engagé, en lui accordant les plus fortes preuves de sa tendresse & de son amour, & se flatta toûjours jusqu'à ce qu'elle se vit entierement abusée par le mariage de son Galant. Mais après en avoir si mal usé avec celui qu'elle avoit mis en possession de son honneur, comment pouvoit-elle s'imaginer qu'il lui seroit

feroit fidelle, & qu'il se resoudroit en l'épousant à vivre dans des inquiétudes continuelles? Le même jour qu'elle fut assurée du mariage, l'excès de sa colere ne pardonna point à son beau visage, elle le déchiroit, le meurtrissoit de coups, s'arrachoit les cheveux, & marquoit son desespoir par toutes ses actions. Ses beaux yeux devinrent deux fontaines de larmes, qui ne cessoient de couler; & quand ses soupirs & ses sanglots lui donnoient quelque relâche: Miserable, s'écrioit-elle, que toute esperance abandonne en même tems, que tu mérites bien l'ingratitude dont on paye la tienne! Que l'on te punit justement d'avoir été fidelle à un traître, à un déloyal, à un pérfide! Après lui avoir abandonné ce qui devoit t'être le plus cher au monde, tu vois qu'il renonce à son devoir, & qu'il t'abandonne pour jamais. Que les femmes imprudentes & trop faciles prenent exemple sur moi; que celles, qui séduites par des flateries & des feintes caresses, consentent à perdre ce qu'elles ne peuvent plus recouvrer, jettent les yeux sur ma misere, & qu'elles jugent de l'excès de mon affliction. Je souhaitte la mort,

que les autres abhorrent ; mais elle est sourde à mes cris & inexorable à mes prieres ; elle me méprise elle-même, & se refuse à mes maux.

Après cet emportement elle passa chez sa voisine, qui fit des efforts inutiles pour la consoler. L'expedient le plus sûr qu'elle pouvoit employer alors, étoit de s'opposer à la publication des bans, aïant une cause aussi légitime. Mais comment prouver un amour si caché, sans promesse par écrit, & sans autre témoin qu'une Servante, qui pouvoit être recusée en justice ? Isabelle vit bien qu'un tel éclat ne serviroit qu'à publier son infamie, & que rien ne seroit capable d'arrêter Fernand, qui la punissoit justement de son crime. —

Bel exemple, Mesdames, pour celles qui amusent deux Galants à la fois, sans prévoir qu'elles en seront trompées, & sans faire reflexion au peril dont leur honneur est menacé ! Isabelle après avoir examiné tous les partis qu'il y avoit à prendre, jugea qu'il n'y en avoit point de plus assuré pour elle que de se retirer au plutôt du monde. Elle executa cette résolution trois jours après la conclusion du mariage de Fernand,

&

& se fit Religieuse dans le Monastere de Lazaïda.

Ce promt changement fit un grand bruit dans Valence. On en fut d'autant plus surpris, qu'Isabelle étoit toûjours magnifique dans ses habits, qu'elle ne sembloit respirer que la joye & les plaisirs, & qu'elle aimoit avec passion la Comedie, le Bal, les Assemblées & tous les Spectacles publics. On attribua une résolution si subite, non au véritable sujet qui l'y avoit déterminée & dont fort peu de personnes étoient informées, mais à la grace toute puissante de Dieu, qui triomphe quand il lui plait des cœurs les plus attachez au monde. Cette Dame choisit un meilleur Epoux, que celui qu'elle auroit pu esperer; elle fut très contente dans sa retraite, & y passa le reste de ses jours dans la pratique de la vertu. Fernand n'eut point d'enfans; il fut accablé de procez & de mauvaises affaires, & essuïa mille chagrins avec la femme qu'il avoit choisie. Alexandre au contraire fut très heureux avec la sienne, dont il eut un grand nombre de beaux enfans; il fut toûjours comblé d'honneurs, & jouit toute sa vie d'une constante prosperité.

Cette Histoire finit avec la journée, & occupa agréablement tous ceux qui étoient dans le carrosse. Chacun loua l'invention & le stile du Docteur Monsalve. Le vieux Cavalier lui dit obligeament, que si le reste du Livre répondoit à l'échantillon qu'il venoit de leur en donner, il l'assuroit que ses Nouvelles seroient generalement estimées, & lui feroient autant d'honneur qu'elles donnoient du plaisir à la compagnie. Il pria en même tems le Docteur de leur faire part de ses autres Piéces, pour rendre le voyage plus agréable. Monsalve remercia le Gentil-homme & les autres personnes du Coche, de la bonne opinion qu'on avoit de lui. Il leur offrit, que quand la matiere manqueroit à leur conversation, il y suppléeroit par la lecture de quelque autre Nouvelle jusqu'à la fin du voyage.

Tous ceux qui l'avoient écouté, accepterent cette offre avec joye. Ils arriverent à l'hôtellerie, souperent ensemble, & se coucherent de bonne heure, afin de partir le lendemain & de profiter de la fraîcheur.

Ils arriverent le soir à Cordoue, une des

des principales Villes de l'Andalousie, & qui étoit autrefois la Capitale du Royaume, lorsque les Maures étoient maîtres de toute l'Espagne. Le Soleil étoit déja couché, & nos voyageurs n'étoient qu'à une portée de mousquet de la Ville ; un accident extraordinaire les obligea de s'arrêter.

Deux Cavaliers étant sortis de Cordoue pour vuider un different qu'ils avoient ensemble, & s'étant battus, le plus malheureux fut percé de deux coups mortels, & son ennemi avoit pris la fuite pour se mettre en lieu de sûreté. Le blessé demandoit du secours & un Confesseur, lorsque le Coche passoit par là.

Le Docteur Monsalve étant Prêtre & Confesseur, fut obligé de descendre pour assister le mourant, & & il fut accompagnée par Garay & Dona Rufine qui eut la curiosité de voir le Cavalier. Ils s'aprocherent de lui, & aussi-tôt que le Docteur Monsalve l'eut confessé, il perdit la parole entre les bras de Garay. Le Docteur retourna au carrosse, conseillant à la Dame de le suivre. Elle s'obstina à ne point quitter Garay, & le Cocher

fort peu civil poussa ses chevaux, se contentant de leur indiquer l'Auberge où ils devoient loger dans la Ville. Rufine fut mortifiée que le Coche partît sans elle & Garay, qui voyant que le blessé avoit encore quelque sentiment, l'exhortoit de son mieux à bien mourir; mais quelques momens après il expira. Rufine & Garay déliberoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, lorsque la Justice arriva. On l'avoit avertie que deux hommes étoient sortis de la Ville dans le dessein de se battre. On envoya aussi-tôt un Commissaire avec une troupe d'Alguazils, pour prévenir les suites de cette quérelle. Ceux-ci s'étant rendus dans cet endroit & voyant le mort entre les bras de Garay, ne douterent pas que celui-ci ne fût le meurtrier. Le Commissaire le fit d'abord conduire en prison, avec ordre au Geolier d'en prendre soin. Pour Rufine, elle fut mise sous la Garde d'un Sergent qui l'enferma dans sa maison.

On leur fit subir plusieurs interrogatoires; & comme ils étoient innocens du crime dont on les accusoit, ils se défendoient de leur mieux, en racontant de quelle maniere la chose s'étoit passée.

Mais

Mais on n'ajoûtoit pas foi à leurs dépositions, & on étoit persuadé que Rufine avoit été l'occasion du prétendu Duel entre Garay & le mort. Pour s'éclaircir de la vérité, le Juge de la Ville fit venir devant son Tribunal cette Dame pour l'examiner. Lorsqu'elle arriva le Juge étoit occupé avec plusieurs Cavaliers de Cordoue. Il y avoit entr'autres un Marchand Genois fort riche, que ses affaires avoient obligé de se rendre auprès de ce Magistrat. Ils furent tous éblouis de la beauté de Rufine, & de l'air majestueux avec lequel elle se présenta; le Genois, qui étoit d'une complexion amoureuse, en fut surtout vivement frappé. Rufine commença à se plaindre de l'affront & du tort qu'on lui faisoit, en l'empêchant de continuer son voyage. Le Juge ayant à ses côtez son Lieutenant & son Greffier, lui fit plusieurs questions sur le Duel des deux Cavaliers. Rufine répondit qu'elle n'en avoit aucune connoissance; mais que passant dans le Coche de Seville avec d'autres personnes, qui étoient logées dans l'Auberge qu'elle indiqua, elle avoit entendu les cris du blessé qui demandoit un Confesseur

fesseur ; qu'un Prêtre de leur compagnie étant descendu pour le secourir, elle & son Oncle avoient eu la curiosité de l'accompagner.

Comme il étoit déja fort tard, l'affaire fut remise au lendemain, & on fit défendre aux gens du Coche de partir. Rufine fut obligée de retourner dans la maison du Sergent, qu'on lui donna pour prison ; & le Genois, qui en étoit déja fort amoureux, l'accompagna & lui fit offre de ses services. Elle l'en remercia, regardant cette honnêteté comme un compliment, qui ne devoit point avoir d'autres suites. Rufine eut tant de chagrin de se voir ainsi arrêtée, qu'elle fut attaquée d'une violente fiévre, qui fit craindre pour sa vie.

Le jour suivant on examina les personnes du Coche, dont la déposition fut conforme à celle des prisonniers. On ouit aussi d'autres personnes informées de la querelle, qui avoit obligé les deux Cavaliers de sortir de la Ville, & le Juge eut une parfaite connoissance du meurtre. Garay fut d'abord mis en liberté, & il ne manqua pas de se rendre auprès de Rufine. Son indisposition

tion le mortifia sensiblement ; il l'encouragea de son mieux & souhaittoit fort de pouvoir continuer le voyage avec elle, craignant toûjours quelque accident plus fâcheux que celui qui venoit de leur arriver. Mais le Medecin qui avoit visité Rufine, crut qu'il y auroit du danger à la laisser partir en cet état, & lui conseilla d'attendre qu'elle fût délivrée de la fiévre. Le Cocher fut obligé de partir ; il rendit les hardes de Garay & de Rufine, qui lui donnerent quelque argent pour le dommager du retardement.

Cependant le Genois ne manquoit pas de rendre de fréquentes visites à la belle Etrangere dans la maison du Sergent, & elles étoient d'ordinaire suivies de quelque présent. Cette conduite étoit d'autant plus surprenante, que le Genois ressembloit assez à l'avare Marquina. Mais l'Amour ne manque guére d'inspirer des sentimens de generosité aux avares les plus lâches, & produit même souvent de plus grands miracles

Rufine fut obligée de garder le lit pendant quinze jours ; & le Seigneur Octa-

Octave (c'eſt le nom du Genois) eut mille attentions pour elle, ayant ſoin de lui envoyer tout ce qu'il pouvoit trouver de plus exquis dans la Ville. Le Sergent & ſa femme, qui en avoient toûjours la meilleure part, étoient charmez d'avoir chez eux une telle hôteſſe, & ils auroient bien voulu la garder long-tems. Mais la ſanté de Rufine étant rétablie, le Genois lui offrit une maiſon de campagne, & un beau Jardin qu'il avoit ſur les bords du Guadalquivir.

Garay, que Rufine appelloit ſon Oncle, lui conſeilla d'accepter cette offre. Il ſavoit que le Genois étoit riche, & il s'étoit apperçu de ſa paſſion pour Rufine; ainſi il eſperoit de l'attraper auſſi bien que l'avare Marquina. Rufine ſe laiſſa facilement perſuader, & conſentit à aller chez ſon Amant. Octave ne vouloit pas qu'on ſût dans la Ville, que la Belle alloit à ſa maiſon de campagne, de peur de donner lieu à des mauvais diſcours. Il fit courir le bruit qu'elle alloit continuer ſon voyage, & le ſoir Rufine & Garay avec leur bagage monterent ſur des Mules & prirent la route de Madrid. A peine eurent-ils fait un quart de lieue, qu'ils re-

retournerent sur leurs pas, & se rendirent à la maison du Seigneur Octave, qui n'étoit qu'à deux portées de mousquet de la Ville, & où un magnifique souper les attendoit. Rufine y fut reçue avec toutes les démonstrations d'amitié, qu'elle avoit lieu d'esperer de son Galant, qui de son côté étoit charmé de pouvoir lui découvrir son Amour avec plus de liberté qu'auparavant.

Octave étoit un homme d'environ quarante ans, bienfait de sa personne, & d'une conversation fort agréable. Il avoit perdu sa femme depuis plus de deux ans, & il ne lui en restoit aucun enfant. Il trafiquoit en gros en toute sorte de marchandises, & il avoit des correspondances considerables dans les Païs étrangers. Il étoit fort ménager, quoiqu'il jouît d'un grand revenu; il avoit beaucoup d'argent dans ses coffres, & un credit très étendu. Il aimoit avec passion les belles Lettres, ayant étudié à Pavie & à Bologne, avant qu'il eût herité de son frere qui étoit mort fort riche en Espagne. Cet héritage fut l'occasion qui le détermina à s'établir à Cordoue.

Com-

Comme Octave aimoit avec passion Rufine, il mit en usage tous les moyens qu'il crut propres à s'en faire aimer. Et lorsqu'il l'eut engagée à aller dans sa maison, il se flatta d'en venir facilement à bout. La Belle étoit avertie par Garay, que ce Genois étoit un oiseau dont on pouvoit tirer de bonnes plumes; & puisqu'il se jettoit lui-même dans ses filets, elle resolut d'en profiter autant qu'il lui seroit possible. Après le souper chacun se disposoit à se retirer dans sa chambre, & Octave fit semblant de vouloir retourner dans la Ville; mais ses Valets qui étoient bien instruits, lui conseillerent de ne point sortir si tard, l'assurant que les chemins étoient remplis de Voleurs & de Soldats de nouvelle levée, qui commettoient mille desordres. Octave se laissa facilement persuader, & fut charmé de passer une partie de la nuit à s'entretenir avec Rufine. Lorsqu'il fut couché, il ne songea qu'aux moyens d'en obtenir ce qu'il desiroit; mais il comprit bien qu'il n'en viendroit pas à bout sans qu'il en coûtât beaucoup à sa bourse, parce que dans le Siècle où nous sommes l'argent est presque la seule voye pour réus-

sir

ſir en Amour. Cette penſée l'affligeoit; & il étoit déja reſolu de renoncer à cette conquête.

Le jour étant venu, Octave ordonna le déjuner pour la Dame convalescente, qu'on trouva levée. Le Galant l'ayant apris, alla dans ſa chambre pour lui faire des reproches ſur ce qu'elle s'étoit levée ſi matin. Il la trouva à ſa toilette, occupée à peigner ſes cheveux, dont la beauté le charma; & lorsqu'elle les eut ſeparez pour lui répondre, elle lui laiſſa voir un viſage d'autant plus propre à le pénétrer d'amour, qu'il tiroit tout ſon éclat de la nature. Rufine ne ſe mettoit pas en peine de chercher des eaux préparées, des fards & des pommades, que les autres femmes emploient ſouvent pour cacher leurs défauts. Elle ſe lavoit avec de l'eau claire, ſans avoir beſoin des ſecours de l'art pour relever la vivacité & l'éclat de ſon teint. Le Genois charmé de la trouver ſi belle dans cet état, lui demanda ſi elle ne voudroit pas voir ſon Jardin & profiter de la fraîcheur du matin. Rufine témoigna être ſenſible à ſon attention. Elle ſe leva pour ſe promener avec lui, laiſſant flotter ſes beaux che-

cheveux ſur ſes épaules, ce qui lui donnoit une nouvelle grace. Elle deſcendit en cet état avec ſon Amant, qui lui donnoit la main, & elle parcourut tout le Jardin dont elle admira la propreté & l'arrangement. Lorsque le Soleil commença à faire ſentir ſes ardeurs, Rufine rentra dans la maiſon, dont elle ſouhaitta de voir les appartemens après qu'elle eut déjuné.

L'amoureux Octave fut ravi de pouvoir étaler ſes richeſſes aux yeux de la Belle, dans l'eſperance qu'elle ſe rendroit plus facilement à ſes deſirs. Il lui montra un grand nombre de Tableaux faits par les meilleurs Peintres de l'Europe, des riches Tapiſſeries, & toute ſorte de meubles d'un grand prix; car il n'épargnoit rien pour orner ſa maiſon, & pour en rendre le ſéjour agréable. Après avoir parcouru toutes les chambres, il fit ouvrir un Cabinet curieux, qui étoit placé à côté d'un Oratoire rempli de mignatures de Rome, d'Agnus-Dei d'or & d'argent, & de fleurs artificielles d'un travail exquis. Le Cabinet étoit orné d'un grand nombre de Livres proprement reliez, & rangez avec ſoin ſur des tablettes dorées.

Gar-

Garay, qui étoit fort curieux & qui aimoit beaucoup la lecture, parcourut les titres de tous ces Livres. Il apperçut une armoire séparée, dont les Livres étoient encore plus magnifiquement reliez que les autres, & sans titre. Il en ouvrit un, qui contenoit les Oeuvres d'Arnaud de Villeneuve, & il trouva ensuite Rosino, Alquinde & Raymond Lulle. Octave le voiant occupé à ces Livres: qu'est-ce, lui dit-il, que vous examinez avec tant d'attention. Je trouve ici, répond Garay, quantité d'Alchymistes; & puisque vous avez la curiosité d'en ramasser un si grand nombre, je ne doute pas que vous ne soyez habile dans cette science. Il est vrai, dit Octave, que je m'y suis appliqué; mais y entendez vous quelque chose? Oüi, répond Garay, j'ai employé à cette étude une bonne partie de ma vie. Cela étant, replique le Genois, vous devez être grand Alchymiste. Je ne vous dis pas ce que je suis, dit Garay: nous nous entretiendrons une autre fois plus au long sur cette matiere. Je me contente de vous dire maintenant, qu'outre les Auteurs que je vois ici, je connois tous les autres

tres qui ont écrit sur cette science. J'ai lu avec application Avicenne, Albert le Grand, Terno, Pytagore, les Secrets de Calide, l'Allegorie de Morille, le Traité de la Pierre cachée, & celui des trois Paroles; outre plusieurs Manuscrits que j'ai entre les mains, & que je ne communique à personne.

Octave fut agréablement surpris d'entendre ces belles choses. Je suis ravi, dit-il, que vous ayez du goût pour une science, que j'ai toûjours particulierement aimée. Je le sai fort bien, répond Garay qui avoit dessein de lui jouer un tour de son mêtier; mais comme j'ai une entiere confiance en vous, je veux vous communiquer une chose qui vous étonnera: C'est, dit-il d'un ton plus bas, que ma Niéce, sans avoir étudié, en sait pour le moins autant que moi. Elle a une adresse merveileuse dans la pratique de cet Art, & je vous en ferai voir bientôt des preuves. Je vous prie cepandant de ne point lui en parler à cette heure; car elle ne veut point qu'on le sache, & vous la mortifieriez par là. Garay ne pouvoit trouver une meilleure occasion de trom-

per le Genois, qui mouroit d'envie de trouver la Pierre Philoſophale, & qui eſperoit, à la faveur de ce ſecret, d'amaſſer un tréſor capable d'aſſouvir ſon avarice.

Lorsque Garay s'entretenoit avec lui, Rufine étoit occupée à parcourir quelques Livres amuſans, dont le Cabinet étoit bien pourvû ; & quoiqu'elle fît ſemblant de les lire avec attention, elle ne perdoit rien de la converſation du fourbe. Garay étoit véritablement habile Alchymiſte, & il avoit même dépenſé beaucoup d'argent en cherchant un ſecret, que perſonne n'a encore pu découvrir. Le tems & le bien qu'il y avoit inutilement employé, l'avoit parfaitement convaincu de la ſottiſe de ceux qui s'amuſent à cette extravagante recherche ; & il étoit charmé de trouver une ſi belle occaſion de ratraper une partie de l'argent qu'il y avoit perdu.

Octave trop credule, ajoûtoit foi à ce que Garay lui diſoit, & il comptoit de ſe voir bientôt auſſi riche que le plus puiſſant Monarque de la terre. Il l'aſſûra que ſa maiſon étoit bien fournie de toutes les choſes néceſſaires pour les opérations Chymiques ; & lui montra

une chambre éloignée, remplie de fourneaux, d'alambics, de bouteilles, de creusets, de tous les instrumens de l'Art, & d'un grande quantité de charbon. Garay fut charmé de trouver de si beaux préparatifs pour son dessein; & comme le Genois se croyoit habile, quoiqu'il n'eût que des connoissances mediocres, notre fourbe comprit qu'il le feroit aisément donner dans le piége qu'il lui tendoit. Il ne lui en parla pas d'avantage alors, quoiqu'Octave eût bien voulu continuer une conversation qui le transportoit de joye. Ils descendirent dans une belle sale qui donnoit sur le Jardin, & où l'on avoit mis le couvert. Ils dînerent ensemble avec beaucoup de plaisir; & après le répas Garay se retira, ayant accoûtumé, disoit-il, de faire la Sieste.

Le Genois se voyant seul avec Rufine, profita de cette occasion pour lui déclarer son amour, lui offrant tous ses biens, & l'assurant qu'elle en feroit la maîtresse absolue, comme elle l'étoit déja de son cœur. Rufine témoigna être sensible à son affection, & lui donna quelque esperance, quoiqu'elle ménageât avec soin les apparences. Comme

me elle avoit remarqué une Harpe, avec laquelle le Genois se délassoit quelquefois, elle le pria de faire aporter cet Instrument. Rufine après l'avoir accordé, le toucha avec tant d'adresse que son Amant en fut ravi d'admiration. Pour le piquer encore d'avantage, la Belle étala sa charmante voix, dont les graces acheverent de le transporter de joye. Octave ne manqua pas de lui donner les éloges les plus flatteurs, que sa passion pouvoit lui suggerer; & on ne peut rien ajoûter aux belles choses qu'il lui dit, pour exprimer l'agréable surprise que tant de rares qualitez lui causoient.

Rufine sembloit écouter avec peine les louanges de son Amant, & faisoit semblant d'en être toute honteuse. " Seineur Octave, lui dit-elle, le petit
„ air que je viens de chanter sur cette
„ Harpe, ne mérite guéres votre atten-
„ tion. Je n'ai eu d'autre dessein que
„ de vous divertir un moment; & si
„ j'y ai réussi, vous me saurez tel gré
„ qu'il vous plaira de l'envie que j'ai
„ eu de vous faire plaisir. Il y a de la
„ témerité à moi d'avoir osé le tenter,
„ devant un homme d'un goût aussi
„ dé-

„ délicat que le votre, & accoûtumé „ sans doute à entendre les plus belles „ voix du monde.

„ Je n'en ai jamais oui, repartit Oc„ tave, qui approche de la votre; & „ votre modestie ne sauroit m'empê„ cher de vous rendre cette justice. „ Prévalez vous, s'il vous plait, Ma„ dame, des graces dont le Ciel vous „ a si liberalement pourvue, & soyez „ plus reconnoissante de ses faveurs. „ Sentez mieux ce que vous valez, & „ comptez que mon approbation n'est „ peut-être pas la moindre que vous „ pourriez avoir dans Cordoue. J'ai „ aimé la Musique & les Instrumens „ pendant ma jeunesse, & tout le mon„ de convenoit que je n'y réussissois „ pas mal. J'avoue que la langue Es„ pagnole ne m'est pas aussi favorable „ que l'Italienne, dont j'ai mieux étu„ dié les graces & les beautez sur le „ Theorbe, que je touche assez raison„ nablement." Comme Rufine vouloit quitter la Harpe, le Genois la pria de continuer, & elle chanta encore un air par complaisance. Il la remercia de la faveur qu'elle avoit bien voulu lui

accor-

accorder, & se retira ensuite pour lui laisser prendre un peu de repos.

Cependant Garay ne dormoit pas dans sa chambre; il songeoit aux moyens de couper la bourse à Octave, avec le secours de sa Chymie. Il l'avoit si bien persuadé de son habileté, qu'il mouroit d'envie de profiter de son secret pour satisfaire son avarice. Le Genois croyoit déja tenir la Pierre Philosophale, & voir tous les meubles de sa maison convertis en or. Il se regardoit comme un autre Crésus, & son imagination troublée lui offroit des richesses dont il étoit déja embarrassé.

Pendant que le Genois se repaissoit de ces vaines chimeres, Garay concertoit avec Rufine ce qu'ils devoient faire pour l'attirer dans le piége. Il lui donna ses instructions par écrit, afin que sur ce qu'il avoit assuré qu'elle étoit habile dans cet Art, le Genois pût se convaincre par lui-même qu'elle en savoit quelque chose. Rufine étudia avec soin les principaux termes de l'Art, pour en imposer à son Amant lorsqu'il en seroit tems. Garay prit quelques morceaux d'une chaîne d'or qu'elle avoit aporté de Seville, & il alla trouver un Orfevre

de Cordoue pour les faire fondre. Il retourna promtement auprès de Rufine, lui montra son petit lingot, & lui communiqua l'usage qu'il étoit resolu d'en faire.

Octave après un long sommeil alla réjoindre ses hôtes, & ils commencerent à s'entretenir de plusieurs choses indifferentes, Garay ne voulant pas être le premier à parler de Chymie. Le Genois fit bientôt tomber le discours sur cette matiere. Garay étala fort au long ce qu'il en savoit, & parla de cette science, comme un homme qui s'y étoit assez appliqué pour y manger tout son bien. Octave fut agréablement surpris de l'entendre discourir d'une maniere si relevée; & quoiqu'il fît lui-même profession de Chymie, il connut bien que Garay étoit en état de lui apprendre de belles choses. Garay, qui vouloit se mettre en credit auprès de lui, offrit de donner des preuves de son habileté, en convertissant en or tel metal qu'on voudroit. Le Genois ravi d'une telle proposition, le pria affectueusement d'en faire l'épreuve en sa présence. Ils monterent tous deux dans la chambre, qu'ils avoient déja visitée,

&

& qui, comme on l'a déja dit, étoit bien munie de tout ce qui peut ſervir à un Chymiſte. On aporta du feu, & Garay mit une piéce de cuivre dans un Creuſet. Lorsqu'il le vit fondu, il tira de ſa poche une boëte, remplie d'une poudre admirable, dont il ne manqua pas de vanter les merveilleux effets. Il en jetta un peu dans le Creuſet, qu'il porta auſſi-tôt ſur une fenêtre; il vuida ſubtilement le cuivre fondu, & mit à ſa place ſon lingot d'or, qu'il couvrit avec grand ſoin, aſſurant que dans une demi-heure la poudre auroit produit ſon effet. Durant ce tems-là ils parlerent de diverſes choſes, & ſur tout des plus beaux ſecrets de la Chymie, dans laquelle Octave vouloit ſe perfectionner ſous un maître auſſi habile, eſperant de devenir en peu de tems le plus grand Seigneur de la terre.

Le fourbe Garay voyant qu'il étoit tems de produire les fruits de ſon operation chymique, découvre le Creuſet & en tire ſon lingot d'or qu'il montre au Genois. Celui-ci fut tranſporté de joye en le voyant, quoiqu'il doutât que ce fût de l'or véritable, y ayant été ſouvent trompé. Garay pour l'en con-

vaincre lui remit son lingot entre les mains, le priant de l'envoyer chez un Orfevre pour l'examiner. Notre Avare voulut y aller lui-même, & on l'assura que c'étoit de l'or le plus fin qu'il y eût.

Pendant son absence Garay n'étoit point oisif, car il donnoit de nouvelles leçons à Rufine, & l'instruisoit de tout ce qu'elle devoit faire de son côté pour venir à bout de leur dessein. Octave étant de retour leur témoigna combien il étoit satisfait de l'épreuve, qu'on venoit de faire en sa présence; & comme il étoit encore plus avare qu'amoureux, il voulut que dès le lendemain on commençât à travailler tout de bon à la Pierre Philosophale. Il promit de grandes recompenses à Garay, & l'assura qu'il feroit toute la dépense, quand elle seroit de dix mille écus.

Garay qui étoit un adroit personnage, répondit ainsi à l'offre du Genois. "Seineur Octave, j'ai déja près de soixante & dix ans, ainsi je n'ai pas fort long-tems à vivre. Je pourrois bien avec mon savoir, passer à mon aise le reste de mes jours, & peut-être même faire plus de figure qu'aucun

„ Grand d'Eſpagne. J'ai dequoi me „ paſſer de tout le monde, vous n'en „ ſauriez douter après ce que vous ve- „ nez de voir. Et comme je n'ai point „ d'enfans qui puiſſent hériter de mon „ bien, qui conſiſte en des terres aſſez „ conſiderables, je deſtine tout ce que „ j'ai à cette jeune femme, qui eſt fille „ de feu mon frere. Elle n'eſt déja que „ trop riche, quand elle n'auroit que „ ma ſucceſſion, avec celle que ſon Pe- „ re lui a laiſſée. Elle pourroit ſe ma- „ rier honorablement avec un homme „ auſſi qualifié que celui qu'elle a per- „ du, car ſon mari étoit d'une des „ plus nobles maiſons de l'Andalouſie. „ Il me ſeroit aiſé d'augmenter ſes biens „ à l'infini, vous le ſavez, mais je „ vous dirai en confidence les raiſons „ qui m'en empêchent.

„ On ſait en Eſpagne, ajoûta-t-il, „ que je ſuis le premier Chymiſte de „ mon tems; ma reputation eſt par- „ venue jusques aux oreilles de Sa Ma- „ jeſté, qui me fait chercher de tous „ côtez avec grand ſoin. Mais j'ai eu „ le bonheur d'éviter ceux qui tâchent „ de découvrir le lieu de ma retraite, & „ j'ai fait courir le bruit que j'ai paſſé

» en Angleterre. Si je me cache ainsi,
» ce n'est pas que je prétende me faire
» rechercher ; ni que je méprise les
» biens & les honneurs dont Sa Majesté
» veut me combler. Cette conduite
» est fondée sur ma petite Politique,
» qui est de ne vouloir pas achetter la
» faveur du Roi au prix de ma liberté ;
» car ce seroit passer le reste de ma vie
» dans une éclatante captivité. Je veux
» encore m'ouvrir à vous sans reserve.
» Le Roi entretient maintenant de
» nombreuses Armées sur pié, dont la
» dépense est si considerable, que ses
» revenus joints aux richesses que la
» Flotte des Indes lui aporte tous les
» ans, ne peuvent y fournir. Pour
» contenter son ambition, il est obligé
» d'employer l'industrie de ses sujets.
» Si donc ceux qui me cherchent avec
» tant de soin pouvoient me décou-
» vrir, le Roi sachant qu'avec le se-
» cours de mon Art, il lui seroit aisé
» de subvenir à ses horribles dépenses,
» ne manqueroit pas de me faire enfer-
» mer dans quelque Forteresse pour le
» reste de mes jours. Je ne vivrois
» plus pour moi-même, & je serois
» obligé de travailler sans cesse pour
» rem-

„ remplir les trésors épuisez de Sa Ma-
„ jesté. Je ne me refuserois pas à ses
„ besoins, s'il ne falloit que travailler
„ une ou deux fois pour lui; mais vous
„ savez que l'avarice des hommes est
„ telle, qu'ils ne se contentent pas
„ même de l'abondance, s'ils croyent
„ que la source en puisse tarir.

„ Voilà, Seigneur Octave, le vérita-
„ ble sujet qui m'oblige à fuir mon
„ Païs, & à me cacher aux yeux des
„ hommes. Je vous confie un secret,
„ dont je n'aurois pas voulu faire part
„ à mon propre frere, s'il vivoit en-
„ core; mais je compte si fort sur vo-
„ tre probité & sur votre discretion,
„ que j'ose me promettre que vous ne
„ le revelerez jamais.

„ Je suis infiniment sensible, répon-
„ dit Octave, à l'amitié & à la confian-
„ ce extraordinaire que vous me té-
„ moignez, en vous ouvrant si inge-
„ nuement à moi, & en me commu-
„ niquant un secret que vous avez tant
„ d'interêt de cacher. Je m'estime si
„ heureux de vous avoir pour ami, que
„ mon sort pourroit être envié par les
„ plus grands Princes du Monde. Vo-
„ tre Politique me paroit bonne &

„ fort sage ; & vous faites prudemment
„ de vous tenir caché. On ne man-
„ queroit pas de vous mettre en lieu
„ de sureté, de peur que passant dans
„ un Royaume étranger, les ennemis
„ de sa Majesté ne profitassent d'un se-
„ cret, dont ils pourroient tirer de si
„ grands avantages. Je ne puis assez
„ vous exprimer, Monsieur, les obliga-
„ tions que je vous ai, & le desir que
„ je conserverai toûjours de vous en
„ marquer ma vive reconnoissance. Je
„ n'ai à vous offrir que mes biens ; dis-
„ posez en avec une entiere liberté,
„ comme de vos propres biens ; &
„ puisque vous m'avez donné une si
„ grande preuve de votre habileté, je
„ vous suplie de n'en pas demeurer là,
„ & de ne pas quitter Cordoue sans
„ me donner des instructions, dont
„ je puisse profiter pendant votre ab-
„ sence.

Garay lui promit de le satisfaire, en lui disant qu'une chose aussi précieuse que l'or ne pouvoit s'aquerir qu'avec de l'or, & que les commencemens demandoient un effort considerable ; qu'ainsi il l'avertissoit que la Pierre Philosophale ne se trouvoit pas sans dépen-

se

ſe & ſans peine; & que s'il avoit reſolu d'y faire travailler, il falloit qu'il en fît les fraix, qu'ils partageroient le profit, & qu'il ſe verroit dans peu comblé de richeſſes.

Octave qui n'aſpiroit qu'à cela, offrit de dépenſer tout ſon bien. Rufine promit de leur aider, parce que, dit-elle, je m'y entens un peu. Beaucoup, répondit Garay, & avec le tems on verra que vous nous ſerez fort utile. Ils convinrent tous enſemble que dans deux jours on commenceroit ce grand ouvrage.

Garay dit, que le principe du Divin Elixir (c'eſt ainſi que les Chymiſtes appellent le Principal de leur Oeuvre) ſe forme de la ſolidité du Mercure, avec le Napele, la Horte, la Ciguë & la grande Lunaire, joint à l'urine & à l'excrement d'un Enfant Rouſſeau; que le tout devoit être mis dans un Alambic avec des poudres d'Aloës, & l'infuſion de l'Oppion, avec de la graiſſe de Crapaut, de l'Arſenic & du Salpetre. Ainſi il preſſa Octave de chercher en diligence l'Enfant Rouſſeau, comme la choſe qui leur étoit la plus néceſſaire.

Octave lui promit de lui fournir tout

ce qu'il souhaiteroit; & pour commencer à faire les préparatifs, il donna cinq-cens écus d'or à Garay, pour acheter les Drogues précieuses dont il disoit avoir besoin; esperant que cette somme lui produiroit bientôt des Millions sans nombre.

Pour mieux assurer sa fortune, Octave étoit resolu de se marier avec Rufine, afin que Garay ne pût jamais lui manquer. Il ne voulut pas differer plus long-tems à leur communiquer son dessein; & le soir après avoir soupé, il mena Garay dans son Jardin, & lui en fit confidence. Garay persuadé que ce seroit un moyen infaillible pour réussir, approuva son dessein, & ne manqua pas d'exaggerer le bonheur de sa Niéce, si elle avoit pour Epoux un homme d'un si grand mérite. Mais il avertit Octave qu'il y avoit un obstacle à surmonter; c'est que sa Niéce ne pouvoit se marier sans une dispense de Rome, parce que d'abord après la mort de son mari elle avoit fait vœu d'être Religieuse. Il ajoûta qu'ils avoient entrepris le voyage de Madrid, pour se faire payer de six années d'arrerages d'une rente qui leur étoit due par une personne de condi-

tion; & qu'il lui donnoit sa parole qu'aussi-tôt que la dispense de Rome seroit arrivée, le mariage se concluroit à sa satisfaction, persuadé que Rufine ne le dediroit jamais de tout ce qu'il feroit. Octave fut le plus content de tous les hommes, lorsqu'il eut reçu une réponse aussi favorable; & dès ce jour-là Garay fut maître absolu de tout ce qu'il possedoit.

Garay ne manqua pas d'achetter quelques Drogues de peu de valeur, qu'il fit monter fort haut. Il se pourvût aussi de nouveaux Creusets & Alambics, faisant croire au bon homme qu'ils lui étoient absolument nécessaires. Le Genois de son côté cherchoit de l'urine de l'Enfant Rousseau, qu'il eut bien de la peine à trouver; car les meres craignant qu'on ne leur en demandât pour quelque sortilege, n'en vouloient point donner. Mais avec de l'argent on vient à bout des choses les plus difficiles. Garay ne differoit si long-tems à faire ses operations Chymiques, que pour trouver l'occasion de faire son coup, & de s'enfuir sur deux bons chevaux qu'il tenoit toûjours prêts à Cordouë.

Il fit plusieurs experiences curieuses

en

en présence du Genois ; il achetta divers metaux, & differentes sortes de Sels que les Chymistes employent ; & mettant le feu à ses fournaux, il amusoit inutilement celui qui en faisoit la dépense, qui se promettoit d'en tirer un grand profit. Pour ce qui est de l'amour, Octave étoit mieux traité qu'auparavant ; car après la proposition de Mariage, Rufine qui en savoit long, écoutoit ses douceurs, paroissoit sensible à ses caresses, & lui accordoit quelques faveurs en l'absence de Garay.

Cependant Octave eut avis, qu'on avoit tiré sur lui des Lettres de change pour des sommes considerables, qu'il devoit payer à vingt jours de vuë. Il aprit en même tems diverses banqueroutes, que ses Correspondans lui avoient faites dans les Païs étrangers ; & il eut peur de perdre son credit, si le succez des operations Chymiques ne répondoit pas à ses esperances. Pour remedier à tout en cas de besoin, il resolut de mettre ses meilleurs effets à couvert, suivant la coûtume de la plûpart des Négocians, qui sauvent tout ce qu'ils peuveut de leur bien, lorsqu'ils se voyent reduits à faire banqueroute. Ainsi le

Ge-

Genois qui n'étoit pas encore reduit à l'extremité, uſoit de précaution, au cas que ſes affaires tournaſſent mal pour lui; & il ſécondoit en cela les deſſeins de Rufine & de Garay. Celui-ci cacha une bonne ſomme d'argent & quelques joyaux de prix ſous le nom d'Octave, qui ſe fioit entierement à lui; & la perſonne qui les avoit en dépôt, reçut ordre de ne remettre le tout qu'à l'un des deux. De plus Octave transporta le reſte de ſon argent dans ſa maiſon de campagne, & le mit en préſence de Rufine, dans un endroit caché qu'il avoit fait faire exprès en cas de beſoin. Garay travailloit toûjours dans ſon Laboratoire, & donnoit de grandes eſperances que dans peu de jours on ne verroit qu'or & argent chez Octave.

Octave fut obligé de faire un petit voyage, afin de prendre avec un de ſes amis quelques meſures, pour prévenir diverſes pertes dont il étoit menacé. Il laiſſa ſa maiſon en garde au fripon qui en étoit déja le maître abſolu, & c'étoit la plus grande faute qu'il pouvoit faire. Garay voyant l'occaſion auſſi belle qu'il pouvoit la ſouhaitter, ne jugea pas à propos d'attendre plus long-

tems.

tems. Il tira tout l'or & l'argent monnoyé & les pierreries qui étoient dans la maison, & se contenta d'y laisser ce qu'il ne pouvoit emporter. Rufine & lui s'étant chargez de ce qu'il y avoit de plus précieux, ils abandonnerent les Fournaux & les Alambics, firent la Pierre Philosophale aux dépens du credule Genois, & monterent à cheval pendant que les Domestiques dormoient. Ils prirent la route de Malaga que Garay savoit fort bien, & marcherent toute la nuit avec un riche butin. Garay avant que de partir, laissa des vers sur le Buffet, pour achever de desesperer l'avare qu'il avoit si bien redressé.

Deux jours après Octave revint d'Andujar, fort mécontent du succez de son voyage. L'esperance qu'il avoit en Garay étoit la seule consolation qui lui restoit. Il se flattoit avec son secours de remedier à son malheur; de mettre bon ordre à ses affaires, & de devenir plus riche que jamais, tant la Chymie lui avoit fasciné l'esprit.

Il arriva sur le soir à sa maison de campagne, où il trouva un Valet qui le reçût avec un visage fort triste. Octave étant monté en haut, demande avec quel-

quelque alteration des nouvelles de ses hôtes. Le Valet lui répond qu'il ne sait ce qu'ils sont devenus ; qu'ils ont pris la fuite pendant qu'il dormoit, après l'avoir si bien enfermé dans sa chambre, qu'il avoit été obligé d'en rompre la porte. Ils firent ensemble la visite de la maison, & ils trouverent les coffres ouverts & bien vuidez. Ce n'étoit pas le seul malheur, dont le Genois étoit menacé. Il craignoit avec raison que Garay n'eût retiré à Cordoue le dépôt qu'il y avoit laissé ; & comme il étoit trop tard pour s'en éclaircir ce jour-là, il se retira pour prendre du repos. En posant la chandelle sur la table, il aperçût le papier que Garay y avoit laissé ; il l'ouvrit & lût les vers suivans.

Alchymistes impertinens,
Qui vous montrez par trop credules ;
Et qui consumez votre tems,
En des recherches ridicules.

D'où vient cet orgueuil nompareil ;
De penser par une chimere,
Faire en bref ce que le Soleil
Est quatre ou cinq cens ans à faire ?

C'est

C'est tout ce que vous méritez,
Si la perte vous est sensible :
Ainsi doivent être traitez
Ceux qui recherchent l'impossible.

Vous étes pris à l'Ameçon,
Ces tours, Octave, sont des notres :
Profitez de cette leçon,
Pour n'être pas duppé par d'autres.

L'infortuné Genois n'eut pas plutôt lû ces vers, qu'il comprit bien que ses hôtes l'avoient eux-mêmes volé. Il passa toute-la nuit dans une agitation violente, comme il est aisé de le comprendre. Il se voyoit sur le point de faire banqueroute, & sans aucun moyen d'y remedier. Il se flattoit pourtant de retrouver à Cordouë l'argent & les joyaux qu'il y avoit laissez, & même d'attraper Garay. Si Octave étoit chagrin & desolé, ce n'étoit plus l'amour qui causoit ses inquiétudes. La perte de son argent l'avoit gueri de sa passion pour Rufine, & il étoit inconsolable d'avoir été si vilainement trompé par un coquin. Il pesta mille fois contre la Chymie, maudissant le jour où il s'étoit entêté de cet Art diabolique.

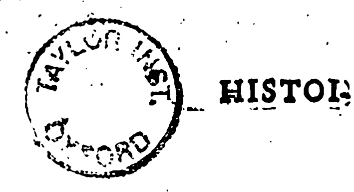
A

A peine vit-il le jour qu'il ſortit à la hâte, & alla trouver celui à qui il avoit confié ſon argent. Il lui demanda s'il avoit vû Garay. L'autre répondit qu'il étoit venu, & qu'il avoit pris tout ce qu'il avoit laiſſé chez lui; & qu'en cela il avoit ſuivi ſes ordres. Ce fut un coup de foudre qui accabla le malheureux Genois, & peu s'en fallut qu'il ne mourut de douleur. Le chagrin lui fit faire tant d'extravagances, que ſi ſon Ami n'en eût ſu la véritable cauſe, il l'eût pris pour un inſenſé. Il le conſola le mieux qu'il put, & lui conſeilla de faire toutes les diligences poſſibles pour attraper les voleurs. Il n'oublia rien pour y réuſſir, & il fit partir un grand nombre d'Archers, qui ſe partagerent dans tous les chemins qu'on pouvoit prendre en ſortant de Cordouë. Mais la route que Garay & Rufine avoient ſuivie, étoit ſi extraordinaire, qu'on ne peut jamais les découvrir. Les Archers s'en retournerent après une longue & fatigante courſe, dont ils ne manquerent pas de ſe faire bien payer; & ce fut encore un redoublement de douleur pour notre avare, à qui il ne reſtoit que peu d'argent.

Cette avanture fut bientôt publique dans toute la Ville ; & le Genois ne pouvant satisfaire à ses engagemens, fut contraint de disparoître. Il s'en retourna à Genes avec ce qu'il put sauver par la vente de ses maisons & de ses meubles. Il fit si bien, que ses Créanciers ayant apris sa banqueroute, ne trouverent aucun effet pour se dédommager de leurs pertes.

Fin du Livre second, & du Tome premier.





HISTOI-



S. Schout. F



HISTOIRE ET AVANTURES DE DONA RUFINE,

Fameuse Courtisane de Seville.

LIVRE TROISIEME.



GAray & Rufine firent une diligence extraordinaire dans leur voyage, marchant toûjours dans des sentiers écartez. Pendant les quatre premieres nuits, ils ne jugerent pas à propos de s'arrêter dans les Villes ou Bourgs qu'ils rencontroient; ils dor-

moient dans la Campagne pour éviter les Archers, qu'ils ſavoient bien qu'on envoyeroit après eux Ils avoient changé d'habits, & s'étoient déguiſez le mieux qu'il leur avoit été poſſible, fuyant les lieux où l'on auroit pu les reconnoître. — Garay avoit ſoin de chercher des proviſions ; & comme la ſaiſon étoit belle, ils ſe mettoient peu en peine de trouver de bons gîtes.

Ils arriverent dans un bois, comme le Soleil étoit ſur le point de ſe coucher. Une épaiſſe nuée accompagnée du bruit du Tonnerre & d'éclairs, leur faiſant craindre un terrible Orage, ils entrerent dans le plus épais du bois pour ſe mettre à l'abri du mauvais tems. D'autres voyageurs ſaiſis de la même crainte, ſe refugierent dans un lieu tout proche de celui où Garay & Rufine s'étoient cachez ; & comme ils faiſoient aſſez de bruit en parlant, Garay eut la curioſité de ſavoir ce que c'étoit. Il s'avança doucement, à la faveur des buiſſons épais qui le couvroient, & il aperçut trois hommes qui s'entretenoient enſemble au pié d'un arbre touffu.

Si cette tempête, dit l'un d'eux, dure toute la nuit, je ne croi pas que notre

deſſein

dessein réussisse. Il est vrai, répond un autre, & l'Hermite de la Serre s'ennuyera, sans doute, de nous attendre si long-tems. C'est un homme rare & admirable, dit le troisième, que ce Frere Crispin. Sous son manteau de Religion il couvre beaucoup de malice, & par son adresse il a gagné les bonnes graces de ceux qui lui ont donné cet Hermitage. Il est si habile & il cache si bien son hypocrisie, ajoûte le premier, qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé. On le regarde dans tout le Païs comme un homme d'une vertu angelique, & c'est le plus grand scelerat qu'il y ait dans toute l'Espagne. Depuis douze ans que je le connois, dit le second, il fait profession de receler les Voleurs. Il a été si heureux pendant tout ce tems-là, qu'il n'a eu aucun démêlé avec la Justice, & qu'il n'a pas même été soupçonné du manégé qu'il fait. Combien y en a-t-il d'autres, qui sont surpris & pendus, dès la premiere fois qu'ils se mêlent d'un métier aussi dangereux.

Il faut avouer, dit le dernier, que son Hermitage est un lieu bien commode pour des gens de notre profession; & la Cave qu'il a pratiquée, est un sou-

terrain que le Diable ne dévineroit pas. Nous ne pouvions mieux cacher que dans cet endroit, les quinze cens écus que nous volâmes hier au Marchand qui tomba entre nos mains. C'est le meilleur coup qui se soit fait depuis long-tems dans ces quartiers. Si la pluye s'appaise un peu, répond un autre, je n'espere pas moins aujourd'hui. Là-dessus ils convinrent des mesures qu'ils devoient prendre pour réussir dans leur projet.

Garay ne perdit pas un mot de cette belle conversation. Il connoissoit fort exactement tout le Païs, & il avoit souvent vû l'Hermite Crispin, qu'il avoit toûjours regardé comme un saint personnage. Il ne se seroit jamais imaginé, que sous un tel habit il se fût mêlé d'un pareil negoce, & que son Hermitage eût été une retraite de Voleurs. Garay retourna sans bruit joindre Rufine, & lui conta tout ce qu'il avoit entendu. Ils passerent encore une heure dans le même endroit avec leurs chevaux, de peur d'être découverts & de ne pouvoir profiter de cette avanture.

Lorsque les Voleurs furent partis, nos gens se retirerent dans une hôtele-

telerie écartée, où ils passerent la nuit & le jour suivant pour se délasser de leurs fatigues, & se préparer à faire un tour de leur mêtier ? Sur le soir ils allerent à l'Hermitage du Frere Crispin, & lorsqu'ils en furent près ils descendirent de cheval. Garay prend Rufine & la lie à un Arbre. La Belle se met à crier de toute sa force ; & comme si on vouloit l'égorger. N'y a-t-il personne ici qui puisse secourir une femme infortunée, à qui l'on veut ôter la vie ? Ah Ciel! ayez pitié de moi, & vangez le tort qu'on fait à mon innocence. Garay jouant son personnage, s'écrie d'un ton furieux ; c'est en vain que tu appelles du secours ; recommande toi à Dieu & profite des momens qui te ressent, car tu ne saurois te guarantir de mes mains ; ce poignard va t'arracher la vie.

Au premier cri qu'elle poussa, l'Hermite l'entendit. Il étoit seul dans son Hermitage, ce qui étoit assez extraordinaire ; car toutes les nuits il avoit avec lui quelques-uns de ses camarades, qui n'étoient pas gens à miracles. Le bon Frere se saisit aussi-tôt de deux pistolets, & s'approchant du lieu d'où ve-

noit la voix plaintive qu'il entendoit, il tira un coup au hazad pour effrayer le meurtrier. Garay ne demandoit pas mieux, étant convenu avec Rufine, qu'il s'éloigneroit d'abord qu'on viendroit à son secours. Il monte aussi-tôt sur un des chevaux, & tenant l'autre par la bride, il prend la fuite, comme si la peur l'empêchoit d'executer son crime.

L'Hermite s'aproche, & à la faveur de la Lune, il aperçoit Rufine qui fondoit en larmes, & qui n'attendoit que le coup de la mort. Comme Crispin s'avançoit elle fit semblant de ne pas le voir, & pour mieux joüer son rôle, elle s'écrie: Qui te ramene traître? As-tu oublié la peur que le coup de pistolet t'a causée, pour oser revenir encore? Je suis ici sans deffense, ôte moi la vie; mais je t'avertis que le Ciel ne laissera pas ton crime impuni, & qu'il prendra soin de vanger mon innocence.

L'hypocrite Crispin répondit à ce discours: Je ne suis pas celui que vous pensez, Madame; je viens vous secourir dans le pressant danger où vous êtes, & vous sauver la vie. Qu'est devenu le traître qui prétendoit vous la ravir?

&

& qui m'a obligé à prendre des Armes à feu pour le poursuivre, persuadé que cette action de charité feroit d'un grand mérite devant Dieu ?

En disant cela, il la délia de l'arbre où Garay l'avoit attachée; & Rufine se jettant à ses pieds; il falloit, lui dit-elle, Serviteur de Dieu, que ce miraculeux secours me vînt de votre main. Le Ciel vous a, sans doute, revelé le tort que l'on vouloit me faire, puisque vous êtes venu avec des Armes si contraires à votre profession, pour châtier le scelerat qui vouloit m'immoler à sa fureur. Je prie Dieu qu'il recompense votre charité, & la protection que vous accordez à une femme innocente, & sans defense. Je ne puis autrement vous temoigner la reconnoissance que j'ai du bien que vous m'avez fait, que par mes soumissions & mes voeux. Je vous suis redevable de la vie, qu'un Frere inhumain vouloit m'arracher.

Frere Crispin, qui n'étoit pas ennemi du beau sexe, trouva Rufine fort de son goût. Mais comme il lui importoit que son hypocrisie fût encore cachée, il affecta beaucoup de modestie & de retenue. Il s'abstint de parler d'amour à

la Belle & de lui faire des caresses ; & continuant à contrefaire le saint, il lui dit : Ma Sœur, je ne suis pas digne de toutes les faveurs qu'il plait à Dieu de m'accorder ; mais je fais tout ce que je puis pour vivre en homme de bien, servant le Créatur dans cette solitude, où sa divine Majesté a permis que j'eusse le moyen de vous secourir. Je lui en rends graces de tout mon cœur, & je suis ravi que la chose se soit passée aussi heureusement pour vous. Je ne puis vous offrir qu'une pauvre cellule pour cette nuit, & pour autant de tems qu'il vous plaira, jusqu'à ce que vous ayez mis ordre à vos affaires, & que la colere de votre Frere soit appaisée. Je vous assure qu'elle est entierement à votre service, & je vous l'offre avec autant de cordialité, qu'un bon chrêtien en doit avoir pour son prochain : car je n'ai pris cet habit que pour exercer de semblables charitez.

Rufine le remercia de nouveau de ses offres, accompagnant ses actions de graces de beaucoup de larmes ; ce que les femmes savent faire quand elles veulent, & surtout celle-ci qui étoit habile à jouer toute sorte de personnages. Elle accep-

accepta de bon cœur l'offre qu'on lui faisoit, comme un moyen sûr de venir à bout de son dessein. Ils s'avancerent ensemble vers l'Hermitage, & le Frere Crispin que l'Amour commençoit à échauffer, voyant que Rufine étoit fatiguée, tâchoit de la consoler par de douces paroles; & enfin il la prit par dessous les bras pour lui aider à marcher. Il ouvrit la porte de son Hermitage, & quand ils y furent entrez, Rufine fut bien étonnée de voir un ais sur lequel il feignoit de coucher pendant la nuit, avec un Crucifix & une tête de mort auchevet du lit, & une discipline qui étoit pendue à un clou. Il n'y avoit point d'autre meuble qu'une mechante table & deux petits bancs. Elle se repentit d'abord d'être venue dans cette maison, dont la pauvreté & la feinte retenue de Crispin ne répondoient pas à ce que Garay avoit oui dire aux trois Voleurs dans le bois.

Le bon Frere voyant que Rufine consideroit les meubles de sa chambre, & qu'elle n'en paroissoit pas fort satisfaite, lui dit: Ma chere Sœur, ce gîte vous paroit sans doute bien chetif, & ne vous promet pas un repos fort commo-

de pour cette nuit; mais tranquillisez-vous, je vous coucherai mieux que vous ne pensez. Vous êtez heureuse de vous réncontrer ici dans un tems où il n'y personne qui y fasse de Neuvaine, comme quelques ames pieuses ont acoûtumé de faire souvent dans cet Hermitage. Quelques-unes de ces saintes personnes ont eu la prévoyance de faire aporter des lits & des meubles, pour s'en servir quand elles y viendroient coucher. L'hypocrite mentoit en cela parce que lui ayant demandé si elle étoit de Malaga, & ayant appris qu'elle étoit d'ailleurs, il s'enhardit de lui assurer, qu'il y avoit dans son Hermitage des lits pour diverses personnes de cette Ville qui venoient s'y retirer pour s'occuper du salut de leurs Ames; ce qui étoit très faux. Mais le Drôle, qui aimoit à dormir à son aise, étoit pourvû de matelas & de tout ce qui est nécessaire pour de bons lits, soit pour lui-même, soit pour les hôtes secrets qu'il reçevoit souvent chez lui. Ces meubles étoient dans une salle basse, où l'Hermite serroit les effets que les Voleurs de sa troupe avoient soin de lui porter après leurs expeditions nocturnes.

nes. Il pria Rufine d'attendre un moment; il descendit, & il aporta dequoi faire un bon lit, dans une petite chambre cachée, & peu éloignée de la sienne.

Ils souperent ce soir-là mieux que Rufine ne l'avoit esperé. Ils mangerent de fort bonne viande, & un excellent Lapin, que l'Hermite feignit avoit été laissé chez lui par un de ses dévots, à qui il avoit beaucoup d'obligation; & pour le dessert, ils ne manquerent pas des meilleurs fruits de la saison.

Rufine qui étoit d'un naturel enjoué, se fit violence & parut fort sérieuse pendant le répas, témoignant avoir peu d'envie de manger, à cause de sa lassitude & de la tristesse dont son avanture l'accabloit. Le bon Frere de son côté dissimuloit son appetit, soit qu'il voulût donner idée de sa mortification, soit qu'il eût dessein de complaire à son hôtesse en l'imitant. Il s'abstint comme elle de manger, mais non pas de la regarder avec attention tant que dura le souper. Il dit graces à la fin fort dévotement, comme il avoit dit le *Benedicite* au commencement. La nape étant

levée, le Frere Crispin curieux de savoir de Rufine la cause qui avoit obligé son Frere à attenter sur sa vie, la pria instamment de la lui apprendre, ce qu'elle fit en ces termes.

Quoique ce soit redoubler mon affliction que de parler du sujet qui la cause, je vous ai tant d'obligations, mon vénérable Frere, que je serois ingrate si je refusois de vous dire ce que vous desirez savoir de moi. Ecoutez moi donc avec patience, & je vais vous le raconter.

Je suis née dans la Ville d'Almeria de parens nobles, qui s'y sont établis depuis très long-tems. Ils n'ont point eu d'autres Enfans de leur mariage, que mon Frere & moi, qui suis la plus jeune. Je n'avois que quinze ans, lorsque j'eus le malheur de perdre mon Pere & ma Mere. Jeune, & avec ce visage, que vous voyez, qu'on me disoit n'être pas laid, je me vis recherchée en mariage de plusieurs Cavaliers. Mon Frere, qui n'envisageoit que son interêt particulier, rejetta toutes leurs propositions, prétendant qu'aucun d'eux ne me convenoit, soit pour le bien, soit pour la naissance; & il fit si bien qu'aucun de mes

mes Amans ne put venir à bout de ses prétentions. La véritable raison de tous ces refus étoit le desir que mon Frere avoit, de me confiner dans un Couvent auprès de deux vieilles Tantes. Je m'apperçûs de son dessein, par ce qu'elles me pressoient sans cesse de me faire Religieuse. Mais n'ayant jamais eu de l'inclination pour le Cloître, je ne leur rendis aucune réponse favorable. Mon Frere en fut très fâché, & me regarda depuis de mauvais oeil.

Sur ces entrefaites un Cavalier, qui étoit sorti fort jeune d'Almeria, revint des Païs-Bas, où après avoir servi long-tems dans les Armées de sa Majesté, il fut fait Capitaine de Cavalerie, & gratifié d'une Pension considerable. Il eut envie de faire un voyage chez lui, il en obtint la permission de son General, & il arriva avec un bel équipage. Il avoit un patrimoine assez considerable, qui s'étoit fort accru par les revenus, dont il n'avoit reçû qu'une petite partie depuis son départ.

Ce Cavalier me vit un jour dans une Eglise, il me trouva à son gré, & demanda qui j'étois. On l'en informa

il conçût de l'estime pour moi, il me fit sa Cour & commença à m'écrire. Enfin, pour abreger mon discours, voyant les marques qu'il me donnoit de son Amour, l'égalité qu'il y avoit entre nous pour la naissance & pour les biens, & les belles qualitez qu'il faisoit paroître, je crus être obligée de répondre à son affection & de lui donner entrée chez moi, puisqu'il ne ne me recherchoit que pour m'avoir en mariage. Il y venoit assez librement, parce que mon Frere étoit alors accablé d'une dangereuse maladie, dont il pensa mourir. Plut à Dieu, que le Ciel m'eût alors delivrée de ce Frere inhumain ! Je ne me verrois pas maintenant dans un état si triste & si déplorable.

Un de ceux qui m'avoient auparavant recherchée, jaloux qu'un nouveau venu possedât mes bonnes graces, & qu'il eût fait de si grands progrez, ne manqua pas de l'observer. Il le vit entrer & sortir de chez moi à des heures induës ; il se servit de cette occasion pour se vanger du mépris que je faisois de lui, en donnant avis à mon Frere de ce qui se passoit dans sa maison. Il alla lui rendre visite, &

se

se trouvant seul avec lui, il lui raconta tout ce qu'il avoit vû. Mon Frere, qui commençoit à reprendre ses forces, & qui se levoit tous les jours, vérifia lui-même ce qu'il venoit d'apprendre. Il étoit encore trop foible pour se vanger de moi ; & il resolut d'en attendre l'occasion favorable. Il se contenta de témoigner au Jaloux, qu'il étoit très fâché que j'eusse donné mes bonnes graces à ce Capitaine, protestant qu'il auroit mieux aimé que j'eusse fait un autre choix ; car il avoit eu querelle avec son Frere aîné, & depuis ce tems-là ils étoient ennemis irreconciliables.

Mon Frere ayant retabli sa santé, & sachant que le Capitaine étoit absent d'Almeria pour quelques affaires, me proposa de me conduire à Malaga, pour rendre visite à une Tante Religieuse de l'Ordre de St. Bernard. Je le crus bonnement, ignorant qu'il fût instruit de mes liaisons avec le Capitaine. J'acceptai son offre avec joye, & j'étois charmée de faire ce voyage, parce que j'aimois fort cette Tante qui m'envoyoit quantité de petits Ouvrages de sa façon & d'autres présens.

Nous

Nous nous disposames à partir, & montâmes à cheval avec deux Valets. En arrivant près de ce bois, mon Frere leur a fait prendre les devants pour retenir un Logis à Malaga ; & lorsque nous avons été au lieu où vous m'avez trouvée, il m'a fait descendre par force de cheval, & m'a mise dans l'état où vous m'avez vuë. J'eusse indubitablement perdu la vie, si vous n'étiez venu à mon secours ; car votre pistolet lui à fait tant de peur, qu'il a pris la fuite & m'a laissée attachée à cet Arbre. Dieu veuille vous recompenser de votre charité, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Crispin la consola de son mieux, & lui offrit tous les secours qui dépendoient de lui. Il étoit déja tard, & ils allerent prendre du repos. L'Hermite se sentoit brûler d'amour pour Rufine, & mouroit d'envie de lui déclarer sa passion ; mais il craignoit de l'effaroucher. Elle se coucha dans le lit qui lui avoit été préparé, & Crispin dans un autre qu'il tenoit caché ; car quelque austerité qu'il fît paroître, il aimoit fort ses aises. Il passa toute la nuit sans presque dormir, occupé à cher-

chercher les moyens de jouir de la beauté, qu'il avoit chez lui. Cepandant le jour arriva, & le chant des oiseaux l'en avertit. Il se leva, aussi bien que Rufine, qui entrant dans sa chapelle le vit à genoux devant l'Autel. A peine entendit-il le bruit qu'elle fit, qu'interrompant son Oraison, si tant est qu'il en fit une, il tourna la tête pour voir la Belle. Il étoit si épris d'amour pour elle, depuis l'entretien qu'il avoit eu le soir avec elle, qu'il ne put s'empêcher de se détourner de sa prière. Rufine l'imita dans son hypocrisie, & se mit aussi à genoux. Elle fut dans cette posture plus long-tems qu'elle n'eût desiré, car la dévotion n'étoit pas sa vertu favorite. Lorsqu'elle vit que Crispin avoit achevé son Oraison, elle mit aussi fin à la sienne.

Le Frere s'approcha, & lui dit: Loué soit l'Eternel, ma Sœur en Christ, & vous fasse vivre heureuse le reste de vos jours; qu'il vous donne & pour l'ame & pour le corps autant de biens que je vous en desire! Dites moi, s'il vous plait, parfaite créature de Dieu, comment avez-vous reposé cette nuit?

Fort bien, répondit-elle mon Frere, gra-

grace à votre charité, quoique la peine où je suis ne me laisse pas sans de grandes inquiétudes. C'est un des meilleurs alimens que puisse reçevoir l'homme, que le repos, dit Crispin, & je croi qu'il profite autant que le manger. Recommandez le tout à Dieu, & ayez bonne esperance que cette tristesse se convertira en joye. Ainsi le permette la bonté divine, dit-elle.

Ils entrerent ensuite dans une petite chambre, qui donnoit sur la Campagne, & s'étant assis tous deux, Frere Crispin commença à la haranguer ainsi.
„ Certainement, Madame, quand
„ je vois les hommes agitez, & com-
„ me transportez hors d'eux-mêmes
„ par la beauté des femmes, je ne puis
„ m'empêcher de les excuser; parce
„ que ce qu'il y a de fragile dans l'hom-
„ me ne peut manquer de produire son
„ effet. Le Cœur se porte naturelle-
„ ment à desirer ce que les yeux con-
„ siderent avec plaisir, quand ils ont
„ pour objet ce que Dieu a formé de
„ plus agréable. De là, ma chere
„ Sœur, je vous laisse à juger, quel-
„ les doivent être nos reflexions &
„ nos mouvemens pour les beautez
„ cele-

„ celestes, & pour les merveilles sur-
„ naturelles, où nos sens ne pénétrent
„ point. Je quittai le monde dans un
„ âge, où je n'avois encore aucune
„ idée du mal. Je me proposai autant
„ que je le pus humainement, de m'é-
„ loigner le plus qu'il me seroit possi-
„ ble de la vuë de ce sexe admirable,
„ qu'on n'a pas mal nommé la plus
„ belle moitié du monde; parce
„ que je sentois déja que j'étois hom-
„ me, & qu'il n'appartenoit qu'aux
„ Anges de n'en être point touchez.
„ Je l'éprouve bien mieux aujourd'hui
„ que je ne l'éprouvai dans cet âge d'in-
„ nocence, & je sens bien qu'il faut
„ que je m'éloigne de vous promte-
„ ment, si je ne veux tomber lourde-
„ ment dans le piége que me tend le
„ Diable. Tout ce Discours, Mada-
„ me, n'a pour but que de vous mon-
„ trer, que les beaux visages sont très
„ dangereux, & que je sens mon ame
„ en très grand peril depuis que j'ai vû
„ le votre. Ne vous allarmez pas, s'il
„ vous plait, de m'entendre parler de
„ la sorte. Ce discours est, je l'avoue,
„ peu convenable à l'habit que je por-
„ te, & à la profession que j'ai em-
„ bras-

„ braſſée ; mais tout cela n'empêche „ pas que je ne ſois homme, & ſujet „ par conſéquent à toutes les infirmi- „ tez humaines.

En achevant ces paroles, il rougit de pudeur, feignant pour la premiere fois une honte, dont il ne fut jamais ſuſceptible. Rufine par une modeſtie affectée, témoigna d'en avoir autant que lui. Mais comme la fortune lui préſentoit une belle occaſion pour réuſſir dans ſon projet, elle n'eut garde de lui tourner le dos, & fit cette réponſe à l'Hermite.

„ Quoique je ſache bien que je ne „ ſuis pas du nombre de celles, qui „ par leur beauté peuvent cauſer de „ l'inquiétude aux hommes ; je confeſſe, „ Frere Criſpin, que je ne laiſſe pas „ d'être de votre opinion ſur ce point. „ La force de la beauté eſt ſi puiſſan- „ te, que toute femme que je ſuis, je „ m'y laiſſe emporter comme les au- „ tres ; & je n'ai pas de plus grand „ plaiſir que celui de voir un beau „ viſage & d'en admirer les traits. „ Ainſi je ne m'étonne point, ſi les „ hommes ſont reduits à quelque ex- „ trêmité, quand la paſſion de l'Amour

„ les

„ les agite, puisqu'il est certain que la „ force de la beauté agit sur eux avec „ une puissance extraordinaire. Je „ m'étonne aussi peu qu'elle produise „ ses effets aussi bien sur ceux qui ont „ quitté le monde, que sur ceux qui „ y sont le plus attachez ; par ce qu'ils „ n'ont pas atteint à un assez haut de- „ gré de perfection, pour être entie- „ rement purifiez des affections hu- „ maines. J'estime encore plus que „ je ne faisois, la charité dont vous „ usez à mon égard, apprenant que „ c'est aux dépens de votre repos & „ de la tranquillité de votre Ame. Je „ souhaitterois de bon cœur de n'être „ point la cause de tant de troubles ; „ mais comme il n'y a que moi qui „ vous écoute, vous n'avez rien à „ craindre de ce côté-là. Au reste, „ comme vous avez voulu savoir l'hi- „ stoire de mes avantures, je vous prie „ de ne pas me cacher les votres, & „ de me dire qui vous a pu obliger à „ quitter si-tôt le monde, pour vivre „ dans cette solitude & avec tant d'au- „ sterité. Car quoique je voye bien „ que vous l'avez fait pour le salut de „ votre Ame, je trouve en vous des

„ qua-

„ qualitez qui eussent pu vous faire esti-
„ mer dans votre jeunesse, & vous
„ obliger à differer à un autre tems
„ l'execution d'une si étrange reso-
„ lution.

Rufine parla comme le faux Hermite le souhaittoit. Tout ravi de joye il s'enhardit de lui dire, que sa beauté avoit tant de charmes & un pouvoir si absolu sur lui, que depuis l'heure qu'elle s'étoit refugiée dans sa maison, il n'avoit eu aucun repos, l'aimant avec toute le passion imaginable. La Belle ne fit point trop le cruelle à ce discours, excusant le bon Apôtre sur la fragilité de l'homme. Elle ne vouloit pas lui ôter toute esperance, afin de venir par ce moyen à ses fins; ainsi il fut le plus content de tous les hommes. Rufine feignit d'être malade pendant deux jours, sans quitter le lit, où son Hermite lui servoit les mets les plus exquis, que ses camarades lui portoient pendant la nuit; & où il goûtoit un plaisir inexprimable à contempler cette rare beauté.

On pourra s'étonner que Rufine eût la hardiesse de demeurer seule dans une pareille solitude, avec un homme dont elle

elle savoit fort bien le mêtier. Mais elle connoissoit la passion qu'il avoit pour elle, & jugeoit bien qu'un parfait amour n'étant jamais sans respect, elle n'avoit pas à craindre d'en être offensée. Ce qui la rassuroit d'avantage, c'est l'esperance qu'elle lui donna de l'écouter de meilleur cœur, quand elle apprendroit que son Frere auroit quitté Malaga. Elle s'excusoit sur la peine où elle étoit, ne se croyant pas trop assurée dans un lieu où elle pouvoit être découverte. Elle trembloit encore de crainte, disoit-elle, & ne pouvoit en liberté lui marquer toute la reconnoissance dont elle étoit pénétrée, & qui s'augmentoit à mesure qu'il la combloit de nouveaux bienfaits. C'est ainsi qu'elle sut amuser ce Galant frocqué, qui pour avancer la conclusion de la Galanterie, promit à Rufine d'employer ses amis pour savoir si son Frere étoit encore à Malaga, & de l'en débarrasser si elle le souhaittoit, pour être plus tranquille.

Cette même nuit les trois brigands, amis intimes de notre Hermite, arriverent chez lui avec un butin de plus de deux mille écus en or. C'est celui qu'ils avoient projetté de faire, & dont

ils parloient dans le bois, lorsque Garay entendit toute leur converſation. Cette ſomme étoit dans deux grandes bourſes en piſtoles & en quadruples, que Criſpin avoit découvertes dans une maiſon de Malaga où il avoit accoûtumé de recevoir des charitez. La pluye & l'orage empêcherent ſes camarades de faire leur coup la nuit qu'ils l'avoient reſolu. Quelques jours après ils firent entrer dans la maiſon un petit Garçon qui s'y cacha, & qui leur en ouvrit la porte ſur la minuit.

Les trois compagnons ſe retirerent d'abord dans l'Hermitage avec leur capture. Criſpin, qui ne voulut pas qu'ils viſſent ſa maîtreſſe, les reçut dans ſa chambre, & leur donna à ſouper. Il y avoit parmi eux un jeune homme de bonne maiſon, & de beaucoup d'eſprit, qui ayant quitté ſes études, avoit embraſſé cet infame genre de vie, ſans conſiderer ſa naiſſance, & l'uſage qu'il auroit du faire de ſes talens. Comme il parloit bien, il avoit accoûtumé d'entretenir la compagnie. Ainſi Criſpin le pria de leur conter quelque hiſtoire ou quelque nouvelle, pour les divertir, & pour ne pas ſe coucher ſi tôt après le ſoup-



G. S. Fec

ſouper. Il voulut en même tems donner du plaiſir à Rufine, qui entendoit de ſon lit tout ce qui ſe diſoit. Criſpin agiſſoit en cela fort imprudemment, & lui donnoit occaſion d'apprendre des choſes, dont il n'étoit pas trop néceſſaire qu'elle fût informée. Rufine eut beaucoup de joye de voir, que Criſpin donnoit retraite à cette honorable compagnie, & qu'il en étoit le chef. Elle jugea d'abord par leurs diſcours, qu'ils étoient les mêmes que Garay avoit écoutez dans le Bois. Celui que Criſpin avoit prié de raconter quelque Hiſtoire, leur debita celle que vous allez lire.

SECONDE NOUVELLE.

LE COMTE DES LEGUMES.

DOm Pedro Oſorio nâquit à Ville-Franche de Vierco, Ville ancienne ſituée ſur la frontière du Royaume de Galice. Il étoit d'une Famille illuſtre par ſa nobleſſe, & il fut élevé avec ſon Frere aîné Dom Fernand Oſorio, & ſa Sœur Doná Conſtance. Il n'a-

voit que quinze ans lorsqu'il perdit son Pere & sa Mere, & il se trouva obligé d'embrasser le parti que prennent d'ordinaire les Cadets des Maisons illustres, qui n'ont qu'un bien mediocre. Il ramassa quelque argent , & il alla chercher fortune en Flandres au Service du Roi. Il donna des preuves de sa valeur contre les Hollandois, dans toutes les occasions, & il passa par tous les dégrez d'honneur qui étoient dûs à ses services. Sa réputation s'augmentant toûjours, à mesure qu'il avoit occasion de se signaler dans ses nouveaux emplois, l'Archiduc Albert lui procura l'Ordre d'Alcantara ; & l'assura de la part de Sa Majesté, qu'il seroit pourvû de la premiere Commanderie qui vaquevoit. Dom Pedro continua à porter les armes jusqu'à ce que le Roi fit une trêve d'un an avec ses ennemis. Ayant alors reçû la nouvelle de la mort de son Frere aîné , il demanda la permission de faire un voyage dans son Païs , où deux enfans que son frere avoit laissez, avoient besoin de sa protection , aussi bien que sa Sœur qui n'étoit pas encore mariée.

Dom Pedro arriva à Ville-Franche, quin-

quinze jours après que sa Sœur en étoit partie pour aller à Valladolid, où la Cour se trouvoit alors. Une Tante qui l'aimoit tendrement, avoit voulu la conduire dans ce voyage; & comme elle étoit resolue de la laisser seule héritiere de tous ses biens, cette Niéce ne pouvoit manquer d'être recherchée & de se marier honorablement.

Aussi-tôt que Dom Pedro fut arrivé, il tâcha de mettre ordre aux affaires de ses Neveux dont il prit la tutelle. Il confia le soin de leur éducation & de leur entretien à un vieux parent, & se disposa à aller voir sa Sœur. Pendant qu'il se préparoit au voyage, en passant dans la place de Ville-Franche, il vit une grande foule de peuple qui suivoit deux Littieres, dans l'une desquelles il y avoit un vieux Gentil-homme, & dans l'autre une jeune Dame, qui par sa beauté & sa magnificence charmoit tous ceux qui la regardoient. Dom Pedro fut vivement piqué d'amour, en voyant cette rare beauté; & cachant avec son manteau l'Ordre qu'il portoit, il suivoit la Littiere, sans se mettre en peine de ce qu'on en pourroit dire. Il vit descendre cette Demoiselle à la por-

te de l'Hôtellerie, & s'il avoit été frapé de l'éclat de son visage, il ne le fut pas moins de sa belle taille & de son air noble & plein de graces. Enfin il ne put plus retenir sa passion naissante, qui lui inspira la curiosité de connoitre cette aimable personne, qui dans un instant s'étoit rendue maîtresse de son cœur. Il eut bientôt occasion de se satisfaire; car rencontrant un Domestique de la suite, il lui demanda civilement qui étoit le Gentil-homme, & où il alloit. Le Valet lui répondit ainsi:
„ Ce Cavalier, Monsieur, dont vous
„ demandez le nom, & qui est mon
„ Maître, s'appelle le Marquis Ro-
„ dolfe, homme de grande distinction.
„ Il vient en Espagne, en qualité d'Am-
„ bassadeur de Sa Majesté Imperiale
„ après de votre Roi. Il emmene a-
„ vec lui la belle Marguerite sa fille,
„ pour la marier avec Leopolde son
„ Neveu, qui est à Valladolid. Leo-
„ polde est un Cavalier de grand mé-
„ rite, qui est sorti d'Allemagne de-
„ puis quelques années pour voyager
„ dans les Païs étrangers, avec un équi-
„ page proportionné à son rang. Il a
„ parcouru toute la France, l'Angle-

„ ter-

„ terre & l'Italie ; il s'est arrêté en
„ Espagne où il se plait beaucoup, &
„ il passe son tems dans cette Cour. Il
„ a une maison superbement meublée,
„ & il est fort avant dans la faveur de
„ Sa Majesté Catholique. Ses manieres
„ genereuses, son esprit & sa politesse
„ lui ont acquis l'estime & l'amitié de
„ toute la noblesse & des principaux
„ du Païs. On avoit parlé du Maria-
„ ge de ce jeune Seigneur avec la fille
„ de mon Maître, avant qu'il entre-
„ prît ses voyages ; & comme le Mar-
„ quis Rodolfe a été honoré de l'Am-
„ bassade d'Espagne, il a disposé tou-
„ tes choses pour terminer cette affai-
„ re à son arrivée, comme l'Empe-
„ reur a témoigné le souhaitter. Nous
„ sommes venus par mer, & nous a-
„ vons essuyé une si rude tempête, que
„ nous avons été plusieurs fois en
„ danger d'être engloutis sous les
„ flots. Durant ce peril mon Maître,
„ qui est fort devot, sur tout pour le
„ glorieux Patron des Espagnes, a fait
„ vœu, s'il pouvoit échaper par son
„ intercession, de visiter le lieu où
„ son corps est enseveli, & qui est si
„ fameux par le grand nombre de mi-

„ racles qui s'y font tous les jours.
„ Nous sommes heureusement arrivez
„ à Valladolid, où nous nous sommes
„ reposez pendant quinze jours. Mon
„ Maître a employé ce tems-là à re-
„ gler les articles du Mariage de Leo-
„ polde & de Marguerite; après quoi
„ il a voulu aller visiter St. Jacques
„ pour accomplir son Vœu. Leopolde
„ n'a pu l'accompagner dans ce voya-
„ ge; il est demeuré à Valladolid, pour
„ envoyer en Cour de Rome, sollici-
„ ter la dispense du Mariage quil doit
„ contracter avec sa Cousine Ger-
„ maine. Voilà, Monsieur, tout ce
„ que je puis vous dire, pour satisfaire
„ à la demande que vous m'avez
„ faite.

Dom Pedro remerçia ce Domestique de la relation qu'il venoit de lui faire, & le quitta en lui offrant ses services. Cet entretien se fit de nuit, dans un tems fort obscur; de sorte que le Valet du Marquis ne put remarquer le visage de Dom Pedro, qui avoit eu soin de se cacher sous son manteau. Notre Cavalier s'en retourna chez lui fort triste d'apprendre, que la Belle qui avoit fait sur lui une impression

sion si forte, étoit engagée avec un autre & prête à l'épouser. Cette affliction jointe à l'amour qu'il sentoit pour Marguerite, ne lui donna pas un moment de repos. Ce même soir il alla voir souper le Marquis & sa fille sans en être aperçû ; & l'Hôte qu'il connoissoit particulierement, le plaça dans un endroit d'où il pouvoit les contempler à son aise sans en être vû. Mais il ne fit par là que rendre plus vif le feu qui le consumoit.

Le lendemain le Marquis partit de Ville-Franche, sans que Dom Pedro pût revoir la belle Marguerite. Il ne s'en mit pas beaucoup en peine, car ayant examiné pendant la nuit ce qu'il y avoit à faire pour trouver quelque remede à son mal, il jugea qu'il ne devoit se faire voir ni au Marquis, ni à sa fille, pour venir à bout du dessein que l'amour lui avoit inspiré.

Le chemin de St. Jaques est rude & difficile, parce que le Royaume de Galice est rempli de montagnes ; ainsi le Marquis ne pouvoit y aller qu'à petites journées. Dom Pedro jugea qu'il ne sauroit être de retour que dans trois semaines, comptant qu'il seroit obligé

de séjourner quelques jours à Compostelle pour faire ses dévotions & pour se rafraîchir. Sur cela il dispoſa ses affaires conformement au projet qu'il avoit conçu , & il prit congé de tous ceux qu'il connoiſſoit. Il alla à Pontferrada, Ville ſituée à quatre lieues au delà de Ville-Franche , & il ſe logea dans une Hôtellerie, d'où il ne ſortoit point le jour , prenant bien garde de n'être connu de perſonne. Il ne ſe communiqua qu'à ſon Hôte, avec lequel il lia une étroite amitié , & s'ouvrit à lui ſur le deſſein qui l'avoit amené dans ce lieu. Il n'étoit accompagné que d'un Valet en qui il avoit une grande confiance, & dont il avoit éprouvé la fidelité depuis pluſieurs années. Felicien ,c'eſt ainſi que s'appelloit ce Domeſtique, voyant ſon Maître plus chagrin qu'à l'ordinaire,& dans une agitation qui ne lui donnoit aucun repos ni jour ni nuit , ne douta pas qu'il ne fût troublé par quelque paſſion violente. Il jugea que l'objet de ſon inquiétude n'étoit pas renfermé dans Pontferrada, parce que s'il y eût été, ſon Maître n'auroit pas manqué de rechercher les occaſions de le voir , & de découvrir

enfin

enfin par ses visites ce qu'on ne pouvoit connoitre par des soupirs cachez. Comme cet Amant ne témoignoit rien de sa passion secrette, Felicien ne pouvoit pénétrer la cause des déplaisirs qu'il referroit dans son cœur ; & quelque attention qu'il eût sur les mouvemens de son Maître, il ne peut rien découvrir. Un jour se trouvant seul avec lui, & ne pouvant le voir plus long-tems plongé dans la tristesse, il lui parle de la sorte.

„ Je n'eusse jamais cru, Monsieur, „ que vous fussiez capable d'une aussi „ grande reserve avec un Serviteur dont „ vous connoissez la fidelité, & qui „ vous aime mille fois plus que sa vie. „ Comme j'ai toûjours été jusqu'ici le „ dépositaire de vos plus importans „ secrets, permettez moi de vous di- „ re, que votre silence me tient lieu „ de crime & me touche sensiblement. „ En quoi, Monsieur, puis-je vous a- „ voir offensé ? Il faut que je vous „ sois suspect, puisque vous me ca- „ chez les inquietudes, qui vous ôtent „ l'apetit & le repos. Ou je me trom- „ pe fort, Monsieur, ou vous étes a- „ moureux. Vous ne fermez pas

„ l'œuil de toute la nuit, & vous pas„ sez le jour dans votre chambre, re„ nonçant à toute societé & vous a„ bandonnant à une noire mélancolie, „ qui me cause une peine extrême. „ Vous êtes sorti de chez vous, sous „ prétexte d'aller à la Cour; & vous „ vous arrêtez dans cette Ville où „ vous vivez loin du commerce des „ hommes, & où vous craignez mê„ me d'être connu. Comme j'ignore „ la cause d'une telle conduite, je vous „ avoue que j'en ai de la douleur & „ de la confusion. Pardonnez, Mon„ sieur, à ma curiosité qui est peut„ être indiscrete. Je sai que le devoir „ d'un bon Serviteur est d'être fidele, „ & prompt à obéir aux ordres de son „ Maître, sans s'ingerer de pénétrer „ d'autres secrets que ceux dont on „ veut bien lui faire part. Jusqu'ici je „ me suis renfermé dans ces bornes „ que mon état me prescrit, & j'ai „ vêçu avec vous d'une maniere à ne „ vous donner aucun sujet de vous „ plaindre de ma conduite. Mais en„ fin, Monsieur, mes longs services „ & ma fidelité me donnent la har„ diesse de vous demander quelle affai-

„ re

„ re vous a conduit dans cette Ville ; „ quel ſujet vous avez de vous abandonner à une triſteſſe, qui pourroit „ vous être funeſte ; & ce que vous „ prétendez faire dans cette ſolitude, „ où vous vous privez volontairement „ de toute ſorte de plaiſirs. Cet heureux Hôte que vous ne connoiſſez „ que depuis quatre jours, mérite-t-il „ mieux votre confiance qu'un vieux „ Serviteur, dont vous connoiſſez depuis long-tems le zèle & la fidelité „ inviolable. Expliquez moi, s'il vous „ plait, cette Enigme. Mes avis ne „ vous feront peut-être pas inutiles, „ comme vous l'avez éprouvé dans „ d'autres occaſions. " Felicien ayant fini ſes plaintes, ſon Maître qui connoiſſoit ſon affection & ſa prudence, lui repliqua ainſi.

„ Felicien, mon Ami, il eſt très „ difficile, pour ne pas dire impoſſible, „ qu'on puiſſe s'oppoſer à ce que le Ciel „ a reſolu ; quoiqu'on aſſure que le „ Sage dominera ſur les Aſtres, & que „ la prudence de l'homme eſt plus „ grande que celle du Deſtin. Je ſuis „ né pour aimer une beauté, qui en „ gagnant mon cœur a aſſujetti tou-

„ tes les puiſſances de mon ame. Je
„ ſens que ma liberté eſt perdue, &
„ que je ne puis en aucune façon diſ-
„ poſer de ma volonté. Ainſi ce ſe-
„ roit une folie à moi de vouloir reſi-
„ ſter à une inclination, où je ſuis aſſu-
„ jetti par une puiſſance ſuperieure.
„ Je me laiſſe follement emporter à
„ ma paſſion, quoique je ſache bien
„ que je prétens une choſe qu'il ne me
„ ſera jamais poſſible d'obtenir. Voilà
„ le ſujet qui me rend rêveur, inquiet
„ & melancolique, qui trouble mon
„ repos pendant la nuit, qui me fait
„ chercher la ſolitude pendant le jour,
„ & qui me cauſe mille peines que je
„ ne ſaurois exprimer. J'aime une
„ perſonne, dont je ne puis eſperer
„ aucun retour. C'eſt, à te dire vrai,
„ ce qui trouble mon repos, & met
„ le comble à mon infortune. J'ai vû
„ cette beauté divine, cet Ange mor-
„ tel, ce prodige merveilleux, qui a
„ paſſé dans notre Ville avec le Mar-
„ quis Rodolfe ſon Pere. Les rares
„ qualitez de cette aimable perſonne,
„ que tu peus avoir admirées auſſi bien
„ que moi, ſervent d'excuſe à la vio-
„ lence de ma paſſion; mais elles ne
„ lui

» lui laissent aucune esperance. Il y
» a un obstacle insurmontable, qui
» s'oppose au desir que j'ai de la pos-
» seder. Cette aimable fille est enga-
» gée avec un Cavalier de mérite, ap-
» pellé Leopolde, & son Cousin Ger-
» main; & je la vois prête à l'épouser.
» Il a dit-on, des qualitez si relevées,
» qu'elles ruinent entierement le peu
» d'espoir dont je m'étois flatté. Je
» l'aime, où pour mieux dire, je l'a-
» dore; & je sens mon cœur si agit-
» té pour elle, que je voi bien que je
» ne me guérirai jamais de cette pas-
» sion. J'avoue que je ne puis sans
» extravagance esperer qu'elle puisse
» être ma femme, & me préferer à
» un jeune Seigneur, qui joint aux
» avantages du sang tous ceux que la
» nature peut donner. Je regarde mê-
» me comme une chose impossible de
» trouver les moyens de lui déclarer
» mon amour, & de lui faire remettre
» une Lettre écrite de ma main. Je
» sai bien que je suis d'aussi bonne
» maison qu'elle, puisque celles d'O-
» sorio, de Tolede, d'Astorga & Ville-
» Franche, d'où je tire ma Noblesse,
» ne cedent en rien à celles de Rodolfe

„ ou de Leopolde; & que ce ne se-
„ roit pas là la plus grande difficulté, si
„ je pouvois me faire connoitre à la
„ Cour. J'apprens qu'elle y va au re-
„ tour de son pelerinage ;je n'ai que trois
„ mois pour mettre ordre à cette affai-
„ re, parce qu'il ne faut que ce tems
„ pour reçevoir la dispense qu'on at-
„ tend de Rome: J'ai cherché dans
„ ma tête les moyens que je pourrois
„ employer, pour avoir accez auprès
„ de cette aimable personne; & celui
„ que j'ai jugé le meilleur, est de fein-
„ dre un égarement d'esprit, qui n'est
„ que trop véritable. Peut-être qu'en fai-
„ sant l'insensé, je pourrai déguiser si a-
„ gréablement mes extravagances, que
„ le Pere qui me trouvera plaisant, vou-
„ dra me mener à la Cour avec lui.
„ C'est un dessein bizarre, & non seu-
„ lement peu digne de ma qualité,
„ mais encore fort opposé à l'idée que
„ je dois donner de moi dans le mon-
„ de. Je me rassure dans l'esperance
„ que je ne serai presque point connu
„ à la Cour, parce que j'ai passé
„ plusieurs années hors de l'Espagne.
„ D'ailleurs, je veux prendre un habit
„ si extravagant, qu'il me rendra mé-
„ con-

„ connoiſſable à mes Amis & à mes
„ Parents. Si je puis par ce moyen
„ m'introduire dans la maiſon du Mar-
„ quis, je ne deſeſpere pas du ſuccez
„ de mon entrepriſe. Car je ſuis in-
„ formé que cette Dame n'eſt pas con-
„ tente de ſon mariage avec Leopolde;
„ par ce qu'on fait courir le bruit qu'il
„ eſt fort débauché & fort addonné
„ aux femmes. On dit qu'elle n'a ſou-
„ fert ſes recherches, que pour obeir
„ à ſon Pere. J'ai communiqué mon
„ deſſein au Maître de ce Logis; c'eſt
„ un homme adroit qui peut me ſer-
„ vir, & qui me fait eſperer de m'in-
„ troduire auprès du Marquis en l'entre-
„ tenant de mes agréables folies, com-
„ me nous l'avons concerté enſemble.
„ Voilà, mon cher Felicien, l'état
„ & la ſituation où je me trouve; tu
„ connois à préſent auſſi bien que moi-
„ même ma peine & mon amour. Ne
„ ſois donc plus jaloux de la confidence
„ que j'ai faite à notre Hôte; & ſecon-
„ de moi de toute ton induſtrie, ſi
„ tu ne veux être bientôt le temoin de
„ ma mort.

Felicien, quoique ſurpris d'un projet auſſi bizarre, n'oſa pourtant pas le con-

dam-

damner. Il vit son Maître hors d'état d'écouter de sages conseils ; il lui promit de faire ses efforts pour lui faciliter l'entrée chez sa maîtresse , en suivant le dessein qu'il avoit formé ; & il ne songea plus qu'aux moyens de le faire réussir. Il se chargea du soin de procurer à Dom Pedro un habit qui répondît à son extravagante pensée. Il le revêtit d'une roupille à l'antique, avec des bouillons de Drap verd aux manches, & de grandes basques ; d'un manteau fort court en forme de roquet, & sur le tout il mit sur sa tête un chapeau de Milan, de velours verd.

Dom Pedro se voyant ainsi travesti, changea de logis & se retira chez un Frere de son Hôte, auquel il fallut encore communiquer le secret. Tout cela ne pouvoit s'executer sans dépenser une partie de l'argent que Dom Pedro avoit apporté de Flandres, avec quelques bijoux de prix qu'il avoit gagnez au Jeu.

Cepandant le Marquis Rodolfe revint de son pelerinage avec sa charmante fille. Les timons de sa Litiere s'étant rompus à quelques lieues de Pontferrada, il fut contraint de monter à cheval pour arriver à cette Ville, & d'y sé-

séjourner deux jours entiers pour faire racommoder sa voiture.

Le Marquis alla descendre dans la même Auberge, où Dom Pedro s'étoit d'abord logé, parce que c'étoit la meilleure de la Ville. L'Hôte bien instruit de ce qu'il devoit dire au Marquis pour seconder le dessein de Dom Pedro, ne manqua pas de profiter de l'occasion qui se présenta pour l'introduire auprès de ce Seigneur. Comme la plûpart des gens de qualité sont curieux de savoir ce qu'il y a de singulier dans les lieux où ils passent, le Marquis obligé de s'arrêter à Pontferrada, fit appeller son Hôte pour lui demander s'il y avoit quelque chose de remarquable dans cette Ville. Il entendoit fort bien la langue, ayant fait plusieurs Voyages en Espagne, & il étoit d'ailleurs fort sociable, aimant à converser avec tout le monde. L'Hôte étant venu, le Marquis lui demanda ce qu'il savoit des Antiquitez de la Ville; s'il y avoit des familles illustres par leur Noblesse, des Dames distinguées par leur beauté; il s'informa aussi du caractere & des moeurs des habitans, & de tout ce qui pouvoit mériter son attention.

L'Hô-

L'Hôte le satisfit de son mieux, & lui rendit un compte exact de tout ce qu'il en savoit. Parmi les choses singulieres & les raretez de cette Ville, l'Hôte n'oublia pas de parler de Dom Pedro d'une maniere à inspirer la curiosité de le voir. " Il est venu depuis quinze " jours, dit-il au Marquis, un homme " extraordinaire en cette Ville. Il est " habillé de verd d'une maniere fort " bizarre , & son esprit est encore " plus extravagant que son habit. Ce- " pandant au travers de ses extravagan- " ces , on voit en lui des traits de bon " sens , qui rendent sa personne fort " agréable. Ayant été interrogé par " quelcun de nos habitans sur sa nais- " sance , il a répondu qu'il étoit fils " de la Riviere de Sil , qui passe de- " vant les murailles de cette Ville, & " qu'il est d'une des plus illustres fa- " milles de Galice. Il prend le titre " de Comte des Legumes , & se fait " traitter de Seigneurie. Les folies " qu'il debite pour appuyer sa qualité, " sont si ridicules, qu'elles font rire les " gens les plus serieux. Il ne sort " presque point de son Logis ; il fait " fort bonne chere , & nous ne sa-

" vons

„ vous où il prend de quoi fournir à
„ sa dépense. Son Valet applaudit con-
„ tinuellement à tout ce qu'il dit, soit
„ qu'il en tire avantage, ou qu'il soit
„ aussi fol que son Maître; & je les
„ trouve tous deux assez dignes de vo-
„ tre curiosité. Je suis surpris qu'il ne
„ soit déja venu pour rendre visite à
„ Votre Excellence; car il aime à
„ converser avec les Etrangers, & il
„ recherche leur compagnie aussi-tôt
„ qu'il apprend leur arrivée.

Le Marquis fut charmé de ce que son Hôte venoit de lui conter, & le pria de lui amener le Comte des Legumes. La belle Marguerite, qui avoit entendu tout ce qu'on venoit de dire, témoigna aussi une grande envie de le voir. L'Hôte obeit avec joye, fort charmé que la piéce eût un commencement si heureux. Avant que d'aller chercher Dom Pedro, il avertit l'Ambassadeur qu'il falloit traiter avec honneur le Comte des Legumes, s'il vouloit avoir quelque plaisir avec lui; parce qu'étant plein de vanité dans sa folie, il se desespereroit si on lui témoignoit le moindre mépris, ou la moindre indifference. Rodolfe qui étoit galant

lant homme & naturellement civil, lui promit tout ce qu'il voulut. L'Hôte alla chercher Dom Pedro, qui parut fort gravement avec son équipage burlesque, & affecta des grimaces qui répondoient fort bien à sa parure. Quoique l'Ambassadeur s'afforçât de garder son sérieux, il ne put s'empêcher de rire, en le voyant ainsi équippé, & suivi de Felicien qui de son côté ne jouoit pas mal son rôle. Il alla le recevoir à la porte de sa chambre, & lui dit. » Bien venue soit la plus belle galanterie d'Espagne, & la fleur de tous » ses plus braves chevaliers.

» Votre Excellence n'aura pas les » gands pour les éloges qu'elle me donne, répondit Dom Pedro: vous » vous trompez fort, si vous croyez » être le premier de ceux qui ont admiré les dons & les graces que j'ai » reçus de la nature. J'en serai du » moins, repliqua le Marquis, un des » plus fideles témoins, quand vous » m'aurez souffert quelque tems en votre aimable compagnie. Un Diamant fin plait à tout le monde, ainsi » votre bonne mine & votre courtoisie » se font admirer de tous ceux qui ont » le bonheur de vous voir. Dom

Dom Pedro étoit près de la belle Marguerite, & regardant avec étonnement cette merveilleuse beauté; "Monsieur, dit-il au Marquis, supprimons „ je vous prie pour le présent les louanges que vous me donnez; cette „ parfaite créature est la seule qu'on „ doit louer. Dites moi, s'il vous „ plait Monsieur, si elle est votre fille; „ car en ce cas vous aurez bonne part „ aux éloges que je donnerai à cette „ merveille. Quand vous l'avez mise „ au monde vous avez embeli notre „ Hemisphere, vous avez songé à donner des flêches à Cupidon, à faire „ l'Aimant des cœurs, le plaisir des „ yeux, l'étonnement de l'univers, le „ chef-d'œuvre du Ciel & le miracle „ de la nature. Je jure en foi de Comte, qu'au moment que j'ai jetté les „ yeux sur cette beauté parfaite, j'ai „ senti que mon cœur n'étoit plus à „ moi, que mes volontez n'étoient „ plus libres, & que mon ame demeure absolument son esclave. Enfin, „ Monsieur, je ne croi plus être ce „ que j'étois auparavant, & plus je me „ tâte, plus je m'étonne d'une si belle „ metamorphose.

Mon-

Monsieur le Comte, répondit la Dame, les éloges que vous me donnez sont trop flatteurs ; je m'assure que vous ne croyez pas la moitié de ce que vous dites, & ainsi vous aurez beaucoup de peine à vous mettre en credit auprès de moi. Vous ne songez pas que vous parlez contre vos sentimens. Je ne conseillerois jamais à un Galant qui veut se faire considerer auprès des Dames, d'avoir recours à de tels artifices. Des louanges qu'on sent bien n'avoir pas meritées, ne donnent pas une idée avantageuse de la sincerité de celui qui les prodigue ainsi. " La vérité que je " vous dis, répondit l'amoureux Ca- " valier, est si pure, si claire & si fort " éloignée de tout soupçon, que vous " la connoitrez toûjours aussi bien dans " ma bouche, que dans votre propre " miroir.

Que votre Seigneurie, dit la Belle, prenne un Siége ; car nous serons bien aises de jouïr long-tems du plaisir de votre compagnie. " Plût au Ciel, dit " aussi-tôt Dom Pedro, que je de- " meurasse toujours auprès de vous ! " Mais je voi que le plaisir dont vous " me laissez jouïr sera bien court, &

" ma

„ ma joye de peu de durée ; car j'ap-
„ prens que vous devez quitter dans
„ deux jours cette Ville, & si vous
„ partez sans moi je mourrai d'ennui.
„ Souffrez cependant que je regarde ce
„ sejour comme le Ciel Empirée, puis-
„ qu'il a mérité qu'une telle Deïté l'ait
„ honorée de sa présence.

Je serai bien aise, dit le Marquis, que vous nous fassiez le recit de vos avantures ; car je crains qu'en parlant à un Cavalier de votre mérite sans le connoitre, nous ne soyons exposez à quelque incivilité, & nous ne manquions de vous rendre le respect qui vous est du.

„ Il ne m'en est du aucun, répond
„ le Cavalier ; mais afin que vous so-
„ yez persuadé, Monsieur, du desir
„ que j'ai de mériter l'honneur de vos
„ bonnes graces, je vai vous instruire
„ de ma naissance & vous raconter
„ toute mon histoire ; écoutez moi,
„ s'il vous plait, avec attention.

Le Royaume de Galice a été autrefois gouverné par des Comtes, & ensuite par des Rois. Gondomar qui a été un des plus considerables de ces Monarques, perdit sa premiere femme

me après quelques années de mariage. Il n'eut point d'autre enfant de cette Princesse que l'Infante Theodomire, qui regna après lui, & fut appellée la Reine Louve. Elle devint amoureuse de Ricarede, Cavalier des plus riches & des plus accomplis du Royaume. Il suivoit toûjours la Cour, & il étoit parent & premier favori du Roi. Il trouva facilement le moyen d'entrer dans la chambre de l'Infante; & après quelques mois d'assiduité, il en obtint les dernieres faveurs. Je fus engendré de cette amoureuse union, & l'heure de ma naissance arriva un jour que le Roi se trouva dans l'appartement de sa fille. Les douleurs de l'enfantement la prirent subitement, & comme elle étoit novice en pareille matiere, elle ne sut pas se contraindre en présence de son Pere, qui ne soupçonna pas la véritable cause de son mal. Ses femmes de chambre la porterent dans son lit, sans s'aperçevoir de son état. Quelques momens après je fus mis au monde, pour éprouver tous les malheurs qui me sont arrivez.

Quand ma mere eut accouché de moi, elle me remit entre les bras d'une ser-

ſervante, fidelle confidente de ſes amours, qui devoit me porter chez ſon Frere pour me faire nourrir. En ſortant de l'appartement de l'Infante, elle rencontra le Roi qui alloit voir ſa fille. Elle craignit que ce Prince n'eût la curioſité de voir le paquet dont elle étoit chargée; elle retourna ſur ſes pas, deſcendit dans le Jardin, & ouvrant une porte qui répondoit à la riviere de Sil, elle me jetta dans l'eau ſur un petit panier d'oſier, que le hazard lui fit rencontrer. N'oſant enſuite avouer ſon crime, elle aſſura la Princeſſe qu'elle m'avoit remis entre les mains de ſon Frere, comme on l'avoit projetté. Je flottai pendant quelque tems ſur les eaux, & enſuite je fus ſubmergé & reçû entre les bras du Dieu de cette riviere, qui environné de ſes belles Nymphes me fit mener dans ſa criſtaline demeure.

Vous vous imaginerez peut-être, que c'eſt un conte fait à plaiſir, & tiré des fictions des Poëtes; mais croyez que je n'ajoute rien à la vérité, & que la choſe ſe paſſa comme j'ai l'honneur de vous la raconter.

Les Nymphes eurent ſoin de m'élever dans cette retraite cachée, & le

Dieu voulut m'instruire lui-même, souhaittant que je répondisse à une si haute éducation. Il me fit apprendre toute sorte de sciences, & n'épargna rien pour faire de moi un homme accompli. J'appris quatre Langues en peu de tems, & je m'appliquai sur tout à la Langue Latine, que j'ai cultivée avec grand soin. J'avois atteint l'âge de vingt ans, quand l'Amour voulut que son feu penetrât jusqu'au fond des eaux, afin que tout lui rendît hommage comme au Souverain de tout l'univers.

Parmi cette troupe de Nymphes, il y en avoit une qui s'appelloit Anacarsie, dont le Dieu du Sil faisoit un cas tout particulier. Elle méritoit son estime par ses belles qualitez, qui la mettoient fort au dessus de toutes ses compagnes. Ses graces étoient merveilleuses, & sa beauté sans égale. Elle étoit à peu près de l'air, du mérite & de la taille de Mademoiselle votre fille; & elle avoit autant d'avantage sur ses compagnes, qu'en a le Delphique Flambeau sur les autres Planetes. Elle jouoit en perfection de toute sorte d'Instrumens; enfin c'étoit un prodige en tout. Je devins si passionément amoureux de cette belle Nymphe, que je n'eus plus un

un seul moment de repos, depuis que ses yeux adorables eurent frappé mon cœur de leurs flêches mortelles. Je trouvois de grandes difficultez à pouvoir lui déclarer mon amour, par ce qu'il ne m'étoit pas aisé de me trouver seul avec elle. J'étois perpetuellement environné des autres Nymphes, qui habitoient ce Palais de cristal; elles suivoient partout Anacarsie, & ne la quittoient point de vue. Mais un jour qu'elles assistoient à un Concert de Musique, dont le Dieu fait son plus grand plaisir, la Divine Nymphe que j'aimois feignit une indisposition, pour me donner lieu de lui parler. Elle m'avoit fait avertir qu'elle ne gardoit ainsi le lit que pour l'amour de moi. Je me rendis aussi-tôt dans sa chambre, & je la trouvai négligemment couchée sur un lit de mousse. L'éclat de son visage égaloit la splendeur du Soleil qui la regardoit; & la neige n'approche pas de sa blancheur. Je me sentis troublé à la vue de tant de charmes, & je fus sur le point de perdre tout sentiment, comme il arrive souvent à ceux qui sont véritablement touchez d'amour. Mais revenant un moment aprés en

moi-même, quoiqu'encore fort agité, j'eus la hardiesse de lui tenir ce discours.

„ Adorable Nymphe, gloire de cet-
„ te profonde demeure, Reine absolue
„ des cœurs qui contemplent votre be-
„ auté, depuis que je vous ai vue mon
„ ame est entierement soumise à votre
„ empire, & toute devouée à votre ser-
„ vice. Je n'ai plus aucun pouvoir sur
„ elle, elle vous apartient & fait gloire
„ de sa captivité. Traitez la comme une
„ esclave dont vous êtes la maîtresse,
„ & soyez persuadée de l'inviolable fi-
„ delité qu'elle vous a vouée. Vous
„ m'avez fait une faveur singuliere, en
„ me permettant de vous déclarer l'a-
„ moureuse passion que j'ai pour vous.
„ Pourrois-je encore esperer que vous
„ daignassiez la soulager? Si j'arrivois à
„ ce haut point de felicité, ne serois-
„ je pas le plus heureux & le plus
„ glorieux de tous les hommes? "

La belle Anacarsie, charmée d'un discours si obligeant, & du mérite qu'elle crut remarquer en moi, m'accorda toute son affection, & répondit à mes amoureux desirs dans les termes les plus gracieux & les plus tendres, qui me firent

rent tout esperer pour mon amour.

Cependant le Dieu du Sil ne tarda guéres à troubler notre doux entretien. Car ne me trouvant point dans l'assemblée, & voyant que la Nymphe y manquoit aussi, il vint à petit bruit dans la chambre où nous étions, & il entendit une partie de notre amoureuse conversation. Il en fut si irrité contre moi, que dès ce moment il voulut donner des bornes à ma hardiesse. Il assiega donc avec ses claires ondes la chambre d'Anacarsie; & avant que d'en boucher la porte, il me poussa dehors avec violence & me jetta jusqu'au bord de la riviere. J'ouïs aussi-tôt une voix qui me parla ainsi:

„ Guadomare, tu es descendu de „ plusieurs Rois, quoi qu'il y ait long- „ tems qu'ils n'ont plus le Sceptre en „ main; des Princes d'une autre fa- „ mille le possedent aujourd'hui. Tu es „ né Payen, tu choisiras à présent telle „ Loi qu'il te plaira; tu prendras, si tu „ m'en crois celle qui a cours dans ce „ Royaume, & qui a été suivie par „ tes illustres Ancêtres. Je t'ai juste- „ ment chassé de mon Empire, parce „ qu'il n'étoit pas juste que je souffrisse

„ des amours profanes avec une Nym-
„ phe, qui m'a consacré sa chasteté,
„ comme je lui ai voué la mienne. Je
„ lui ai promis ma protection & mon
„ assistance en toutes choses, & je ne
„ permettrai jamais qu'un mortel vien-
„ ne troubler son repos. Demeure à
„ l'avenir dans ton Royaume, & sois
„ persuadé que je m'interesse à ta pros-
„ perité, bien loin de vouloir te nui-
„ re. Je ne te manquerai jamais, &
„ je prendrai soin de toi, en quelque
„ lieu que la fortune conduise tes pas.

A ces mots un tourbillon d'eau agite tout d'un coup la riviere, qui dans un instant devient aussi tranquille qu'elle l'étoit auparavant. Je me trouvai transporté dans ce moment, & je ne sai par quelle avanture, dans un Jardin potager au milieu d'un carreau de Persil, ce qui me parut d'un bon augure; & je me crus obligé de tirer de là le nom que je porte. Ainsi depuis que je me suis fait baptiser, je m'appelle *Pierre Gil de Galise*, prenant mon surnom du Royaume qui a apartenu à mes predecesseurs, morts depuis plus de quatre cens ans, comme je l'ai appris par l'Histoire. J'ai pris encore a-

vec

vec ce nom la qualité de Comte des Legumes; je me la suis donnée moi-même, par ce qu'une personne illustre comme moi, ne doit pas être traitée comme un homme du commun.

J'ai dit, Monsieur, à Votre Excellence, qui je suis, & je lui ai découvert ma véritable origine. Si les qualitez qui sont en moi, o illustre Marquis, méritent l'honneur de votre alliance, permettez moi de servir cette adorable beauté, cette merveille de notre Siécle, que la nature a pris plaisir de former pour les délices des yeux & pour le supplice des cœurs. Je n'attens que votre consentement; donnez le moi, je vous en conjure, & ne vous opposez pas à une passion aussi raisonnable. Je vous croi trop genereux pour ne pas m'accorder cette grace, si vous considerez que votre refus doit me priver de la vie. Faites aussi reflexion que mon sang est le plus illustre de l'Europe; & que le monde perdant en moi son plus renommé Chevalier, perdroit en même-tems le plus digne parent de Sa Majesté le Roi Philippe.

Dom Pedro accompagna ces dernieres paroles de gestes si plaisans, pour

mieux exprimer la violence de sa passion, que le Marquis & sa fille eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Felicien fut tout surpris de la force de la passion de son Maître, qui d'un Cavalier accompli étoit devenu un objet de raillerie; & qui paroissoit un véritable insensé, après avoir fait admirer la justesse de son esprit, son grand jugement & son habileté dans les affaires. Car s'il n'eût feint d'avoir perdu l'esprit, son amour auroit été sans esperance; & il ne pouvoit trouver que la seule qualité de Boufon, propre à l'introduire auprès d'une si belle Dame.

Après que le Marquis se fut un peu remis de l'envie qu'il avoit de rire, & qu'il eut composé son visage, il lui répondit ainsi, d'un ton aussi grave & aussi serieux, que s'il eût eu à parler devant le plus grand Prince.

„ Seigneur Dom Pedro Gil, illustre „ & fameux Comte des Legumes, ce „ que vous venez de m'apprendre tou„ chant votre personne, votre mira„ culeuse naissance & votre belle édu„ cation, me cause une joye que je „ ne saurois vous exprimer. Si une „ personne moins illustre que vous „ m'at-

„ m'atteſtoit ce que je viens d'enten-
„ dre, je me défierois de ſa ſincerité,
„ & je croirois qu'il voudroit m'en im-
„ poſer : mais quand un homme de
„ votre mérite & de votre condition
„ parle, on doit ajoûter foi à tout ce
„ qu'il dit. J'ai encore moins de ſujet
„ d'en douter, quand je penſe que c'eſt
„ un grand Prince qui me fait un recit
„ ſi extraordinaire, & dont la ſeule
„ qualité de Comte donneroit aſſez de
„ credit à ſes paroles. J'ai un profond
„ reſpect pour votre Seigneurie,
„ j'honore votre perſonne, & je ne
„ puis aſſez admirer vos rares qualitez.
„ Je tâcherai de me conſerver l'hon-
„ neur de votre amitié autant que je
„ vivrai, & de la mériter par mes ſer-
„ vices & mon attachement. Je vou-
„ drois être né dans ce Royaume, afin
„ de pouvoir plus librement m'offrir
„ à vous. Je n'y demeurerai qu'au-
„ tant de tems qu'il plaira à Sa Majeſté
„ Imperiale de m'y laiſſer; mais pen-
„ dant que j'y ſerai, je vous offre tout
„ ce qui peut dépendre de moi. Pour
„ ce qui eſt de la permiſſion que vous
„ me demandez de ſervir ma fille Mar-
„ guerite, dès maintenant je vous la

riter la main de Mademoiselle sa Fille en qualité d'époux, que du moins il eût la gloire de l'aimer d'un amour honnête, ce que son Mari même ne voudroit pas lui refuser. Le Marquis le lui permit, le priant de lui faire l'honneur de souper ce soir-là avec eux, parce qu'il avoit une affaire à lui communiquer. Dom Pedro accepta l'offre avec joye, & se retira après un grand nombre de profondes revérences.

Le Marquis & ses gens parlerent fort au long entr'eux de Dom Pedro, & ne pouvoient se lasser de plaindre un égarement si extraordinaire. Le Marquis leur fit part du dessein qu'il avoit de l'emmener à la Cour avec lui. L'Hôte, qui se trouva par hazard auprès de lui, répondit qu'il doutoit fort, que Dom Pedro Gil s'y pût resoudre, si le Marquis le traitoit comme son inferieur; par ce qu'il étoit fort vain & qu'il affectoit de garder son rang. Il ajoûta que quand même Dom Pedro s'y resoudroit, il trouvoit une grande difficulté dans la maniere de le conduire; car, dit-il, Votre Excellence allant en Litiere, je ne croi pas qu'il veuille aller autrement.

Nous

Nous trouverons un remēde à cela, dit le Marquis ; c'eſt que Marguerite le priera de l'entretenir à la portiere ; & s'il eſt véritablement paſſionné pour elle, il n'aura garde de refuſer cette faveur de ſa Maîtreſſe. D'ailleurs j'ai un beau cheval de main que je fais ſuivre pour m'en ſervir, lorsque je fuis trop fatigué de ma voiture ; je le donnerai à Dom Pedro , qui ſera tout fier de ſe voir ſi bien monté.

Dom Pedro ne manqua pas de venir à l'heure du ſouper, comme il en avoit été prié. Le Marquis le reçût fort civilement, lui fit donner un fauteuil, & le plaça auprès de la belle Marguerite, comme il paroiſſoit le ſouhaitter. La converſation roula ſur divers ſujets, & Dom Pedro fit paroître beaucoup d'esprit dans ſes bons intervales, qui étoient toûjours ſuivis de quelque agréable folie. Ils ſouperent fort gayement, parce que durant le repas Dom Pedro avoit ſoin de les divertir par mille contes plaiſans. Le ſouper étant fini, le Marquis parla ainſi à notre Cavalier.

„ C'eſt dommage ; Monſieur le
„ Comte, que votre Seigneurie, ornée
„ de tant de belles qualitez & d'un es-

,, prît si rare, soit reléguée dans une
,, petite Ville comme celle-ci ; & que
,, la Cour de Sa Majesté Catholique
,, en soit privée. J'ai appris que vous
,, l'évitez, par ce que vous n'avez pas
,, assez de bien pour y vivre en hom-
,, me de votre condition, & dans le
,, rang que vous y devriez naturelle-
,, ment tenir. Si votre Seigneurie,
,, dont j'honore le mérite autant que
,, je le dois, veut se résoudre à venir
,, avec moi ; je m'estimerai heureux
,, de la mener avec moi à Valladolid ;
,, elle sera traitée dans mon Hôtel avec
,, tous les égards & les soins qui sont
,, dûs à une personne de votre qualité,
,, sans qu'il lui en coûte rien. Ce sera
,, un moyen de vous faire connoître ;
,, & comme l'on saura bien-tôt ce que
,, vous valez, il vous sera aisé de trou-
,, ver à la Cour une femme riche &
,, distinguée par sa naissance. Ma fille
,, qui fréquentera les personnes du pre-
,, mier rang, ne manquera pas de vous
,, faire valoir, & travaillera à vous
,, acquerir les bonnes graces de celle
,, pour qui vous aurez le plus d'incli-
,, nation. Que j'obtienne donc de vo-
,, tre Seigneurie, Monsieur, la grace

,, que

» que je vous demande ; vivez libre-
» ment avec nous ; & puisque vous
» me témoignez que votre amour pour
» ma fille est pur & sincere, je suis
» assuré qu'il ne déplaira pas au Mari
» qui lui est destiné. J'attens votre
» réponse là-dessus, & je me flatte
» qu'elle sera conforme à mes desirs &
» à l'estime que je fais de votre mérite.

Dom Pedro fut très satisfait que sa fourberie lui eût si bien réussi. Il crut qu'étant chez le Marquis, il feroit souvent auprès de celle qu'il adoroit. Il ne souhaitoit que de pouvoir l'entretenir facilement, & il répondit ainsi.

» Rien au monde ne feroit capable
» de me faire quitter cette solitude, si
» Votre Excellence ne me témoignoit
» autant de bonne volonté. J'avois
» résolu de passer le reste de mes jours
» dans cette tranquille retraite, parce
» qu'un Comte de ma qualité, qui n'a
» pas un revenu proportionné à la fi-
» gure qu'il devroit faire dans le grand
» monde, doit se retirer dans un lieu
» où il est connu, & où il n'a besoin
» ni de superbes équipages, ni d'un
» grand nombre de Domestiques ; c'est
» la raison qui m'oblige à me tenir

» ren-

„ prît sa mère, soit reléguée dans une
„ petite Ville comme celle-ci ; & que
„ la Cour de Sa Majesté Catholique
„ en soit privée. J'ai apperçu que vous
„ l'éviez, par ce que vous n'avez pas
„ assez de bien pour y vivre en hom-
„ me de votre condition, & dans le
„ rang que vous y deviez naturelle-
„ ment tenir. Si votre Seigneurie,
„ dont j'honore le mérite autant que
„ je le dois, veut se resoudre à venir
„ avec moi, je m'estimerai heureux
„ de la mener avec moi à Valladolid ;
„ elle sera traitée dans mon Hôtel avec
„ tous les égards & les soins qui sont
„ dûs à une personne de votre qualité,
„ sans qu'il lui en coûte rien. Ce sera
„ un moyen de vous faire connoître ;
„ & comme l'on saura bien-tôt ce que
„ vous valez, il vous sera aisé de trou-
„ ver à la Cour une femme riche &
„ distinguée par [illegible]issance. Ma fille
„ qui fréquen[illegible] personnes du pre-
„ mier ran[illegible]quera pas de vous
„ faire [illegible] travaillera à
„ acq[illegible] gra[illegible]
„ po[illegible]
„ r[illegible]
„ [illegible]

„ ment avec nous ; & puisque vous
„ me témoignez que votre amour pour
„ ma fille est pur & sincere, je suis
„ assuré qu'il ne déplaira pas au Mari
„ qui lui est destiné. J'attens votre
„ réponse là-dessus, & je me flatte
„ qu'elle sera conforme à mes desirs &
„ à l'estime que je fais de votre mérite.

Dom Pedro fut très satisfait que sa fourberie lui eût si bien réussi. Il crut qu'étant chez le Marquis, il seroit souvent auprès de celle qu'il adoroit. Il ne souhaitoit que de pouvoir l'entretenir facilement, & il répondit ainsi.

„ Rien au monde ne seroit capable
„ de me faire quitter cette solitude, si
„ Votre Excellence ne me témoignoit
„ autant de bonne volonté. J'avois
„ résolu de passer le reste de mes jours
„ dans cette tranquille retraite, par ce
„ qu'un Comte de ma qualité, qui n'a
„ pas un reve[illegible]proportionné à la fi-
„ gure qu'il [illegible] faire dans le grand
„ monde [illegible]irer dans un lieu
„ [illegible] il e[illegible] où il n'a besoin
„ de [illegible]ipages, ni d'un
[illegible] Do[illegible]es; c'est
[illegible] e tenir
[illegible], ren-

„ renfermé dans ce tranquile séjour.
„ Mais la bien-veuillance que vous me
„ témoignez jointe à cette adorable
„ beauté, qui attire les coeurs par les
„ charmes de ses beaux yeux, comme
„ Orphée de Thrace attiroit les Ani-
„ maux, les Pierres & les Plantes, au
„ son harmoniex de sa Lyre ; ces deux
„ motifs me lient entierement à vous.
„ Je ne crois pas qu'il soit nécessaire
„ de vous dire, de quelle maniere on
„ doit traiter un homme de ma quali-
„ té; puisqu'il est constant que je suis
„ du Sang Royal, & que vous n'igno-
„ rez pas quels sont mes Titres. La
„ plus grande faveur que je puis reçe-
„ voir de vous, c'est de me permet-
„ tre de servir en chemin Mademoi-
„ selle votre fille; si vous me l'accor-
„ dez, j'accepte de grand coeur l'offre
„ qu'il vous plait de me faire.

Comme on étoit en peine sur la maniere dont le Comte feroit le Voyage, le Marquis obtint qu'il monteroit à cheval, afin de pouvoir entretenir la Dame à la portiere; & cette difficulté que la vanité de Dom Pedro sembloit rendre insurmontable, ne fut point un obstacle pour le départ, comme chacun

cun l'avoit apprehendé. Tout étant ainsi reglé, le Galant met sa Dame dans la Litiere, ravi de ce beau commencement de service, & de la liberté qu'il avoit de lui donner la main. Il continua de même depuis le départ de Pont-Ferrada, jusques à leur arrivée à Valladolid. Pendant tout le chemin il entretint sa Maîtresse d'une maniere plaisante & boufonne, sans oublier d'assaisonner ses discours du tendre amour qui l'occupoit. En arrivant aux Hôtelleries la Dame ne manquoit pas de divertir son Pere, en lui repetant les conversations du Voyage.

Pendant la derniere journée, Dom Pedro voulut sonder sa Maîtresse sur son Mariage, & tâcha de découvrir s'il étoit conforme à ses inclinations. Il fit tomber adroitement la conversation sur ce sujet, afin que la Belle n'eût aucun soupçon de sa curiosité. Les personnes affligées confient d'ordinaire leurs chagrins à ceux qu'elles voyent familierement. Marguerite s'aperçut du motif qui obligeoit le Cavalier à lui demander, si elle étoit fort contente de l'engagement où elle étoit avec son Cousin, & elle lui répondit: " Sei-

» gneur

» gneur Dom Pedro Gil, mon Cousin
» Leopolde a de grandes qualitez pour
» se faire aimer ; mais je le connois
» d'une humeur si volage, & si porté
» à courir après toute sorte de femmes,
» sans aucun égard pour leur naissance
» & leur vertu, que je ne sens que de
» la froideur pour lui. Je crains beau-
» coup ses recherches, quoique j'au-
» rois assez de penchant pour sa per-
» sonne, si je pouvois esperer plus de
» constance de sa part. Depuis mon
» arrivée en Espagne, ma présence de-
» vroit, ce semble, le rendre plus re-
» tenu ; mais je ne voi aucun change-
» ment en lui, & Dieu sait avec quel-
» les frayeurs j'envisage ce mariage.
» Car si ses défauts me paroissent d'a-
» bord si grands, que n'aurai-je point
» à craindre quand il sera mon maî-
» tre ? L'obeïssance que j'ai pour les
» ordres de mon Pere, jointe à la né-
» cessité de ce mariage pour le bien &
» l'avantage de notre Maison, m'em-
» pêche de m'opposer à la conclusion
» de cette affaire. Je consens donc
» malgré moi à la recherche de Leo-
» polde ; & tout ce que je puis faire,
» c'est de prier Dieu qu'il change son
» cœur,

„ cœur, & qu'il lui donna des in-
„ clinations plus chrêtiennes, & plus
„ dignes d'un homme de sa naissance.

Dom Pedro eût bien voulu, qu'elle n'eût pas été si resolue qu'elle le témoignoit. Il répondit à sa Maîtresse en homme sage; & il jugea que pour cette fois il falloit prendre le parti de son Cousin. " Esperez, esperez, lui dit-
„ il, Madame, que Leopolde se cor-
„ rigera, s'il est tel que vous le cro-
„ yez; & qu'il fixera son humeur vo-
„ lage, quand il se verra possesseur
„ d'une Dame si belle & si parfaite. "
Cependant le Cavalier resolut de changer de langage, à la premiere occasion qui se présenteroit, & de se déclarer tout de bon à sa Maîtresse.

Ils arriverent à Valladolid ce même jour avec Leopolde, qui étoit venu au devant d'eux pour les reçevoir à demi journée de la Ville. Il fut très bien reçû du Marquis & de sa fille, & le Comte des Legumes n'en fut pas trop content. La bonne mine de Leopolde lui donna beaucoup de jalousie, & il fut sur le point d'abandonner une entreprise, dans laquelle il craignoit plus que jamais d'échouer. Le Marquis qui vou-

voulut d'abord le faire connoitre à son Neveu, lui parla ainsi : „ Mon Neveu, connoissez ce brave Cavalier „ qui a bien voulu nous honorer de sa „ Compagnie, depuis que nous avons „ passé en Galice. Sa personne & ses „ belles qualitez méritent toute votre „ estime. Faites en beaucoup de cas, „ vous le devez ; car il est du Sang „ Royal, & de plus illustre Comte des „ Legumes. C'est une Seigneurie d'u„ne grande étendue, car en quelque „ part du monde qu'il veuille aller, il „ y trouvera des sujets soumis. „ Leopolde examina Dom Pedro avec attention ; ses Titres & son équipage lui firent aisément comprendre, que c'étoit un fou de belle humeur, & que son Oncle l'avoit pris en cette qualité pour se divertir. „ Je suis fort aise, dit Leo„ polde en se tournant vers Dom Pe„ dro, de connoitre votre Seigneurie „ & de savoir que vous avez bien vou„ lu accompagner Monsieur le Mar„ quis mon Oncle & Mademoiselle „ ma Cousine ; & en reconnoissance „ de ce bon office, je m'offre à vous „ comme votre Serviteur & votre A„ mi. L'estime que mon Oncle a

„ pour

„ pour vous, suffit pour me persuader
„ que vous valez beaucoup.

Dom Pedro lui répondit, en le remerciant de l'honneur qu'il lui faisoit:
„ Tout ce qui touche la belle Mar-
„ guerite de près ou de loin, doit être
„ pour moi d'un grand prix; ainsi je
„ souhaitterois valoir quelque chose,
„ pour me rendre digne de servir vo-
„ tre Seigneurie tout le tems qu'il plai-
„ ra à Monsieur l'Ambassadeur de me
„ retenir auprès de lui. Comment,
„ repliqua Leopolde, aurons-nous en-
„ core ce bonheur? Vraiment je suis
„ charmé, que nous puissions jouïr
„ long-tems de votre présence.

„ Je ne vois pas que vous ayez su-
„ jet de vous en réjouïr, lui dit le Mar-
„ quis, car Dom Pedro Gil est fort
„ amoureux de votre Cousine; &
„ c'est son amour qui a donné lieu à
„ notre connoissance. Il m'a pour-
„ tant assuré, depuis qu'il a sû qu'elle
„ étoit engagée avec vous, que son
„ amour s'étoit converti en estime &
„ en l'amitié la plus pure; & cette
„ passion innocente l'oblige à la servir
„ comme un tendre Frere.

„ Je vous en assure encore, dit Dom
„ Pe-

tre & le Valet passerent une partie de la nuit à s'entretenir sur ce sujet, jusqu'à ce que Dom Pedro s'endormit, bien resolu de se découvrir à sa Maîtresse, & de reprendre aussi-tôt le chemin de Galice, s'il ne recevoit une réponse favorable.

Les visites des Cavaliers & des Dames continuerent six jours durant. Pendant ce tems-là l'Ambassadeur & sa fille se voyoient souvent, prenant tous deux grand plaisir aux folies que Dom Pedro étoit obligé de continuer. Ils les publierent si bien, qu'on ne s'entretenoit d'autre chose à la Cour que des extravagances du Comte des Legumes; & tout le monde parloit de lui, comme du plus divertissant Bouffon qui eût paru depuis long-tems. On conseilla à l'Ambassadeur de le mener au Palais, l'assurant que le Roi prendroit beaucoup de plaisir à son entretien. Dom Pedro qui en eut le vent, se mit fort en colere. Il s'excusa toûjours sur la crainte que le Roi ne lui fît pas l'accueuil qui étoit dû à son mérite & à sa naissance; protestant qu'il ne vouloit pas s'exposer à recevoir un affront, & qu'en un mot le mépris qu'on feroit de lui, le porteroit

à

à faire éclatter son ressentiment. L'Ambassadeur n'insista pas là dessus, de peur de lui déplaire, voyant qu'il en étoit mécontent. Il crut qu'il seroit mieux d'attendre à lui en parler une autre fois, lorsqu'il le verroit de meilleure humeur, & plus porté à lui donner cette marque de sa complaisance.

Leopolde, qui logeoit aussi chez l'Ambassadeur, avoit en Ville deux Valets à qui il se fioit pour toutes ses galanteries. Ils tomberent tous deux malades; & dans le tems qu'il devoit paroître plus retenu dans ses amours, pour ne pas déplaire à sa Maîtresse, il ne songea qu'à suivre les mouvemens de sa passion, allant faire ses visites nocturnes comme il avoit accoûtumé avant l'arrivée de Marguerite. Ne pouvant se servir de ses deux Valets, il se fit accompagner de Felicien, avec la permission de Dom Pedro, ayant reconnu que c'étoit un homme d'esprit & d'experience, en qui on pouvoit se confier entierement. Il le mena trois ou quatre nuits de suite dans une maison, d'où il ne sortoit qu'à des heures fort suspectes. Quoique Felicien y entrât avec lui, il n'osa pourtant pas s'infor-

mer d'abord du nom de la Maîtresse du Logis, jusqu'à la troisième nuit. Se trouvant seul avec une Servante, qui à l'exemple de sa Maîtresse n'étoit pas avare de ses faveurs, il lui demanda à qui apartenoit cette maison, & à qui Leopolde alloit rendre ses visites. Quand on a de l'amour, on garde difficilement un secret. La Servante étoit amoureuse de Felicien, ainsi il est aisé de s'imaginer qu'il n'y eut rien de caché pour lui.

Felicien apprit de cette fille, que la maison apartenoit à la Tante de son Maître; & que sa propre Sœur étoit celle dont Leopolde jouissoit, sous une promesse de mariage qu'il lui avoit donnée, signée de sa main, tandis que ce perfide pensoit à se marier avec Marguerite. Felicien ne manqua pas d'avertir son Maître de toutes les belles découvertes qu'il venoit de faire. Dom Pedro fut surpris & indigné contre sa Sœur, quoique cette conduite de Leopolde avec une personne qui le touchoit de si près, ranimât son esperance. Car il voyoit bien que c'étoit un moyen pour faciliter le succez de son dessein. Il étoit brave & d'une naissance aussi distinguée que celle de Leopolde, ainsi il resolut

de

de le forcer à épouser celle à qui il avoit ôté l'honneur. Il chargea Felicien de faire savoir à la Servante, que Leopolde devoit se marier avec sa Cousine, & qu'on attendoit le Courier qui portoit la dispense de Rome ; afin qu'elle en informât sa Maîtresse, & qu'on pût prévenir l'affront que Leopolde lui préparoit. Felicien executa fidellement ces ordres ; & la nuit suivante la Soeur de Dom Pedro , qui s'appelloit Dona Constance , fut instruite de toute l'affaire. Elle eut sur ce sujet une grande dispute avec Leopolde, qui nioit avec impudence d'être accordé, ni de traiter en aucune maniere de son mariage avec sa Cousine. Il fit de son mieux pour se justifier, & pour appaiser Constance; elle feignit d'en être satisfaite, pourvu que dès le lendemain il lui donnât des preuves de son innocence. Ainsi elle dit adieu à Leopolde , qui se retira content , persuadé qu'elle étoit entierement desabusée. Mais étant resolu de ne pas retourner si tôt chez elle, il prétexta une maladie pour ne lui donner aucun soupçon.

Dom Pedro apprit cette même nuit de Felicien tout ce qui s'étoit passé en-

tre Leopolde & sa Sœur, & il fut très irrité de ce qu'elle ajoûtoit foi aux paroles trompeuses d'un si méchant homme. Il voulut laisser passer deux jours, pour voir quelle resolution prendroit sa Sœur, & il ordonna expressément à son Valet de veiller sur tout avec attention.

Quoique Constance eût paru satisfaite des discours de Leopolde, elle étoit transportée de rage & de jalousie; & le jour suivant, sans attendre plus longtems, elle resolut de s'informer de la conduite de son Amant, & d'apprendre la vérité de la bouche même du Marquis. Elle monta en carosse, & couvrant son visage avec sa Mante, elle fut droit à son Hôtel. Mais elle prit si mal ses précautions, qu'étant arrivée dans le vestibule pour faire avertir l'Ambassadeur, elle rencontra Dom Leopolde qui la reconnut d'abord. Il se douta bien du sujet qui l'amenoit, & du dessein qu'elle avoit d'informer son Oncle des engagemens qu'ils avoient ensemble; & de lui montrer la promesse de mariage signée de sa main. Il ne se trompoit pas dans ses conjectures; car, comme nous l'avons déja dit, quoiqu'elle eût fait semblant d'être entièrement

ment desabusée du bruit qui couroit sur le mariage de Leopolde avec Marguerite, elle vouloit s'expliquer sur cette affaire avec le Seigneur Rodolfe, qui y étoit lui-même si interessé.

Leopolde la reçût avec beaucoup de caresses, & elle ne répondit qu'avec froideur à ses civilitez; ce qui augmenta ses soupçons. Il la pria d'entrer dans une chambre pour l'entretenir en particulier. Constance s'en deffendit, voulant parler auparavant à l'Ambassadeur, & lui promettant d'écouter ensuite tout ce qu'il auroit à lui dire. Leopolde l'empêcha d'entrer dans l'appartement de son Oncle, sous prétexte qu'il étoit occupé à lire les dépêches qu'il venoit de reçevoir de la Cour de l'Empereur. Il s'obstina si fort pour l'obliger à l'écouter qu'elle s'y resolut enfin. Il la fit entrer dans la chambre de Dom Pedro, qu'il pria de tenir compagnie à cette Dame, jusqu'à ce qu'il revint lui parler.

Dom Pedro ne reconnut pas d'abord Constance, qui étoit cachée sous sa Mante; mais ce qu'il avoit entendu lui fit assez comprendre que c'étoit sa propre Sœur. Elle ne pouvoit le reconnoître sous un tel équipage; car outre

l'habit extravagant dont il étoit revêtu, il portoit encore des lunettes qui le défiguroient entierement. Dom Pedro fit asseoir sa Sœur, & la laissant enfermée dans sa chambre, il alla trouver Leopolde, pour savoir ce qu'il avoit dessein de faire de cette femme. Celui-ci s'étoit retiré dans la chambre de son Oncle, & il fit prier Dom Pedro de vouloir entretenir la Dame quelque tems, s'excusant sur des occupations importantes, qui ne lui permettoient *pas* de sortir de la chambre de l'Ambassadeur. Dom Pedro rentra dans sa chambre, & s'y enferma avec la Dame qu'il y avoit laissée.

Cependant Marguerite avoit été informée, que son Cousin avoit parlé à une femme couverte d'une Mante, à l'entrée de l'Hôtel, & qu'il avoit prié Dom Pedro de la reçevoir dans sa chambre. Comme elle étoit jalouse, elle voulut savoir qui étoit cette étrangere. Il lui fut aisé de satisfaire sa curiosité, par une porte de son appartement qui répondoit à celui de Dom Pedro, dont elle avoit la clef. Elle l'ouvrit donc fort doucement, de crainte d'être apperçuë, justement dans le tems qu'il entroit dans

sa

sa chambre. Il y trouva sa Sœur à visage découvert, par ce qu'elle avoit ôté sa Mante, ne croyant être vue que de Leopolde qu'elle attendoit. Aussi-tôt qu'il l'eut reconnue, sans lui donner le tems de se couvrir, il lui parla en ces termes.

„ Malheureuse fille, indigne du no-
„ ble sang qui coule dans tes veines, &
„ de t'appeller ma Sœur; est-il possi-
„ ble qu'oubliant qui tu es, & te fiant
„ à quelques vains discours, tu ayez eu
„ la hardiesse de venir dans cette mai-
„ son chercher un homme qui t'a a-
„ busée; & à qui tu n'as pas rougi de
„ te prostituer? Viens-tu prier un per-
„ fide qui t'a oubliée, & chercher ce-
„ lui qui te trompe si visiblement? Si
„ aveuglée de ton fol amour, tu avois
„ dessein de le prendre pour mari, tu
„ as des parens à qui tu pouvois com-
„ muniquer ton dessein, plûtôt que de
„ t'abandonner à un homme qui te
„ traitte avec tant de mépris, puis-
„ qu'il le témoigne assez par ses ac-
„ tions, si l'honneur te permettoit d'y
„ prendre garde. Car quelques cares-
„ ses qu'il te fasse, il se mocque de toi;
„ il est sur le point de se marier avec
„ sa Cousine; es-tu si sotte d'ignorer

„ seule une nouvelle, dont toute la „ Cour est informée ? Si je ne respectois le lieu où tu es, je t'arracherois la vie avec cette épée, afin que „ tu servisses d'exemple aux filles qui „ te ressemblent. As-tu si fort oublié „ le respect que tu dois à ta Tante, „ que de profaner sa maison en y introduisant de nuit Leopolde ? Tu „ devois faire reflexion qu'il n'est pas „ de meilleure maison que toi, & que „ tes Ancêtres valent bien les siens. „ C'est un grand bonheur pour toi, „ qu'il m'ait pris envie de venir en cette Cour, quoique tu me voyes sous „ ce ridicule équipage, pour empêcher „ que Leopolde ne se mocque plus „ long-tems de toi ; & je n'épargnerai „ pas ma vie pour y réussir. Di moi, „ infame, ce qui s'est passé entre vous „ deux, & où vous en étes ensemble, „ afin que je tâche d'y remedier ; ne „ me déguise pas la verité, car il y va „ de ton honneur & de ta vie.

L'affligée Constance écoutoit ce discours les yeux baissez, fondant en larmes, & sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle fit un effort sur ellemême pour obeir à son Frere, dont elle

elle voyoit le juste courroux, & lui conta en peu de mots, que Leopolde l'ayant vue dans une Fête, elle lui avoit plu, & que s'étant informé de sa demeure il lui avoit écrit plusieurs Lettres; qu'ayant continué à lui donner de grands témoignages de son amour, elle lui avoit permis l'entrée de la maison de sa Tante; que ce Cavalier lui ayant donné parole de l'épouser, & ensuite une promesse écrite de sa main, qu'elle lui fit lire, elle lui avoit permis tout ce qu'il avoit desiré d'elle. Enfin elle fit à son Frere une confession sincere & détaillée de tout ce qui s'étoit passé entr'eux; & Dom Pedro pour ne pas l'affliger d'avantage, lui promit de la tirer de ce mauvais pas, en obligeant Leopolde d'accomplir sa promesse.

Marguerite avoit entendu toute la conversation, derriere la porte de la chambre qu'elle avoit entrouverte. Elle ne pouvoit assez s'étonner, qu'un homme aussi qualifié que Dom Pedro, comme elle l'avoit reconnu à son discours, & d'un esprit aussi relevé, se fût ainsi déguisé en Bouffon, & voulût passer pour tel dans leur maison & à la Cour. Elle ignoroit la cause d'une métamor-

phose si bizarre, quoi qu'elle eût quelque soupçon que ce qu'il en faisoit pouvoit bien être pour l'amour d'elle. D'un autre côté cette fille reflechissoit sur la double perfidie de son Cousin Leopolde, qui lui faisoit des propositions de mariage, après avoir donné une promesse dans les formes à une personne d'un rang aussi distingué que Dona Constance paroissoit l'être. Se voyant éclaircie sur ces deux points importans, elle ne voulut pas se cacher plus longtems. Elle entra dans la chambre, sans donner le tems à la Dame de reprendre sa Mante, ni à Dom Pedro de dissimuler sa colere. Le Cavalier la vit venir, & se remettant un peu de son emportement: " Quoi, Madame, me ten-
„ dez-vous ainsi des embûches? Quel
„ est votre dessein, Souveraine Prin-
„ cesse de mon ame, & Maîtresse ab-
„ solue de mes volontez? Usez-vous
„ d'une semblable trahison contre ceux
„ qui ont une entiere confiance en
„ vous? Qu'une telle beauté ne me
„ donne plus, s'il lui plait, de sembla-
„ bles allarmes; car une surprise de cet-
„ te nature me feroit expirer de joye,
„ comme on en a vû d'autres mourir
„ par un excez de douleur. " Il

„ Il n'eſt plus tems de diſſimuler, „ Monſieur, dit Marguerite. Je ſai „ que vous n'étes pas tel que vous vou- „ lez nous le perſuader, & que le dé- „ plaiſir qui vous occupe, demande „ que vous agiſſiez avec vigueur pour „ en prévenir les ſuites, ſans vous a- „ muſer à des extravagances qui ne ſont „ plus de ſaiſon. Ma curioſité mêlée „ avec un peu de jalouſie, m'en a fait „ découvrir plus que vous ne penſez. „ J'ai reconnu que la trahiſon de mon „ Couſin Leopolde étoit plus grande „ envers moi, que ne me le promet- „ toient ſes careſſes affectées. Je veux „ ſortir tout de bon de la confuſion où „ je ſuis, & je vous prie férieuſement „ de m'expliquer cette énigme. Son „ obſcurité m'embaraſſe encore, jus- „ qu'à ce que vous m'en ayez donné „ le vrai ſens. Mais avant que d'aller „ plus avant, il faut que Madame vo- „ tre Sœur paſſe dans mon apparte- „ ment; & que vous diſiez à Leopol- „ de, qu'après s'être laſſée de l'atten- „ dre elle s'eſt retirée dans une grande „ colere, ſans qu'il vous ait été poſſi- „ ble de la retenir; & vous me laiſſe- „ rez faire le reſte.

Cela dit, elle emmena Constance avec elle, la comblant de caresses & lui promettant de la servir de son mieux. Ces témoignages d'amitié rassurerent cette personne désolée, & lui firent esperer un succez plus favorable qu'elle n'avoit lieu de l'attendre du mépris de Leopolde & de la colere de son Frere. Marguerite laissa Constance avec ses suivantes, & s'en retourna dans la chambre de Dom Pedro.

Ce Cavalier fut d'abord surpris en voyant la belle Marguerite, & mortifié qu'elle eût appris l'infamie de sa Sœur; il en eut ensuite du plaisir, puisque sa jalousie & sa curiosité avoient découvert son déguisement & la perfidie de Leopolde. Dom Pedro se rejouit fort de voir Marguerite de retour dans sa chambre, comme il le témoigna assez par sa gayeté. Elle s'assit auprès de lui, & lui parla ainsi. » Je me trouve de-
» puis quelques jours dans une inquié-
» tude extrême, & dans une grande
» colere contre mon Cousin Leopol-
» de, qui m'a traitée de la maniere la
» plus indigne. Je viens me consoler
» auprès de vous, & vous prier de
» m'éclaircir sur une chose que je ne
» puis

„ puis comprendre. Je ne puis assez „ m'étonner de vous voir contrefaire „ le Bouffon & le plaisant , dans une „ Cour où vous pourriez paroître en „ galant homme , & jouër le person- „ nage d'un homme d'honneur, y a- „ yant déja une Sœur aussi belle & aussi „ accomplie que Dona Constance. „ Vous devriez considerer , Monsieur, „ que vous vous deshonnorez, en vou- „ lant passer pour extravagant , tant „ par vos habits , que par les discours „ que vous affectez. Il y a, sans dou- „ te, quelque grand mystere caché sous „ ce déguisement ; c'est ce que je sou- „ haitte que vous m'appreniez , afin „ que je puisse m'éclaircir sur mes dou- „ tes. " Après ces mots prononcez de la meilleure grace du monde, la belle Marguerite se tût, & Dom Pedro pour la satisfaire, lui répondit ainsi.

„ Adorable Beauté , vous n'ignorez „ pas sans doute , quand l'experience „ ne vous l'auroit pas appris , que l'A- „ mour est une puissante divinité, à la- „ quelle on sacrifie toutes choses. Il „ n'y a point de fourbes qu'il n'inven- „ te, ni de difficultez qu'il ne surmonte „ pour arriver à ses fins. Après cela

„ je vous confesserai ingenument, que
„ je me sentis blessé de ses traits par
„ vos beaux yeux, le jour que vous
„ passâtes par Ville-Franche, qui est
„ le lieu de ma naissance. J'ai fait tous
„ mes efforts pour resister à cette pas-
„ sion ; mais elle a toûjours gagné le
„ dessus, sans que l'engagement où je
„ savois que vous étiez avec Leopol-
„ de, ait pu me guérir. Comme je
„ voyois que dans ce mariage vous sui-
„ viez plûtôt la volonté d'un Pere que
„ votre penchant ; & que vous regar-
„ diez ce Cousin comme un volage
„ indigne de votre amour, je n'ai pas
„ cru devoir me rebutter. Je me suis
„ déguisé, comme vous voyez, pour
„ traverser ce mariage, & le sort qui
„ semble vouloir seconder mes desseins,
„ me fournit aujourd'hui une occasion
„ assez favorable. Je cherchois à m'in-
„ troduire auprès de vous par toute
„ sorte de voyes, & je ne me repens plus,
„ Madame, d'avoir trahi mon honneur
„ & le noble sang dont je suis sorti, en
„ me cachant sous ce ridicule équipa-
„ ge ; puisque j'ai réussi avec tant de
„ bonheur, & que je commence d'ap-
„ percevoir quelque rayon d'esperance.
„ Vous

„ Vous favez, Madame, que je n'ai „ jamais osé prendre la hardiesse de me „ découvrir à vous ; car outre que je „ courois risque de n'en être pas cru „ sur ma parole, je venois dans un „ tems où votre mariage étoit trop a- „ vancé. Enfin, le Ciel a permis que „ le malheur qui est arrivé à ma Sœur, „ joint à votre juste jalousie, vous ayent „ découvert ce que je vous aurois peut- „ être encore tenu caché. Mon véri- „ table nom est Dom Pedro d'Osorio „ & de Tolede ; ainsi je puis me dire „ d'une des plus qualifiées familles de „ toute l'Espagne, étant issu des Sei- „ neurs de Ville-Franche & d'Astorga. „ J'ai l'honneur d'être Chevalier de „ l'Ordre d'Alcantara ; je l'ai acquis „ par les longs services que j'ai rendus „ à Sa Majesté dans les Guerres de „ Flandres ; & je serai bien-tôt gratifié „ d'une Commanderie considerable. „ Je vous ai parlé de ma naissance & „ de la hardiesse que j'ai eu de porter „ mes vues jusques à vous ; il ne me „ reste plus qu'à excuser mon amour. „ Je me flatte que vous le pardonne- „ rez, Madame, pour peu que vous „ consideriez le pouvoir de vos char-

„ mes.

„ mes. Enfin cette faute est heureuse, „ puis qu'elle est cause que vous étes „ desabusée ; & mon bonheur joint à „ la foiblesse de ma Sœur, ne me per- „ met pas de me repentir d'un dégui- „ sement, où je trouve plus de gloire „ & de plaisir que de honte. Vous pou- „ vez, Madame, me rendre l'honneur „ que je me suis ôté pour l'amour de „ vous ; & j'obligerai bien celui qui „ a attenté à l'honneur de ma Sœur, à „ lui tenir la parole qu'il lui a donnée, „ ou il lui en coûtera la vie.

La belle Marguerite écouta avec un plaisir inexprimable le discours de son Amant, & se crut obligée de lui accorder toute sa faveur. Et comme elle étoit entierement desabusée de son Cousin, elle parla encore en ces termes. „ Seigneur Dom Pedro, je suis sensible „ comme je le dois au témoignage que „ vous m'avez donné de votre affec- „ tion ; puisque sur un fondement aussi „ foible que mon peu de beauté, vous „ vous étes embarqué dans une aussi „ grande entreprise, sans aucun égard „ pour votre reputation & pour votre „ naissance. Je ne saurois pourtant „ excuser votre conduite ; car vos bel- „ les qualitez méritoient d'être plus

„ heu-

» heureuſes & plus dignement em-
» ployées. Ne doutez pas que je n'aye
» été vivement touchée du peu d'eſti-
» me , que mon Couſin a témoigné
» faire de moi. Il m'a perdue pour
» jamais, quoique je ſois bien perſuadée,
» que puiſque ſon mariage étoit déja ſi
» avancé avec une autre , il avoit deſ-
» ſein de me perdre. Que je ſuis heu-
» reuſe d'avoir été deſabuſée , avant
» que nous fuſſions unis par des liens,
» que la mort ſeule peut rompre? J'ai
» connu ſon peu d'amour, & je rends
» juſtice au vôtre, vous proteſtant que
» je ne l'oublierai de ma vie.

Si Marguerite eût voulu le permettre, Dom Pedro ſe ſeroit jetté à ſes pieds. Il la remercia avec mille demonſtrations de joye d'une grace ſi extraordinaire, & de la douce eſperance qu'elle accordoit à ſon amour. Voici comment ils s'y prirent pour arriver à leur but.

La belle Marguerite alla rejoindre Conſtance qu'elle avoit laiſſée dans ſa chambre , pour prendre les meſures convenables à leur ſituation. L'amoureux Dom Pedro attendit Leopolde, qui vint demi-heure après que ſa Couſine ſe fut retirée. Il demanda des nouvelles

de la Dame qu'il avoit laissée avec lui, & Dom Pedro lui répondit: que cette Dame s'étoit lassée de l'attendre, & qu'elle s'en étoit retournée quelque effort qu'il eût fait pour la retenir. Je suis bien aise, dit Leopolde, de m'être arrêté si long-tems, puisque je l'ai obligée par là de s'en retourner. Cette femme me persecute fort, & je suis heureux qu'elle n'ait point vu mon Oncle. Dom Pedro lui fit quelques questions bizarres à sa maniere, pour tâcher d'apprendre quelque chose de plus; mais Leopolde ne se déclara pas plus avant. Dom Pedro jugea assez de son dessein par le peu qu'il avoit dit; & la colere que lui causoit le mépris que ce perfide faisoit de sa Sœur étoit si grande, qu'il fut sur le point de la faire éclatter en mettant l'épée à la main.

Marguerite apprit au long de Dona Constance le détail de ses amours avec Leopolde. Elle en fut pleinement convaincue par la promesse de mariage, que cette fille infortunée lui fit lire; & après qu'elle eut fait de nouvelles reflexions sur la double perfidie de Leopolde, elle fit prier son Pere de venir la voir. Lorsqu'elle se vit seule avec lui, elle lui parla en ces termes.

„ On

„ On ne peut que louer la ſage po-
„ litique des Peres, qui marient leurs
„ filles de la maniere qu'ils le jugent
„ convenable, ſans pourtant faire vio-
„ lence à leur inclination. La plû-
„ part ne ſe font pas une peine de choi-
„ ſir des Gendres débauchez, comp-
„ tant que le mariage leur fera changer
„ de vie; mais il s'en trouve peu qui
„ ſe corrigent par cette voye. Je croi
„ qu'on doit louer les filles, qui ont
„ une ſoumiſſion aveugle pour les vo-
„ lontez de leurs parens; je croi auſſi
„ que celles qui uſent de précaution
„ pour prévenir les malheurs qui peu-
„ vent leur arriver, ſont encore plus
„ dignes de louange. J'ai toûjours été
„ diſpoſée, Monſieur, à obeir à vos
„ ordres, ſur tout dans cette occa-
„ ſion, quoique je connuſſe les dére-
„ glemens de mon Couſin Leopolde,
„ dont j'avois peu de ſatisfaction à at-
„ tendre pour le reſte de mes jours. Je
„ n'ai pas laiſſé de vous obeir contre
„ mon inclination, qui me portoit à
„ aimer d'autres Cavaliers, qui ne lui
„ ſont inferieurs ni en naiſſance ni en
„ richeſſes. J'ai conſenti à ce maria-
„ ge, quand j'ai vû que vous en ſou-
„ hait-

„ haittez l'accompliſſement. Après
„ l'avoir conclu, vous avez envoyé à
„ Rome pour en obtenir la diſpenſe ;
„ & lorsque je croïois que mon Cou-
„ ſin devoit me témoigner le plus d'a-
„ mour, il a donné une promeſſe de
„ Mariage à une Dame que vous allez
„ voir.

Alors elle appella Dona Conſtance, qu'elle avoit laiſſée dans la chambre voiſine, & qui parut à l'inſtant en préſence de l'Ambaſſadeur. Elle fit une profonde reverence, & après qu'on lui eut fait donner un Siége, Marguerite continua ainſi. „ Voilà, Monſieur, la Da-
„ me dont je viens de vous parler, à
„ qui mon Couſin a engagé ſa foi par
„ un Ecrit qu'elle porte avec elle ; &
„ vous allez voir comment ce Traître
„ s'eſt rendu maître de ſon honneur.
„ Elle étoit venue ici pour vous parler,
„ & vous faire ſes plaintes contre Leo-
„ polde. Il l'a rencontrée, & l'amu-
„ ſant encore par de belles paroles, il
„ l'a enfermée dans la chambre de Dom
„ Pedro, ſous prétexte que vous étiez
„ en affaires & que vous ne pouviez
„ lui parler de long-tems. J'ai eu la
„ curioſité d'écouter à la porte qui com-
„ muni-

„ munique de mon appartement à cet-
„ te chambre, & j'ai découvert tout
„ le myſtere. J'ai donc emmené cette
„ Dame dans ma chambre, pour vous
„ informer d'une avanture ſi étrange.
„ Cette perſonne eſt très qualifiée,
„ puiſqu'elle appartient aux Maiſons
„ d'Oſorio & de Tolede, deux des plus
„ illuſtres de l'Eſpagne. Elle eſt reſo-
„ lue de s'en plaindre à ſes parens, dont
„ quelques-uns ſont en grand credit
„ dans cette Cour, afin qu'ils s'oppo-
„ ſent à mes nôces & empêchent l'af-
„ front que Leopolde a deſſein de fai-
„ re à cette Dame. Jusques ici je vous
„ ai obéi comme à mon Pere ; main-
„ tenant je m'adreſſe à vous comme à
„ mon Juge. Je vous conjure de me
„ diſpenſer à l'avenir d'une obeiſſance
„ qui pourroit me devenir ſi funeſte,
„ car je ſuis reſolue de m'enfermer plu-
„ tôt dans le plus affreux Couvent de
„ cette Ville, pour y finir le reſte de
„ mes jours, que d'être jamais femme
„ d'un ſi méchant homme.

Le Marquis fut également ſurpris de ce qu'il voïoit & de ce qu'il venoit d'entendre. Il examina la Promeſſe que Dona Conſtance lui produiſit, & il convint que c'é-

tion, il s'aperçut que c'étoit le même Dom Pedro qu'il avoit emmené de Gàlice pour se divertir en chemin. Marguerite voyant que son Pere le regardoit avec étonnement, en devina la cause, & vit bien qu'il étoit tems de le détromper. " Celui que vous voyez, Mon-
„ sieur, lui dit-elle, dans un équipage
„ si different de celui qui vous parois-
„ soit si ridicule, est Dom Pedro d'O-
„ sorio & de Tolede. Lorsque cette
„ querelle sera appaisée, vous saurez
„ les raisons qui l'ont obligé à se dégui-
„ ser ainsi.

Le Marquis ne pouvoit assez s'étonner de cette métamorphose, & il n'auroit pas manqué de presser sa fille de lui expliquer cette enigme, s'il n'eût vû les deux Cavaliers l'épée à la main, prêts à s'égorger en sa présence. Il les sépara en se mettant entre deux, & tâcha de persuader à son Neveu qu'il ne devoit pas contester sur une affaire, dont toute la honte retomberoit sur lui. Il lui déclara, que s'il ne donnoit satisfaction au Cavalier offensé, il auroit tout lieu de s'en repentir ; qu'il ne devoit attendre aucune protection de sa part, dans une affaire aussi injuste; qu'au con-

contraire il seroit le prémier à agir en faveur de la Dame qu'il vouloit deshonnorer. Il ajoûta que pour ce qui regardoit sa fille, il n'avoit plus rien à esperer d'elle; qu'il ne seroit jamais son mari; & qu'elle avoit trop de cœur pour le souffrir encore un moment, après en avoir été si maltraitée.

Leopolde se voyant ainsi pressé de tous côtez, & surtout par les remords de sa conscience, vit bien qu'il n'y avoit point de meilleur parti pour lui, que de suivre le sage conseil de son Oncle. Il courut aussi-tôt à sa véritable femme, & lui donna la main en qualité d'époux; & en même tems il embrassa son Beaufrere qu'il ne connoissoit pas encore. Marguerite profitant de ce moment favorable, raconta à son Pere, comment Dom Pedro étant devenu amoureux d'elle, s'étoit introduit auprès de lui d'une maniere extravagante, qui avoit si souvent excité leur compassion. Elle lui représenta, qu'elle se croyoit obligée de répondre à une si grande marque d'amour, & de l'en recompenser, s'il vouloit le lui permettre. Le Marquis y consentit; ainsi avec l'agrément de son Pere, Mar-

guerite donna la main à Dom Pedro, qui eut le bonheur de se voir au comble de ses desirs, par des moyens aussi extraordinaires. Ces doubles Nôces se firent quelques jours après, & les plus grands de la Cour y assisterent. On dança un magnifique Ballet, on courut la Bague; & le Roi honora de sa bienveuillance les deux Cavaliers, qui vêcurent très contens avec leurs épouses.

Cette Histoire plut beaucoup à toute la compagnie, & Rufine qui l'avoit écoutée de sa chambre, en fut très satisfaite. Le Frere Crispin qui se fioit beaucoup à cette Belle, ne s'embarassoit guéres qu'elle entendît les complots qu'il faisoit avec ses Camarades, d'aller voler où ils croyoient qu'il y avoit de quoi butiner. Crispin approuva quelques-uns des larcins qu'ils proposoient, il en rejetta d'autres à cause des inconveniens fâcheux qu'il y avoit à craindre dans l'execution. Il avoit acquis une si grande autorité parmi ces gens-là, qu'il étoit maître absolu de cette fameuse Compagnie; & personne n'osoit contrevenir à ses ordres. Il étoit tems de se retirer, Crispin leur conseilla de prendre

dre

dre du repos, & de renvoyer à une autre assemblée le partage du butin; car ils mettoient tout en dépôt entre les mains de l'Hermite, qui leur en rendoit un fidele compte.

Ses Compagnons s'étant retirez, Crispin ne voulut pas se coucher sans voir Rufine. Il la trouva plus gaye qu'il ne l'avoit encore vue, & il en fut tout joyeux. Il lui demanda comment elle avoit trouvé la Nouvelle historique qu'on venoit de raconter. Je l'ai trouvée fort belle & fort divertissante, répondit Rufine; & si j'en entendois souvent de pareilles, elles pourroient dissiper une partie de ma melancolie. Ne vous mettez point en peine, ma chere Dame, dit l'Hypocrite, j'espere que vous trouverez ici le tombeau de vos chagrins. Nous tâcherons de vous y divertir de notre mieux, & vous y trouverez votre compte en prenant part à nos profits, si vous n'étes pas trop scrupuleuse, & que vous vouliez vous débarasser d'une partie de votre honte.

Rufine jugea qu'il étoit tems de s'humaniser, & de bannir la tristesse qu'elle affectoit de témoigner. Elle commença à faire meilleur visage à l'Hypocrite,

afin de mieux executer le dessein qu'elle avoit de le dupper. Crispin s'alla coucher plein d'esperance de se voir bientôt au comble de ses desirs, puisque le plus difficile étoit déja fait, & qu'il avoit levé le masque, en se montrant tel qu'il étoit en effet.

Le lendemain dès la pointe du jour les Voleurs quitterent l'Hermitage, pour aller en course. Crispin devoit aussi partir, pour recueuillir les aumônes que des personnes charitables avoient accoûtumé de lui donner. Il alla prendre congé de Rufine, qui lui recommanda de faire ses diligences pour découvrir si son Frere étoit encore à Malaga; & elle lui en fit un portrait tout different de celui qui auroit pu lui faire connoître Garay. Crispin après l'avoir fort dévotement baisée, l'enferma par dehors. Rufine ne s'en mit pas fort en peine, par ce qu'elle avoit fait provision à Cordoue de passe-partouts & de crochets, pour s'en servir chez le Genois.

Elle resta seule dans l'Hermitage, & elle avoit concerté avec Garay, que d'abord qu'il verroit le Frere Crispin à Malaga, il viendroit lui rendre visite.

Il n'y manqua pas, & monta à cheval aussi-tôt que l'Hermite parut. Rufine l'ayant vû venir, lui ouvrit la porte, & lui conta en peu de mots ce qui s'étoit passé, le métier dont le bon Frere se mêloit, la déclaration d'amour qu'il lui avoit faite, & l'assura qu'il y auroit un bon coup à faire dans cette maison. Elle avoit resolu d'emporter tout l'argent monnoyé, & de n'en pas laisser un double. Garay eut ordre de retourner promtement à la Ville, & d'en raporter des poudres mixtionées pour endormir si bien Crispin au retour de sa quête, qu'il ne s'éveillât pas de longtems. Garay retourna au galop à Malaga, & en fort peu de tems il en raporta les poudres que Rufine demandoit.

Cepandant Crispin étoit occupé à ramasser ses aumônes, & il ne revint à son Hermitage que le soir, suivant sa coûtume. Rufine ne manqua pas de lui faire mille caresses, qui enflammerent de plus en plus notre Hermite, charmé de se voir si tendrement aimé. Il lui montra les aumônes qu'il avoit recueillies; & outre ce qu'on lui avoit donné volontairement, il avoit esca-

moté subtilement quelque Nippes, entr'autres deux éguieres d'argent & un beau colier de Perles. Il fit présent à Rufine du colier, & voulut le mettre lui-même à son col. Rufine le remercia de son présent avec de grandes démonstrations de reconnoissance, & lui promit d'accorder à son amour toutes les faveurs qu'elle lui avoit jusqu'alors refusées. Il étoit d'avis d'en faire l'essai sur l'heure, mais elle obtint qu'il se tranquilliseroit pendant quelques heures, & que la partie seroit renvoyée après le souper.

Les Voleurs étoient convenus ensemble de s'assembler cette même nuit dans l'Hermitage, & d'y tenir le Chapitre general de l'Ordre. Crispin n'étoit point du tout de cet avis, & resolut de l'empêcher pour goûter plus tranquillement entre les bras de sa Belle, les plaisirs après lesquels il soupiroit. Ces Messieurs étant arrivez à l'heure marquée, Crispin ne leur donna pas le tems de se reposer, & les obligea à prendre la fuite. Il leur dit qu'il venoit d'apprendre de Malaga, que la Justice faisoit de perquisitions fort exactes, pour découvrir un homme qui en avoit tué un autre en trahison; qu'il crai-

craignoit fort qu'on ne vînt faire la visite chez lui ; & que si par hazard quelcun d'entr'eux étoit reconnu pour d'autres crimes, il couroit risque d'être arrêté lui-même avec le coupable. Comme les gens de cette espece s'épouvantent facilement, ils ajoûterent foi à ce que leur chef leur disoit, & ils sortirent au plus vîte de l'Hermitage, remettant à quatre jours après leur assemblée generale. Par ce moyen Crispin resta seul dans son Hermitage avec sa Maîtresse ; qui lui avoit donné parole de le contenter cette nuit. Cette esperance le transportoit de joye, & il ne croyoit jamais arriver à l'heureux moment, qui devoit le mettre en possession de cette beauté.

La table fut incontinent couverte d'un excellent souper ; car l'Hermite avoit aporté du Gibier de plusieurs sortes, de la Volaille, & deux bouteilles de vin de Malaga, qui est le meilleur de toute l'Espagne. Rufine qui avoit aidé à faire la cuisine, se mit à table avec Crispin ; ils commencerent à manger & témoignoient l'un & l'autre la joye qu'ils avoient de se voir ensemble. Les santez furent bues, & Rufine ne

manqua pas de faire boire son Amant le plus souvent qu'il étoit possible. Comme elle gouvernoit le vin, elle eut soin de n'en donner à l'Hermite qu'avec les poudres que Garay lui avoit fournies, pour l'endormir autant qu'elle le jugeroit à propos. Crispin en bût largement, & à la fin du souper Rufine lui porta une santé, qui le renversa sous la table. Les poudres firent si bien leur effet, & Crispin tomba dans un assoupissement si grand, que Rufine essaya inutilement de l'éveiller, en lui tirant les oreilles, le nez, & en lui arrachant les poils de sa longue barbe.

Rufine voyant son homme hors d'état de s'opposer à ses desseins, descend aussi-tôt à la cave; elle ouvre les coffres & en tire tout l'or & l'argent qui y étoit caché. Elle le met dans des Sacs & des longues poches de cuir, dans lesquelles les Voleurs en avoient enlevé une quantité considerable à un riche Marchand Boucher qui alloit à Madrid. Cette expedition étant faite, Rufine ouvre la porte de l'Hermitage & donne le signal à Garay, qui l'attendoit dans le bois avec les deux chevaux. Il vient la trouver dans l'instant, & il



apprend l'heureux ſuccez de l'avanture. Ils chargerent, ſans perdre tems, tout l'or & l'argent monnoyé ſur un des chevaux, & laiſſerent tous les autres effets; car ils avoient pour maxime, de ne ſe charger jamais de rien qui pût être reconnu. Ils monterent ſur l'autre cheval, & piquerent droit à Malaga, tous joyeux d'avoir attrapé ſi facilement le plus ſubtil voleur de toute l'Europe. Ils ſe retirerent dans l'Hôtelerie de Garay, où Rufine ſe cacha le reſte de la nuit & le jour ſuivant; & ſachant que les Bandits devoient tenir leur aſſemblée generale chez leur Capitaine Criſpin quatre jours après, elle reſolut de leur jouër un mauvais tour, comme nous le verrons bientôt.

Cependant Criſpin que nous avons laiſſé endormi ſous la table, paſſe toute la nuit & une partie de la matinée dans la même ſituation. Il s'éveille ſans ſe douter de ce qui s'étoit paſſé. Il appelle Rufine, ſe ſouvenant que ſon ſommeil trop précipité lui a fait perdre l'occaſion de paſſer une agréable nuit avec elle; il repete pluſieurs fois le nom de ſa chere Maîtreſſe, mais elle ne répond point. Il la cherche par toute la mai-

son, dans l'Eglise, dans la Cave, & ne la trouvant point, il prend le parti de sortir pour la chercher dans la Campagne voisine. L'Hermite trouve toutes ses portes bien fermées, & se persuade que la Belle n'est point sortie. Il parcourt de nouveau toute sa maison, & lorsqu'il rentre dans la Cave, il s'aperçoit que les coffres sont ouverts & qu'on en a enlevé l'argent. Il croit d'abord que des Voleurs étrangers sont venus lui arracher sa proye, & que la jeune fille de peur de tomber entre leurs mains, se sera égarée en fuyant dans le bois. Il sort aussi-tôt, il court de tous côtez, & après s'être bien fatigué il retourne chez lui. Enfin après avoir examiné la chambre de Rufine, il ouvre les yeux sur cette fuite, & voit bien que c'est un coup prémedité.

Crispin tout honteux & desesperé, qu'un voleur aussi habile que lui, ait été la duppe d'une jeune femme, s'arrache les cheveux & la barbe, & maudit mille fois un sexe si habile à couvrir les plus noires perfidies, sous les douces apparences de l'amour. Il fut obligé de prendre patience, après avoir poussé les plaintes les plus ameres. Il

alla

alla à Malaga pour y chercher sa chere Maîtresse; mais elle n'avoit garde de s'y produire. Il y rencontra Garay qu'il ne connoissoit point, & il se retira beaucoup moins satisfait qu'il ne l'étoit le jour précedent.

Garay ne manqua pas de faire tous les préparatifs nécessaires pour décamper au plutôt, & se retirer en Castille avec Rufine; mais elle ne voulut pas sortir de Malaga sans faire piéce à l'Hypocrite Crispin. Elle resolut de troubler la Fête qu'il devoit célebrer avec ses Confreres, & de faire enlever un Fripon, qui se couvrant du masque de la Religion, donnoit retraite aux Voleurs qui desoloient tout le Païs. Afin qu'ils fussent tous surpris en même tems, elle écrivit une Lettre au Prevôt de Malaga, dans laquelle elle l'instruisoit du Négoce de Crispin, de l'assemblée qui devoit se faire dans son Hermitage, & des moyens qu'il devoit employer pour enlever toute la troupe d'un coup de filet. Cela fait, Garay & Rufine partirent pour Tolede.

Le Prevôt ayant reçû la Lettre de Rufine, ne manqua pas de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. La nuit étant

venue, il partit à l'heure marquée, avec une nombreuse escorte. L'Hermitage fut investi, les portes enfonçées, & le Prevôt entra bien accompagné. Il trouva Crispin fort étonné d'une telle visite, à laquelle il ne s'attendoit pas. On chercha par toute la maison, & surtout dans la Cave où s'étoient retirez les associez de l'Hermite; on les prit & on eut soin de les garroter deux à deux de peur d'accident. On trouva avec eux les eschelles, les fausses clefs, les crochets & les autres Instrumens propres à leur mêtier; & on tira des coffres les meubles précieux, la vaissele d'argent & les autres nippes, qui suffisoient pour faire connoître leur profession.

Crispin étoit si troublé qu'il ne savoit que répondre aux interrogations qu'on lui fit. Le Prevôt s'approchant de lui & le saisissant par la barbe, lui fit ce compliment: " Méchant & " scelerat que tu es, vil Hypocrite, " qui couvert du manteau de sainteté " exerces les plus infames brigandages, " les aumônes que tu reçevois tous " les jours de tant de gens de bien, ne " te suffisoient-elles pas pour t'entrete-

" nir

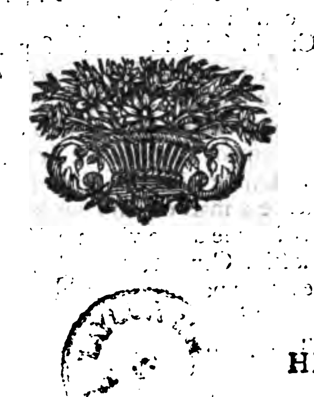
„ nir honnêtement ? Falloit-il te re-
„ tirer dans un lieu si saint, destiné à
„ louer & à servir Dieu, pour t'aban-
„ donner à la plus detestable de toutes
„ les professions ? Tu es tombé en-
„ tre mes mains, & je te promets
„ bien que tu n'en sortiras que pour
„ aller expier tes crimes sur un Gibet.

Après cette incivile harangue, le Prevôt les fit tous conduire dans les prisons de Malaga. Leur Proçez fut bientôt expedié; on les mit à la torture & ils confesserent plusieurs grands crimes, accusans tous l'Hermite de les avoir excitez à divers larcins, & de leur en avoir facilité les moyens. Enfin ils furent condamnez à la mort.

Crispin étant revenu de sa premiere frayeur, témoigna beaucoup de courage & de fermeté, en souffrant plusieurs fois la question la plus cruelle, & nia constamment tout ce dont on l'accusoit. On ne laissa pas de prononcer sa sentence; mais on en retarda l'execution, à cause d'une violente fiévre dont il fut saisi. Cependant ses Compagnons furent tous pendus; & le jour qu'on se préparoit à le conduire au supplice, il sortit en plein midi de sa prison déguisé

en femme, après avoir fait sauter sa longue barbe. La nouvelle de cette évasion causa une surprise extraordinaire dans toute la Ville, chacun s'étant préparé à assister à l'execution de ce scelerat. Le Geolier, qu'on accusoit de s'être laissé corrompre à force d'argent & de l'avoir mis en liberté, se trouva dans un grand embarras; mais il se justifia en livrant la personne qui avoit fourni à Crispin l'habit avec lequel il s'étoit déguisé, & qui fut condamnée à passer le reste de sa vie aux Galeres.

Fin du Livre troisième.



HIS-

beau quartier de la Ville. Son Domestique étoit composé d'une Esclave qu'elle avoit achettée à Malaga, d'une femme de chambre, d'un Laquais, & d'un Ecuyer qu'elle avoit arrêtez à Tolede. Elle prit l'équipage de Veuve, se faisant appeller Dona Emerentiana, & Garay fort honnêtement vêtu pour un homme de son âge, porta le nom de Dom Geronimo; ils prirent le surnom de Menesez, se disant de la famille des Menesez si illustre en Portugal. Rufine achetta tous les meubles convenables à une Veuve de qualité, & lorsque sa maison fut rangée chacun s'empressa de lui rendre visite.

Les premieres Dames du quartier furent très satisfaites de sa bonne mine & des charmes de sa conversation, s'estimant fort heureuses de l'avoir dans leur voisinage. Elle ne fut pas longtems sans se faire plusieurs amies de la premiere distinction, qui furent éblouies des belles apparences de vertu que cette Coquette savoit admirablement bien ménager. Rufine ne manqua pas d'aller à la Messe dans l'Eglise la plus fréquentée, pour se faire voir à la Jeunesse oisive de cette grande Ville.

Ville. Sa beauté & sa bonne mine la firent bientôt remarquer, & lui attirerent une foule de soupirans fort assidus à lui faire leur cour. La Belle prit soin de s'informer de ceux qui étoient les plus riches, pour continuer avec eux son premier Négoce, & en tirer le meilleur parti qu'elle pourroit. Pendant qu'elle prend ses mesures avec ses nouveaux Galants, qu'elle veut attirer dans ses filets, retournons à Malaga où nous avons laissé notre Hermite.

Aussi-tôt que Crispin se vit en liberté, il sortit au plus vîte de Malaga & s'alla cacher dans le bois voisin de son Hermitage, où il passa le reste du jour. On avoit mis à sa place dans cette maison un homme de bien, propre à réparer par la sainteté de sa vie, le scandale que ce scelerat avoit causé par ses crimes. Le nouvel Hermite n'étoit pas encore bien établi, & n'ayant presque aucun meuble, il se mettoit peu en peine de fermer les portes de l'Hermitage.

Crispin ne manqua pas de s'y glisser la nuit; il passa d'abord dans le Jardin pour y chercher un petit trésor qu'il y avoit caché sous une pierre, qui lui servoit

voit de marque pour le retrouver. Il creusa promtement la terre & tira un sac de doublons, qu'il y avoit mis en reserve de tout l'argent qu'il avoit gagné avec ses Confreres. Ce sac, qui contenoit environ six cens Pistoles, étoit une bonne resource pour l'infortuné Crispin. Il décampa au plus vîte, & s'en alla à Jaën où il avoit un ami de même mêtier. Celui-ci avoit apris avec joye que Crispin s'étoit échappé de la prison; car il craignoit que dans les tourmens de la Question, il ne s'avisât mal à propos de faire mention des crimes qu'ils avoient commis ensemble. Ce galant homme fut charmé de voir son Camarade en liberté, & lui fit un accueuil très gracieux.

Crispin se trouvoit en fort mauvais équipage, depuis qu'on lui avoit ôté l'habit d'Hermite, & qu'il se fut déguisé pour s'échaper des mains du Bourreau qui devoit l'expedier. Il lui fut aisé d'y remedier, ayant bonne provision de Pistoles. Il donna de l'argent à son Hôte, qui l'équippa en homme de condition; il se fit razer, prit la perruque & une épée au côté, & se déguisa si bien, que ceux mêmes qu'il avoit

le

le plus fréquentez auroient pu difficilement le reconnoître. Il passa quelques jours à Jaën, faisant belle figure, jusqu'à ce qu'il se présenta une occasion d'enlever dans la Ville d'Andujar, une somme d'argent considerable, qu'il partagea fidellement avec son Compagnon. Ils craignirent les poursuites de celui qui avoit été volé, & qui auroit pu les découvrir ; ainsi Crispin fut d'avis, qu'il falloit plier bagage & gagner Païs de bonne heure. L'avanture de Malaga le faisoit trembler, & il n'osoit se promettre le même bonheur qui l'avoit retiré du danger.

Crispin fit societé avec un jeune homme bienfait natif de Valence, que le hazard lui fit rencontrer. Ils arriverent tous trois à Tolede, où ils n'avoient jamais été qu'en passant, sans y donner aucune preuve de leur savoir faire. Ils crurent qu'ils pourroient y passer quelque tems sans être connus. & ils résolurent de s'arrêter dans cette grande Ville où ils auroient de bons coups à faire.

Le nouveau Camarade que Crispin s'étoit associé, se nommoit Dom Jayme. Il étoit fils d'un Cordier de Valen-

ce, & il avoit été obligé de quitter sa Patrie pour quelques friponneries qui lui avoient procuré une petite somme d'argent. Dom Jayme étoit âgé d'environ vingt quatre ans, beau, bienfait & de belle taille; il avoit l'esprit admirable, & ne cedoit en subtilité & en adresse, ni à Crispin ni à son Camarade. Ce jeune drôle s'équippa proprement, aux dépens de ceux qui n'avoient pas soin de bien serrer leurs nippes. Il avoit l'industrie de mettre à la mode tous les habits qu'il voloit, & il les défiguroit si bien en changeant les galons, les dentelles & les rubans, que les propriétaires eux-mêmes auroient eu peine à les reconnoître.

Il prit un habit fort riche un jour de Fête, & alla avec Crispin entendre la belle Messe dans la grande Eglise de Tolede. Ils entrerent dans la même chapelle, où Rufine qu'on appelloit Dona Emerentiana, avoit accoûtumé de se placer. Quoiqu'elle fût en habit de Veuve, Crispin la reconnut d'abord & il eut un plaisir extrême de cette belle découverte. Il se cacha d'elle ne voulant pas en être connu, quoique dans l'équipage où il étoit, il n'avoit pas

lieu

lieu de craindre qu'on le prît pour le Frere Crispin. Sa perruque, sa barbe rase, & un habit de Cavalier, défiguroient entierement notre Hermite. Il fit remarquer la Belle à Dom Jayme, à qui elle plut beaucoup. Il le pria de la suivre, sans qu'elle s'en apperçût; & il le fit si adroitement qu'il la conduisit de l'oeil en faisant semblant de regarder d'un autre côté, jusqu'à ce qu'il la vit entrer dans sa maison. Il apprit des voisins que c'étoit là sa demeure; qu'elle étoit fort estimée, sous le nom de Dona Emerentiana de Menesez; & qu'elle étoit venue depuis peu de Badajos avec son Pere, pour se fixer à Tolede.

Crispin étoit vivement piqué contre Rufine, du mauvais tour qu'elle lui avoit joué à Malaga. Il jura que puisque le hazard la lui avoit fait si heureusement rencontrer, il ne partiroit point de Tolede sans lui faire rendre compte de l'argent qu'elle lui avoit emporté, & sans lui en faire payer l'interêt avec usure. Pour venir à bout de son dessein, il instruisit Dom Jayme de ce qu'il devoit faire, lui recommandant surtout de ne point se découvrir à cet-

te Coquette. L'occasion se présenta bientôt de jouër leur personnage, comme ils l'avoient concerté ensemble. Un soir, environ une heure avant la nuit, il y eut une quérelle dans le quartier où logeoit Rufine, & deux hommes y furent blessez. La Justice s'y rendit aussi-tôt, & fit transporter les blessez chez eux. On arrêta prisonniers quelques-uns de ceux qui se trouverent alors dans la rüe, quoiqu'ils n'eussent aucune part à la quérelle; les autres prirent la fuite, par ce qu'il est assez desagréable de tomber entre les mains de la Justice pour les affaires d'autrui.

Crispin profita de cette circonstance, pour jouer à Rufine un tour de son mêtier. Dom Jayme instruit par ce fourbe avoit pris la Croix de Chevalier de l'Ordre de Montesa, que le Roi n'accorde qu'aux naturels du Royaume de Valence; & il avoit fait faire un habit noir fort propre avec une riche veste de Drap d'or. Dans cet équipage il s'approche de la maison de Rufine, donne son manteau à Crispin, met l'épée à la main & entre avec grand bruit chez cette Dame, en joüant le rôle d'un

d'un homme épouvanté qui cherche à sauver sa vie. La porte de l'escalier étant ouverte, Dom Jayme monte & arrive dans une salle, où étoit la belle Veuve avec ses Servantes. Elle furent effrayées à la vue d'un homme qui venoit à elles l'épée nue, sans manteau, & comme transporté de fureur. Rufine se leve, & le Cavalier s'approchant d'elle en posture de suppliant, lui tient ce discours.

„ Si mon malheur suffit pour inspirer des sentimens de pitié, souffrez, „ Madame, que votre maison me serve d'azyle contre la Justice qui me „ poursuit. Je viens de tuer un homme, je le confesse, & je ne l'ai fait „ qu'à regret pour conserver ma vie. „ La Justice, qui est accourue au bruit, „ me serroit de fort près dans la rue „ voisine. J'aurois été infailliblement „ pris, si je ne me fusse courageusement deffendu, en terrassant deux „ Alguazils des plus resolus qui accompagnoient le Commissaire, & „ qui me tenoient presqu'au collet. Je „ me suis échappé des autres en courant de toute ma force; car la prudence exige qu'on tourne le dos à

„ la

„ la Justice, à qui on doit du respect.
„ Comme j'étois vivement poursuivi,
„ j'ai heureusement trouvé votre mai-
„ son ouverte; j'ai fermé la porte, &
„ j'ai pris la hardiesse de monter jus-
„ ques dans votre appartement. Je
„ vous supplie donc très humblement,
„ Madame, si vous le pouvez sans
„ risque, de vouloir permettre que je
„ me cache dans quelque coin de vo-
„ tre maison, jusqu'à ce que j'en puisse
„ sortir en sureté, lorsque tout le peu-
„ ple qui s'est assemblé dans cette rue
„ sera dissipé. Mais si ma hardiesse
„ vous fait quelque peine & vous em-
„ barasse, vous n'avez qu'à me le faire
„ connoître, & je sortirai sur le
„ champ à la rue quoiqu'il en puisse
„ arriver. J'aimerois beaucoup mieux
„ me faire tuer ou m'exposer à être
„ conduit en prison, que de causer
„ la moindre inquiétude à une aussi
„ belle Dame.

Nous avons déja dit, que le Compagnon étoit un des beaux hommes qu'on pût voir, & d'une figure toute propre à prévenir en sa faveur. Rufine le regarda avec attention; & cette Belle qui n'avoit jamais aimé que l'argent, sen-

sentit d'abord une forte inclination pour ce jeune homme, qui lui parut aussi agréable qu'elle le trouvoit éloquent. Elle lui répondit en ces termes.

„ Vous me rendez justice, Mon„ sieur, en me croyant sensible à l'hon„ neur & à la pitié ; jamais les person„ nes de ma condition n'en ont man„ qué pour ceux qui vous ressemblent. „ Vous me paroissez homme de qua„ lité ; & ainsi prenant part à votre „ malheur, je vous offre de bon cœur „ ma maison. Vous pouvez vous y „ cacher autant de tems que vous le „ jugerez à propos, pour vous mettre „ à couvert des poursuites de ceux „ qui vous cherchent. Il ne seroit pas „ juste de vous abandonner entre leurs „ mains, puisqu'il m'est aisé de vous „ garantir d'un si grand danger. Ne „ craignez rien ici ; car quand la Ju„ stice viendroit vous y chercher, j'ai „ un lieu caché qu'on ne découvrira „ pas, & vous pourrez vous y retirer „ en toute assurance.

Dom Jayme remercia mille fois cette Dame d'une si grande bonté ; & elle continua ainsi son discours. " L'habit „ que je porte vous fait assez connoî-

„ tre, Monsieur, avec qu'elle retenue
„ je dois vivre dans ma maison; je ne
„ laisse pas de vous l'offrir de tout mon
„ cœur, jusqu'à ce que vous ayez mis
„ ordre à vos affaires. Mais j'ai un
„ Pere absent, à qui je dois quelque
„ compte de ma conduite; & si à son
„ arrivée, qui sera peut-être aujourd'hui,
„ il veut vous donner une chambre
„ dans son appartement, j'en aurai un
„ véritable plaisir.

Le jeune homme témoigna de nouveau être fort sensible à tant de faveurs, & il fit si bien qu'il gagna entierement le cœur de la Belle qui l'avoit si bien reçû. Cependant Crispin & ceux qui étoient de la partie frappoient rudement à la porte, crians qu'on ouvrît à la Justice. Toute la famille fut d'abord dans la consternation; mais Rufine s'étant rassurée, prit Dom Jayme par la main & le mena dans une chambre du plus haut étage, où il y avoit une double cloison de planches, cachée par une Tapisserie. Elle le fit entrer entre les deux cloisons, & l'assura qu'on ne sauroit l'y découvrir. Après cette précaution elle fait ouvrir la porte, & Crispin entre effrontement sans craindre d'être recon-

reconnu. Il étoit accompagné de plusieurs coquins, qui avec une Lanterne & des armes à feu, contrefaisant les gens de Justice, entrerent avec grand bruit dans la chambre où étoit Rufine. Crispin la salua fort civilement, & déguisant le ton de sa voix comme il avoit déguisé toute sa personne; je sai bien Madame, lui dit-il, qu'il y a de l'incivilité à entrer avec tant de hardiesse dans la maison d'une Veuve. Mais l'office que j'exerce m'y oblige malgré moi, & il faut que je fasse les diligences qui sont de mon devoir & de ma charge. Monsieur le Lieutenant Criminel m'a commandé de visiter toutes les maisons du quartier, pour y chercher un homme qui s'est échappé de nos mains. Nous avons fait des perquisitions inutiles dans toutes les maisons voisines, & il ne nous manque plus que d'examiner celle-ci. Permettez donc, Madame, que nous la visitions toute entiere, pour satisfaire aux ordres de nos superieurs & à notre propre conscience.

Vous pourriez, leur dit la Belle, compter sur la parole que je vous donne, que je n'ai vû entrer personne dans

ma maison ; mais afin que vous n'ayez aucun soupçon, & que vous ne me croyez pas femme à proteger des meurtriers & des gens de mauvaise vie, je vous accorde une libre entrée partout, afin que vous voyez si celui que vous cherchez s'est retiré chez moi.

Une Servante prit une bougie pour les éclairer, & ils visiterent une partie des chambres, sans toutefois pousser l'exactitude jusqu'à la rigeur, afin qu'on leur sût bon gré de leur courtoisie. Cela fait, la vénérable troupe prit congé avec la même politesse qu'elle avoit fait paroître en entrant. Crispin assaisonna ainsi sa fourberie, courant risque d'être reconnu, afin que son Camarade pût achever plus facilement la Piéce qu'il avoit commencée.

Le Cavalier sortit enfin de la cloison où il s'étoit renfermé, feignant une grande joye de se voir aussi heureusement échappé des mains de ceux qui le cherchoient. Il en témoigna une vive reconnoissance à la belle Veuve, & ne se lassoit point de la remercier de la grace qu'elle lui avoit accordée. Plus Rufine consideroit le beau Cavalier, & plus elle se sentoit piquée d'amour. Elle

lui

lui donna mille marques de son amitié, l'assurant qu'il seroit servi chez elle avec toutes les attentions dues à son mérite; & que s'il vouloit attendre l'arrivée de son Pere, elle étoit bien assurée qu'il ne souffriroit pas, qu'il sortît du logis pour cette nuit.

Le Galant, qui sentoit que la Dame s'échauffoit, s'obstina à demander un congé qu'il voyoit bien qu'on ne vouloit pas lui accorder. Il lui représenta, qu'il étoit nécessaire qu'il cherchât un azyle dans quelque Monastere, & qu'il fît avertir ses gens du lieu où il se seroit retiré; qu'il étoit obligé de partir le lendemain avant le jour pour Seville, & que pour cette nuit il ne trouvoit aucune sûreté à se retirer chez lui.

Rufine inquiete de le voir dans cette resolution, le presse plus que jamais de demeurer chez elle, lui représente la grandeur du danger où il s'expose, & le conjure au moins de lui donner encore deux heures. Dom Jayme qui ne demandoit pas mieux, y consentit avec peine en apparence, & comme s'il ne se rendoit que pour lui obeïr. La Belle le quitta, sous prétexte de mettre ordre à quelques commissions que son

Pere lui avoit données, & dont elle devoit lui rendre compte à ſon retour. Elle vouloit profiter de quelques momens, pour examiner avec ſon Eſclave, en qui elle avoit une grande confiance, ce qu'elle avoit à faire.

Elle ſe retira donc dans une autre chambre avec l'Eſclave, & lui avoua franchement l'inclination qu'elle avoit pour le Cavalier. Elle ajouta, qu'elle n'oſeroit le laiſſer ſortir, de peur qu'il n'expoſât ſa vie, ou que du moins il ne hazardât trop ſa liberté; mais que d'ailleurs il étoit à craindre, que Garay ne trouvât mauvais qu'elle le retînt, & qu'il paſſât la nuit entiere dans ſa maiſon. Enfin ne ſachant à quoi ſe reſoudre, elle la pria de lui dire ſon avis, & de lui donner des conſeils convenables à la ſituation où elle ſe trouvoit.

L'Eſclave qui étoit habile, ſentit d'abord qu'elle devoit donner à ſa Maîtreſſe des conſeils favorables à ſa paſſion, & qu'il ſeroit inutile de s'y oppoſer. Je vous avoue, Madame, lui dit-elle, que connoiſſant ſi peu ce Cavalier, vous feriez paroître trop de facilité, ſi vous lui ouvriez d'abord votre cœur. Je croi que vous feriez mal

encore, si vous disposiez Garay en arrivant de le souffrir ici pour cette nuit. Puisque cette maison est si vaste, & qu'il y a plusieurs chambres inutiles d'où l'on peut descendre dans votre appartement, mon avis seroit que vous l'y logeassiez sans en parler à personne. Je prendrois le soin de l'y conduire, lorsque son lit seroit dressé; & sans que Garay en eût connoissance, je lui fournirois tout ce qui lui seroit nécessaire. Vous savez que Garay doit partir dans deux jours pour Madrid; & vous demeureriez sans crainte & sans aucun obstacle avec ce jeune homme que vous aimez. Il me sera aisé de persuader à ce Cavalier, que la Justice le cherche & ne s'éloigne point de cette rue; & qu'ainsi il est absolument nécessaire qu'il se tienne renfermé, s'il ne veut risquer sa vie ou sa liberté.

Le conseil de l'Esclave plut beaucoup à Rufine, qui lui ordonna d'aller préparer le lit, & de mette le Cavalier en possession de la chambre. Cet ordre fut promtement executé, & peu de tems après l'amoureuse Veuve alla joindre son Galant par un escalier dérobé, & l'aborda en disant: » Vous

„ vous étonnerez, Monsieur, de ce „ que sans la permission de mon Pere, „ je vous reçois de nuit dans cette „ maison; mais pour sauver un Ca- „ valier de votre mérite, on doit „ quelquefois passer les bornes de la „ bienséance. J'ai trouvé à propos de „ vous cacher aux yeux de mon Pere, „ comme je vous ai soustrait aux re- „ cherches de la Justice, afin que vous „ soyez ici en toute sûreté. Sachez „ moi gré, si vous voulez, de ce pe- „ tit service; je vous le rends de bon „ cœur, & je le croi même nécessaire „ pour votre repos.

Dom Jayme voyoit avec plaisir, que la Belle se jettoit d'elle-même dans les filets d'amour, & il ne manqua pas d'exagerer la reconnoissance dont il étoit pénétré. Ils continuerent à s'entretenir quelque tems, & le Cavalier qui étoit éloquent & fort poli, se rendoit à chaque moment plus agreable, en louant l'une après l'autre toutes les perfections de Rufine. Il fit si bien, qu'il se rendit maître absolu du cœur de la Veuve. Elle voulut pourtant le sonder encore, pour voir s'il parloit avec sincerité, & si sa beauté avoit fait impression sur lui.

Cepen-

Cepandant l'Esclave ayant préparé la chambre destinée à Dom Jayme, vint joindre sa Maîtresse, qui prit aussi tôt ce Cavalier par la main pour l'y conduire. Il l'a trouva bien éclairée avec des bougies, placées dans de beaux chandeliers de crystal, & la table étoit garnie d'une collation magnifique. La Belle lui fit une profonde revérence en se retirant; & comme il témoigna être surpris qu'elle le quittât & le laissât seul, elle s'excusa sur l'arrivée de son Pere; l'assurant qu'aussi-tôt que le bon homme seroit couché, elle viendroit le rejoindre. En prenant congé de lui, elle le regarda avec des yeux si pleins d'amour & de tendresse, que le drôle vit bien quil devoit prendre courage, & que la Veuve ne feroit avec lui qu'une foible resistence.

Garay n'étoit pas encor si avancé en âge, qu'il ne se fût bien accommodé de Rufine, qu'il se flattoit de posseder quelque jour. Il soupiroit auprès d'elle lorsque les occupations de son Commerce lui en laissoient le loisir, & il lui auroit fait volontiers des propositions de mariage, s'il n'eût déja été lié avec un autre. Il avoit laissé à Ma-

drid sa femme qui n'étoit pas fort contente de se voir abandonnée & méprisée ; & comme la compagnie lui étoit nécessaire, elle ne manquoit pas de se consoler avec ses Galants de l'absence de son Mari. Garay n'avoit point eu de ses nouvelles depuis long-tems, ce qui lui faisoit croire qu'elle étoit peut-être morte. Il avoit resolu d'aller secretement à Madrid pour s'en éclaircir ; afin que s'il en étoit délivré, il pût épouser Rufine qui lui avoit de grandes obligations. Tel étoit le motif de son voyage, & il devoit partir dans deux jours.

Cepandant Rufine après avoir fait souper Garay, feignit quelque indisposition pour se dispenser de lui tenir compagnie, lui disant qu'elle avoit grand besoin de repos. Comme il avoit accoûtumé de se mettre au lit d'abord qu'il avoit soupé, Rufine attendit qu'il fût bien endormi afin d'aller rejoindre son Galant avec plus de sûreté. Elle fit aporter avec elle un excellent repas, & fit bonne chere au Cavalier, agréablement surpris de la revoir. Lorsque la table fut desservie, & dans le tems que les Servantes alloient souper, Rufine

fine qui ne cessoit d'admirer Dom Jayme, le pria de ne lui rien cacher, & de l'instruire de son nom, de sa patrie, & du sujet qui l'avoit conduit à Tolede. Le Cavalier, qui n'avoit d'autre dessein que de lui en imposer, fabriqua sur le champ une histoire, que Rufine écouta avec beaucoup d'attention.

Ma pattie est Valence, une des plus considerables Villes de toute l'Espagne. Vous la connoissez assez, Madame, & la renommée doit vous avoir appris, que cette Ville tient un rang considerable par sa noblesse, ses richesses, la douceur de son climat, & l'agréable fertilité de ses campagnes, Je suis de la noble & ancienne famille de Pertuse, fort connue dans tout ce Royaume-là. Mon nom est Dom Jayme de Pertuse; & le Roi pour recompenser la fidelité & les bons services de mes Ancêtres, m'a honoré de l'Ordre de Montesa, & m'a gratifié de la Commanderie de Silla, qui est la plus considerable de cet Ordre. Outre le revenu que j'en retire, mon Pere m'a laissé une bonne rente, & quelques terres qui me fournissent de quoi vivre en homme de ma qualité.

Je suis fils unique, & voulant m'établir, je jettai les yeux sur une Demoiselle de Valence, nommée Dona Blanca de Ceinteillas, de la premiere distinction, & douée de toutes les perfections qui peuvent charmer un honnête homme. Je lui fis ma Cour avec assiduité, & je me sentois penétré de l'amour le plus tendre pour cette belle personne; mais quelque penchant qu'elle eût pour moi, elle n'osoit me le témoigner, par ce qu'elle étoit engagée avec un autre Gentil-homme, nommé Dom Vincent Poiadas, qui étoit fort assidu auprès d'elle.

Ce Cavalier, pour mettre son esprit en repos, resolut de se défaire de moi pour ne trouver aucun obstacle dans ses amours. Il se fit accompagner de trois Valets bien armez, & me trouvant une nuit dans sa ruë avec un seul Domestique, il m'attaqua avec beaucoup de furie. Je me deffendis de mon mieux, mais je fus perçé de plusieurs coups que les assassins crurent mortels. On ne peut découvrir celui qui m'avoit mis dans ce triste état, quoique bien de gens le soupçonnassent. Cependant la Justice ayant appris par le bruit pu-

blic,

blic, que Dom Vincent étoit mon Rival, on l'arrêta prisonnier. Il trouva le moyen de se justifier, & ses amis & son argent le firent mettre en liberté.

Lorsque je fus guéri de mes blessures, je ne songeai qu'à la vangance; & je ne crus pas devoir attaquer suivant les regles de l'honneur, un homme qui avoit eu la lâchete de m'assassiner si indignement. Je pris mes mesures pour lui rendre la pareille, & je le surpris un soir que je me trouvai mieux accompagné que lui. Il reçut tant de coups d'épée, que je crus qu'il expireroit sur la place, & je me retirai. Je fus malheureusement reconnu dans la rue par quelques personnes, qui déposerent contre moi; ce qui est fort extraordinaire dans Valence. Le blessé étoit dans un si grand danger, que l'on désesperoit de sa vie. Je pris le parti de m'absenter, sachant que les parens de Dom Vincent étoient resolus de vanger sa mort; & je ne voulus pas tomber entre les mains de la Justice. Voilà la raison qui m'a obligé de quitter Valence & de me retirer ici, où je suis depuis un mois.

Un Ami m'a donné avis que le Blessé

est hors de danger, que sa santé se rétablit, & que son mariage est reglé avec Dona Blanca, ce qui a été un coup mortel pour moi. Cepandant Dom Vincent qui veut à quelque prix que ce soit se défaire de moi, a envoyé ici deux hommes pour m'ôter la vie. Ils m'ont attaqué dans cette ruë; j'en ai blessé un mortellement, & je me suis débarrassé de l'autre, avec le secours de ceux qui sont survenus pour nous séparer. J'ai trouvé votre maison ouverte, & m'y étant refugié, je voi bien que j'y suis à couvert, & que je n'ai plus rien à craindre que vos yeux. J'ai évité une prison pour tomber dans une autre; mais elle me paroit si douce, que j'y veux demeurer toute ma vie, si vous l'agréez.

Là finit la narration de Dom Jayme. Rufine fut très satisfaite de voir dans ce Cavalier tant de qualitez, qui le rendoient digne de son amour. Elle avoit surtout une joye extrême des beaux commencemens de tendresse qu'il lui témoignoit; persuadée qu'elle pourroit bien-tôt devenir sa femme. Après y avoit fait reflexion un moment, elle lui fit cette réponse.

» Sei-

„ Seigneur Dom Jayme de Pertuse,
„ je suis extrêmement marrie que vous
„ m'ayez connue à Tolede dans une
„ circonstance si fâcheuse pour vous ;
„ mais je suis bien aise que vous n'ayez
„ pas resolu de retourner si-tôt dans
„ votre Païs. Je souhaitterois fort de
„ vous arrêter dans cette Ville; & je
„ vous proteste que si de mon côté je
„ pouvois vous en rendre le séjour a-
„ greable, je ferois tout ce qui dépen-
„ droit de moi pour y réussir , quand
„ il en devroit coûter à ma liberté.
„ Si vous prenez des mesures oppo-
„ sées , vous me serez toujours obligé
„ de la bonne volonté que j'ai pour
„ vous, quoiqu'il n'y ait que peu de
„ tems que j'ai l'avantage de vous con-
„ noitre. Je m'estimerai heureuse si
„ vous répondez à mon affection, &
„ je me verrai au comble de mes sou-
„ haits. Le Ciel ne m'a peut-être pas
„ faite assez belle pour fixer votre cœur;
„ mais j'ose me vanter que j'ai quel-
„ ques bonnes qualitez , & que d'ail-
„ leurs j'aurai dequoi plaire à un hom-
„ me de votre mérite & de votre
„ condition.

„ Madame, répond Dom Jayme, je

„ ne mérite pas les faveurs dont vous
„ me comblez, & je me reconnois in-
„ digne de baiser la terre sur laquelle
„ vous marchez. Je croi pourtant
„ vous avoir bien payé tout ce que je
„ vous dois, puisque je vous ai livré
„ mon cœur & mon ame; & ainsi je
„ ne crains point que vous me fassiez
„ un procez là-dessus. Pour ce que
„ vous dites, que vous voudriez met-
„ tre en usage tout ce qui dépend de
„ vous pour me retenir, vous n'avez
„ certainement pas besoin de toutes vos
„ forces pour y réussir. Je sens bien,
„ Madame, que vous avez déja assu-
„ jetti ma volonté, & ce que je vous
„ dis doit vous épargner la peine de
„ recourir à des moyens inutiles, puis-
„ que votre beauté seule à un pouvoir
„ souverain sur mon cœur. Je sens
„ qu'elle me transporte hors de moi-
„ même, pour me donner entierement
„ à vous. Heureux le jour auquel je
„ fus attaqué par les assassins de Va-
„ lence, puisque le chagrin qu'ils m'ont
„ causé, me fait trouver auprès de
„ vous mille sujets de joye & de con-
„ solation. Le Ciel veuille prolonger
„ ma vie! car si vous agréez l'amour

„ que

„ que j'ai pour vous, comme vous me
„ faites l'honneur de m'en aſſurer, mal-
„ gré toutes les tempêtes de ma mau-
„ vaiſe fortune, je me verrai dans un
„ port aſſuré, où je n'aurai plus de pe-
„ rils à craindre. Le bonheur qui
„ m'eſt préparé, me fait perdre entie-
„ rement le ſouvenir de ma patrie; &
„ c'eſt ici que je dois trouver ma feli-
„ cité.

Ces diſcours & d'autres encore plus amoureux occuperent Dom Jayme & Rufine, & ce jeune homme trouva ſi bien le moyen de lui plaire & de lui inſpirer de l'amour, qu'elle ne ſongea plus qu'à ſe rendre agréable à ſes yeux. Le tems ſe paſſoit fort vîte pour ces deux Amans, & ſur les deux heures après minuit la Belle prit congé, fâchée pourtant d'être obligée de ſe retirer ſitôt, quoiqu'il fût déja fort tard. Dom Jayme ſe coucha, ravi de joye d'avoir ſi bien réuſſi dans ſon deſſein.

Criſpin étoit cependant fort en peine, de ne reçevoir point de nouvelles de ſon Camarade depuis deux jours. La préſence de Garay étoit cauſe, qu'on gardoit dans la maiſon de grands ménagemens; mais d'abord qu'il fut parti

pour

pour Madrid, Rufine vêcut avec plus de liberté, toûjours fort éprise d'amour pour son Cavalier.

Dom Jayme écrivit un Billet à Crispin, & il se servit de l'Esclave pour le lui faire tenir. Il ne manqua pas de lui faire savoir le succez qu'il avoit eu dans son entreprise, & les progrez qu'il avoit fait en si peu de tems dans les bonnes graces de la Dame. Crispin lui répondit par la même voye, & lui fit tenir une bourse avec cent Pistoles pour jouer avec la Belle, & pour faire des présens aux servantes; lui recommandant de ne rien épargner pour se procurer leur amitié, qui ne seroit pas inutile dans l'occasion.

Le jour que Garay partit pour Madrid, Rufine fut occupée à recevoir deux de ses voisines. Elle se seroit bien passée de leur visite, qui ne lui fit pas grand plaisir, par ce qu'elle auroit mieux aimé se voir seule avec son Galant. Aussi-tôt que ces Dames se furent retirées, elle courut dans la chambre de Dom Jayme, qui l'attendoit de son côté avec beaucoup d'impatience. Elle le trouva occupé à jouer du Luth, qu'elle avoit acheté depuis peu pour s'amu-

muſer. Ce Cavalier, comme la plûpart des jeunes gens de Valence, étoit excellent Muſicien, & il faiſoit fort bien des vers. Rufine l'ayant entendu de loin, s'approcha doucement de ſa chambre, charmée de l'adreſſe avec laquelle il touchoit cet Inſtrument. Elle l'écouta aſſez long-tems, jusqu'à ce qu'enfin il chanta avec une grace admirable, des vers qu'il avoit compoſez lui-même ſur l'objet de ſon amour. Ce fut ajoûter de nouvelles flammes qui embrazerent entierement le cœur de Rufine. Elle fut charmée d'entendre une ſi belle voix, & elle remarqua bien que les vers qu'il chantoit étoient de ſa façon, puisqu'ils regardoient l'avanture qui venoit de lui arriver.

L'amoureuſe Rufine entrant dans ce moment: " Comment Seigneur Dom „ Jayme, lui dit-elle, que de nouvel„ les graces ne viens-je pas de décou„ vrir en vous? Je m'en réjouis beau„ coup, quoi que je n'en ſois pas ſurpri„ ſe, par ce que je ſai qu'il y a d'excellen„ tes voix à Valence; & qu'on y cultive „ avec grand ſoin la Poëſie & la Muſique.

„ Ma voix eſt fort commune, dit le „ Cavalier, & j'ai plûtôt chanté pour „ les

„ les paroles de la chanſon que pour me
„ faire entendre. Je voi bien, répondit-
„ elle, que cette chanſon eſt fort nou-
„ velle, & qu'elle n'étoit pas compo-
„ ſée il y a deux jours. Il eſt vrai, re-
„ partit Dom Jayme, mais il ne faut
„ point s'étonner, ſi la perſonne qui
„ en fait le ſujet a aſſez de pouvoir ſur
„ moi, pour me faire entreprendre
„ des choſes fort au deſſus de mes for-
„ ces, puiſqu'elle ſurpaſſe infiniment tou-
„ tes les merveilles que j'ai admirées.

„ Ne ſoyez point flatteur, lui dit-
„ elle, je ſai bien que ce que vous di-
„ tes n'a aucun fondement, je le re-
„ çois pourtant de votre part ſans me
„ fâcher. Vous devriez, ce me ſem-
„ ble, mieux traiter vos hôtes. Mais
„ les hommes ſont accoûtumez à dire
„ ſouvent ce qu'ils ne reſſentent point;
„ & quoiqu'ils n'aiment point du tout,
„ ils prenent plaiſir à en faire ſemblant,
„ & ſont quelquefois aſſez habiles
„ pour le perſuader.

„ Vous pouvez vous tromper, Ma-
„ dame, dit-il, & ſoyez perſuadée
„ que je m'eſtime fort heureux d'avoir
„ eu la quérelle, qui m'a procuré l'hon-
„ neur de vous connoître. Toute la

„ prie-

„ priere que j'ai à vous faire, c'eſt que
„ vous rendiez plus de juſtice à ma
„ ſincerité, & que vous ne formiez
„ aucun doute ſur l'amour dont mon
„ cœur brûle pour vous.

Enfin, Dom Jayme ſut lui dire tant de belles choſes, que Rufine donna tout de bon dans le piége, & commença dès ce ſoir-là à le favoriſer de la bonne maniere. Il en fut lui-même ſi touché, qu'il abandonna le deſſein qu'il avoit formé de la tromper, & reſolut de l'aimer ſincerement. Elle fut à la vérité duppée par ce fripon, qu'elle prenoit pour un homme de qualité, le croyant tel qu'il s'étoit donné dans l'hiſtoire qu'il avoit fabriquée. Elle en fut encore plus perſuadée, par la liberté qu'il prit de lui demander à elle-même, qui elle étoit.

Rufine ne voulut pas paroître de moindre condition que lui; & ainſi elle ſe fit une belle Genéalogie, lui contant en peu de mots qu'elle deſcendoit des illuſtres Comtes de Menezes de Portugal, quoiqu'elle fût née à Badajos. Le Compagnon vit bien qu'elle vouloit lui en impoſer, & que ſon but étoit de l'obliger à ſe marier avec

elle.

elle. Cela étoit directement opposé aux sentimens de Crispin, qui vouloit que sans penser au Sacrement, son Camarade menât avec lui une vie errante; & qu'il fit continuellement reflexion sur les perils où les gens de leur mêtier sont exposez, surtout au danger qu'ils courent d'expirer sur la potence, en s'arrêtant trop long-tems dans le même lieu.

Rufine plaisoit de plus en plus au jeune homme, qui prenoit plaisir à se persuader qu'elle étoit d'une famille aussi distinguée qu'elle l'assuroit, quoiqu'il n'en eût rien cru d'abord. Il fit tous ses efforts pour la rendre encore plus amoureuse, & s'étudioit à mériter toute son affection. Elle avoit de son côté la même pensée; de sorte que concourans tous deux au même but en Amans passionnez, Rufine banit toute retenue, Dom Jayme obtint tout ce qu'il voulut, & ils vêcurent ensemble fort contens l'un de l'autre.

Comme la Belle craignoit fort le retour de Garay, qui ne devoit s'arrêter que peu de tems à Madrid, elle examina le parti qu'elle avoit à prendre pour se mettre à couvert de son ressenti-

ment.

ment. Elle confideroit qu'elle lui avoit de grandes obligations, & qu'il étoit regardé dans toute la Ville comme fon Pere. Elle ne doutoit pas qu'à fon arrivée il ne fit grand bruit, de fe voir ainfi abandonné. Rufine avoit deffein de lui donner quelque argent, & de prendre congé de lui; mais après y avoir meurement penfé, elle changea d'avis, refolut de quitter Tolede & de perfuader à fon Galant de la mener à Valence fa Patrie. Elle crut qu'il falloit attendre deux ou trois jours à fe déclarer, par ce que Garay ne devoit revenir que dans quinze, comme il l'avoit dit en partant.

Pendant que Rufine rouloit ce deffein dans fa tête, elle & fon Amant paffoient fort joyeufement leur tems. Dom Jayme véritablement piqué d'amour, abandonna fon premier projet, fans fe mettre en peine du fcelerat Crispin qui l'y avoit engagé. Comme c'étoit en hyver & que les nuits étoient longues, nos amoureux les paffoient agréablement, entremêlant leurs careffes de tendres difcours & de chanfons galantes, Rufine qui entendoit bien la Mufique & qui chantoit en per-

fection, joignoit sa voix à celle du Cavalier; & avec le Luth ils formoient ensemble un agréable concert.

Une nuit après avoir chanté & discouru fort au long sur divers sujets, Rufine souhaitta que son Galant les entretînt elle & ses Servantes de quelque agréable histoire. Elle le pria de leur faire part de quelque Nouvelle, pour passer doucement une heure ou deux, s'il en savoit quelcune qui méritât leur attention. Dom Jayme qui avoit l'esprit cultivé & qui parloit bien, obeit à sa Maîtresse, charmé de pouvoir lui faire connoître sans affectation toutes ses bonnes qualitez. Quoique je sois persuadé, dit-il, qu'une personne comme vous, adorable Emerentiane & ma chere Maîtresse, ne trouvera rien que de fort commun dans ma narration, je veux vous obeir en tout sans alleguer aucune excuse. En le faisant promtement & sans m'y être préparé, je mériterai que vous ayez quelque indulgence pour les fautes qui m'échapperont. Je me souviens d'une Histoire qu'un Cavalier de Valence me racontoit autrefois; & comme elle me plut je l'écoutai avec attention. Je tâcherai de

la

la repeter le mieux qu'il me sera possible, pour satisfaire à vos ordres. Il s'arrêta un moment, & commença la Nouvelle suivante.

TROISIEME NOUVELLE.

A quoi l'honneur nous oblige.

DOm Pedro de Ribera, noble Cavalier de l'illustre famille des Ducs d'Alcala, si renommée dans toute l'Espagne, naquit à Seville Capitale de l'Andalousie. Ceux qui lui avoient donné le jour étant morts, il hérita d'un revenu très considerable, avec lequel il vivoit avec splendeur dans Seville, & se distinguoit de tous les autres Gentils-hommes dans les Fêtes publiques, aimant à se faire honneur de son bien.

Dom Pedro avoit un Cousin Germain, nommé Dom Rodrigue de Ribera, qui demeuroit à Madrid à la suite de la Cour du Monarque des Espagnes. Il y étoit allé autrefois pour un Procez qui demandoit sa présence, & qu'il termina heureusement, ayant obtenu un Arrêt décisif en sa faveur. Comme il se trouva fort satisfait du séjour de Madrid,

drid, & qu'il se plaisoit beaucoup avec divers Cavaliers Castillans qu'il connoissoit, il ne put se resoudre à retourner chez lui où il trouvoit moins d'agrément. Ainsi il renonça à sa Patrie, & fixa sa demeure dans cette grande Ville. Il y lia une amitié fort étroite avec un Gentil-homme, nommé Dom Juan de la Cerda, d'un mérite distingué. Il étoit Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, & le Roi l'avoit gratifié d'une Commanderie de deux mille Ducats de rente.

Ce Cavalier étoit veuf, & il n'avoit eu de son mariage qu'une fille unique, qui devoit hériter de tous ses biens. La nature sembloit avoir pris plaisir de l'orner de toutes les graces & de toutes les perfections qu'on peut desirer, pour former une Demoiselle accomplie. Les Dames de la Cour ne pouvoient *la* regarder qu'avec une jalousie extrême, car elle les surpassoit toutes en beauté, & avoit autant d'avantage sur elles, que le Soleil en a sur tous les autres Astres. Dom Juan son Pere souhaittoit de la marier, s'il se présentoit quelque Cavalier de mérite qui l'égalât en naissance & en biens.

Dom

Dom Rodrigue de Ribera pouvoit prétendre à cet honneur, tant par sa qualité, que par les liaisons d'amitié qui étoient entre lui & le Pere de cette belle fille. Mais comme il étoit cadet de sa maison, il n'osa en faire la proposition, ne se sentant pas assez riche pour rechercher un parti si considerable. Il resolut pourtant d'en parler à son Ami, comme s'il n'avoit en vue que son Cousin Dom Pedro qui étoit à Seville, dont il lui avoit fait valoir le mérite & les biens considerables. Dom Juan témoigna agréer la proposition, mais la prudence vouloit qu'il s'informât auparavant de la personne du Cavalier; car il avoit lieu de soupçonner que Dom Rodrigue pourroit être trop favorable à son Cousin. Ainsi il écrivit à un de ses Amis à Seville, pour le prier de l'instruire exactement des bonnes & des mauvaises qualitez & du bien de Dom Pedro de Ribera; par ce qu'il lui importoit fort, pour l'honneur de sa maison de rencontrer un Cavalier de mérite, qui fût digne d'être l'époux de Dona Brianda sa fille unique.

Il reçut la réponse en peu de tems. Son Ami lui confirma tout ce que Dom

Rodrigue lui avoit dit de son parent, & y ajoûta encore un témoignage fort avantageux de sa conduite ; l'assurant qu'il pouvoit compter sur tout ce qu'il avançoit. Dom Juan en fut très content. Il vit aussi-tôt Dom Rodrigue & lui dit, qu'il pouvoit avertir son Cousin, qu'il seroit très bien reçû, s'il vouloit rechercher sa fille en mariage.

Dom Rodrigue ne manqua pas d'écrire sur ce sujet ; & pour faire plus de plaisir au Cavalier, Dom Juan souhaitta qu'on lui envoyât le Portrait de sa fille, afin qu'il pût se former une idée de sa beauté, & qu'on l'assurât que cette copie étoit au dessous de l'original. Rodrigue eut soin d'envoyer ce Portrait, & il y joignit un grand éloge des vertus de cette aimable personne, que le Peintre ne pouvoit représenter. Dom Pedro en fut d'abord charmé ; & il remit à son Cousin le soin de regler les articles du Mariage, en attendant son arrivée ; & pour l'autoriser à s'en mêler, il lui envoya une Procuration fort ample.

Pendant que Dom Rodrigue traitoit cette affaire avec son Cousin & Dona Brianda, la Belle contemploit avec plaisir

fir le Portrait de Dom Pedro qui lui avoit été envoyé, & qui paroissoit être fort de son goût. Ce Cavalier s'équipa magnifiquement pour paroître devant sa Maîtresse, & il se mit en chemin pour l'aller voir. Il partit de Seville, où il laissa son train qui devoit le suivre peu de jours après, lorsque la belle Livrée qu'il faisoit faire seroit prête. Il ne prit avec lui qu'un Valet de chambre; & ils étoient montez sur deux belles Mules, suivant la coûtume d'Espagne. Un Palefrenier qui devoit avoir soin de leurs Mules, suivoit de loin monté de même. Dom Pedro avoit une impatience extrême d'arriver à Madrid, pour y voir Dona Brianda, dont le seul Portrait l'avoit pénétré d'amour. Il le portoit toûjours sur lui, enveloppé avec la même Lettre dans laquelle son Cousin le lui avoit envoyé. Etant à demi-journée de Tolede, il s'emporta beaucoup pendant le dîner contre le Valet des Mules, qui étoit arrivé fort long-tems après lui. Il lui commanda de prendre les devants, & d'arrêter un appartement dans la meilleure Auberge de Tolede.

Pendant le repas il s'entretint avec

quelques Bourgeois d'Orgaz, qui est le lieu où il se trouvoit ; & après le diner il s'amusa à jouer aux Cartes. Il perdit son argent, & se piqua au jeu. Il continua la seance jusqu'à ce qu'il se fût raquitté, & il partit beaucoup plus tard qu'il n'auroit fallu. Il monta sur sa Mule ; & s'étant informé de la route, il partit avec son Valet de chambre. A peine eurent-ils fait une lieue, que la nuit les surprit. Ils furent contraints de continuer leur voyage, sans savoir où ils alloient ; car la nuit étoit si obscure & le Ciel si couvert, qu'on ne pouvoit apercevoir aucune étoile ni distinguer les objets à quatre pas. Nos gens s'égarerent, & entrerent dans un petit bois d'Oliviers à demi-lieue de Tolede. Comme ils ne savoient pas le chemin, & qu'ils ignoroient en quel lieu ils se trouvoient ; ils resolurent de mettre pied à terre, & d'attendre le jour sous un Olivier, pour continuer leur route avec plus de sûreté. Ils ôterent leurs Valizes de dessus leurs Mules, & se coucherent sous les arbres sans beaucoup de façon. Ils étoient si fatiguez qu'ils s'endormirent d'abord,

sans

ſans prendre aucune précaution; & ſans craindre le peril qui les menaçoit.

Lorsqu'ils étoient encore à leur premier ſommeil, quatre hommes attirez par le bruit des Mules, s'approcherent doucement du lieu où les Voyageurs étoient couchez. C'étoient des Voleurs de grand chemin, qui venoient de tenter une entrepriſe qui leur avoit mal réuſſi, & qui s'en retournoient les mains vuides à Tolede. Ils ne voulurent pas perdre une ſi belle occaſion, qui ſe préſentoit à eux d'elle-même; & voyant les maîtres des Mules endormis, ils eurent bientôt pris leur parti. Ils ſaiſirent Dom Pedro & ſon Valet, les dépouillerent de tout ce qu'ils avoient, ne leur laiſſant que leurs caleçons, & les attacherent à un arbre. Enſuite pour s'enfuir plus promtement, ils monterent ſur les Mules avec un riche butin.

Dom Pedro ſurpris de ſe voir ainſi garroté, s'abandonnoit au deſeſpoir: Le Valet n'étoit pas de meilleure humeur que ſon Maître, & le blâmoit de s'être trop emporté au Jeu; ſoutenant que cette disgrace ne leur étoit arrivée que par ſa faute. Ils paſſerent ainſi

leur tems fort mal à leur aise, jusqu'à ce que les oiseaux, avec leurs chants melodieux, commencerent à saluer l'Aurore naissante. Alors ayant entendu le Betail qui paissoit dans le voisinage, ils pousserent tant de cris, que le Berger accourut à leur secours, & les délia. Ils lui demanderent s'ils étoient fort éloignez encor de Tolede; & il leur dit qu'il n'y avoit qu'une petite demi-lieue de chemin. Ce bon homme touché de l'état pitoyable où ils se trouvoient, leur offrit de les conduire à une maison de campagne qui appartenoit à son Maître, & qui étoit fort proche de là; les assurant que la Dame du Château ne manqueroit pas de les assister, dans le pressant besoin où il les voyoit reduits.

Dom Pedro & son Valet goûterent fort l'avis du Berger, & se mirent en chemin pour le suivre. Il les conduisit à une belle maison, où il y avoit de grandes Tours, & les eaux du Tage qui passoient fort près, en rendoient le sejour fort agréable. Ils y arriverent en fort peu de tems; & le Berger ayant frappé à la porte, elle fut incontinent ouverte par un homme âgé, qui ser-

servoit de Maître d'Hôtel à la Dame, & qui avoit inspection sur les Bergers & sur les profits des troupeaux. Le Conducteur de Dom Pedro monta dans l'appartement de la Dame; & lui conta en peu de mots le malheur qui étoit arrivé à ces Etrangers, & l'état où il les avoit trouvez; la suppliant de leur accorder quelque assistance.

Elle les fit monter aussi-tôt. Dom Pedro se présenta à elle, tout honteux de se faire voir presque nud, n'ayant qu'une méchante Cappe que le Berger lui avoit prêtée. Il harangua la Dame d'une maniere fort touchante. Il lui dit qu'il étoit un Gentil-homme de Seville, nommé Dom Fernand Sanchez de Trivegno; & qu'il alloit à Madrid pour un procez considerable, ne voulant pas se faire connoître, ni parler du véritable sujet de son voyage.

Cette Dame, qui s'appelloit Dona Victoria de Sylva, fut touchée de les voir dans un état aussi pitoyable; & la figure de Dom Pedro lui plaisoit beaucoup. Elle fit apporter deux habits propres qu'elle leur donna; & ils sortirent de la chambre pour s'en revêtir. Dom Pedro étant bien équippé, parut

tout autre qu'auparavant ; Dona Victoria en étoit charmée, & avoit toûjours les yeux attachez sur lui. L'heure du dîner étant venue, cette Dame pria le Cavalier de manger avec elle ; ils se mirent à table, & Dom Pedro ne pouvoit se lasser de lui témoigner sa reconnoissance.

Dom Pedro passa deux jours dans cette maison, sans que la Dame osât lui parler de l'affection qu'elle sentoit pour lui. Elle se contentoit de jetter sur lui des regards, qui exprimoient vivement ce qui se passoit dans son ame. Le Cavalier, qui n'étoit pas novice, s'en apperçût bientôt ; & s'entretint là-dessus avec son Valet de chambre, en qui il avoit beaucoup de confiance. Mais comme il étoit sur le point de se marier à Madrid, il n'osa pas lui dire tout ce qu'il en pensoit, & lui faire connoître sa passion pour cette aimable Dame. Le Valet lui conseilla de ne pas perdre une si belle occasion ; & lui représenta qu'il ne devoit pas être cruel à l'égard d'une personne de si grand mérite, qui les avoit secourus avec tant de charité. La solitude du lieu, la beauté de Dona Victoria, & la declaration muette qu'elle

le lui fit de sa passion, obligerent enfin Dom Pedro à y répondre tout de bon. Il parla d'amour à la Dame, qui l'écoûta avec plaisir; mais quelque passionnée qu'elle fût pour lui, elle ne voulut lui accorder aucune faveur particuliere, s'il ne s'engageoit auparavant à l'épouser, en lui donnant une promesse signée de sa main.

Le Cavalier étoit déja transporté d'amour pour la Belle, & il ne pensoit presque plus à la Maîtresse dont il avoit reçû le Portrait. Il jugea à propos de consulter son Serviteur, qui avoit de l'esprit, mais qui étoit un dangereux confident. Celui-ci ne manqua pas de donner à son Maître un conseil, qu'il n'étoit que trop porté à suivre. Il lui représenta qu'il auroit tort de laisser échaper une occasion aussi agréable; qu'il pouvoit aisément jouir de la Belle, & lui donner la promesse de mariage qu'elle exigeoit, mais qu'il falloit prendre garde de n'y pas mettre son véritable nom; qu'il suffiroit de la remplir du nom supposé qu'il avoit d'abord pris, puisque la Dame ne le connoissoit en aucune maniere.

Dom Pedro suivit avec joye un avis,

aussi conforme à son inclination ; & Dona Victoria qui comptoit d'être sa femme, lui permit tout ce qu'il voulut. Le Cavalier passa quatre jours dans les plaisirs avec sa Maîtresse. Ensuite voulant sortir de cette Maison, il fit entendre à la Dame, qu'il étoit obligé de se rendre en diligence à Madrid, pour solliciter la fin de son procez, qui demandoit absolument sa présence. Il obtint son congé de la Belle, à condition que l'absence seroit courte, & qu'il reviendroit promtement la voir. Dom Pedro promit tout ce qu'elle voulut, & n'épargna pas les sermens pour la persuader de sa sincerité. Il partit le lendemain de bonne heure, laissant sa Maîtresse accablée d'affliction ; & il n'oublia pas de mettre un mouchoir devant son visage, faisant semblant de verser des larmes, comme s'il eût été véritablement mortifié de la quitter. La Dame lui fit donner des Mules & de l'argent pour faire son voyage ; mais il reçût bientôt une partie du châtiment que méritoit sa perfidie. Il montoit une Mule fort ombrageuse, qui fit un saut dans le tems qu'il s'y attendoit le moins. Le Cavalier fit une chute fort

rude

rude & se demit le pié. Il fut obligé de s'arrêter à Illescas, à moitié chemin de Tolede à Madrid, & d'envoyer chercher un Chirurgien de Tolede pour se faire penser.

Cepandant Dona Victoria pleuroit à chaudes larmes l'absence de son Amant, qui lui causoit une inquietude extrême. Une de ses Servantes en faisant le lit où cette Dame avoit couché avec Dom Pedro, s'apperçût qu'il avoit oubiié par mégarde derriere le chevet, le Portrait de la Dame avec laquelle il alloit se marier. Ce Portrait étoit envelopé dans la Lettre, que Dom Rodrigue avoit écrite de Madrid à son Cousin. La Servante remit le tout entre les mains de sa Maîtresse. Celle-ci fut d'abord en peine en voyant le Portrait; mais sa consternation augmenta, lorsqu'elle lut la Lettre qui étoit conçue en ces termes.

LETTRE.

Monsieur mon Cousin, vous recevrez avec cette Lettre le Portrait de Mademoiselle Dona Brianda de la Cerda, qui est très fidelement tiré sur l'original; je me dou-

doute pas que sa beauté ne vous oblige de presser votre voyage. Son Pere Dom Juan de la Cerda vous attend avec beaucoup d'impatience. Ne differez pas de partir le plutôt que vous pourrez; vous auriez tort de manquer une occasion qui vous procure une personne si digne de vos empressemens. Cependant je fais dresser le Contract de mariage, en attendant que vous soyez ici vous-même pour le signer. Soyez persuadé que vous aurez sujet de vous feliciter, d'avoir trouvé une femme d'un mérite si rare. Je suis avec beaucoup d'attachement, Votre bon Cousin & Serviteur,

DOM RODRIGUE DE RIBERA.

Dona Victoria acheva avec beaucoup de peine la lecture de cette Lettre, qui lui causa un si grand déplaisir, qu'elle tomba évanouie entre les bras de sa Servante, & fut plus de demi-heure dans cet état. Elle revint enfin à elle-même, poussant mille soupirs & versant un torrent de larmes. Elle s'emportoit contre le trompeur Sevillan, & se reprochoit à elle-même d'avoir eu tant de facilité & de foiblesse pour un in-

inconnu qui s'étoit refugié dans sa maison, & de lui avoir si legerement prodigué son honneur. Ce jour se passa tout entier dans les pleurs & le desespoir. Cependant cette Dame faisant reflexion sur le risque que couroit sa reputation, elle vit qu'il falloit prévenir les suites de l'affront qu'elle avoit reçû. Elle resolut de profiter des lumieres que la Lettre lui donnoit, sur le mariage de Dom Pedro, qui étoit le véritable sujet de son voyage; & ainsi elle partit pour Madrid.

Le Frere de cette Dame servoit le Roi dans les Païs-Bas; & elle n'avoit aucun Parent assez proche pour en attendre du secours dans une occasion aussi délicate. Elle se contenta de communiquer son dessein à Albert, vieux Domestique de sa maison, qui s'offrit à l'accompagner dans ce voyage. La resolution en étant prise, on chargea sur deux chariots tous les meubles nécessaires pour garnir la maison d'une personne de qualité, & Dona Victoria se mit en chemin avec son bagage. D'abord qu'elle fut arrivée à Madrid, elle ordonna au vieux Albert de chercher la maison de Dom Juan de la Cerda, &

de s'informer si le Gendre qu'il attendoit de Seville, étoit arrivé. Albert s'aquitta fidelement de sa commission, & apprit à sa Maîtresse que Dom Pedro n'étoit pas encore venu, & qu'on l'attendoit avec impatience. Cette nouvelle affligea sensiblement cette Dame, qui ignoroit l'accident arrivé à Dom Pedro, en entrant dans la Ville d'Illescas.

Dona Victoria après avoir songé au parti qu'elle devoit prendre, loua une belle maison peu éloignée de celle de Dom Juan de la Cerda, & voulut qu'Albert y demeurât comme s'il en étoit le maître. Lorsque tous ses meubles furent rangez, elle ordonna à Albert d'aller chez Dom Júan, & de demander à ce Seigneur, s'il avoit besoin d'une jeune Veuve pour servir de Demoiselle suivante à sa fille. Elle voulut se déguiser ainsi, afin de se rendre méconnoissable aux yeux de Dom Pedro. Albert négocia si bien cette affaire, qu'elle réussit au gré de sa Maîtresse; parce que Dona Brianda cherchoit avec soin une Veuve pour la servir, suivant la coûtume des Dames de qualité en Espagne, qui ont plusieurs de ces Due-

gnes

gnes à leur ſuite. Lorsque la propoſition en fut faite par Albert, qui ſe diſoit le Pere de la Veuve, elle fut acceptée avec joye par Dona Brianda ; & Dom Juan offrit à Albert de le recevoir dans ſa maiſon en qualité d'Ecuyer, parce qu'il étoit homme de bonne mine & que ſes cheveux blancs lui donnoient de l'autorité.

Albert alla auſſi-tôt rendre compte à ſa Maîtreſſe du ſuccez de ſa négotiation. Dona Victoria en fut très ſatisfaite ; & comme Dona Brianda étoit impatiente de la voir, elle s'équippa promtement en Duegne. Le jour ſuivant elle alla rendre viſite à la jeune Dame qui devoit être ſa maîtreſſe, ſe faiſant accompagner par ſon prétendu Pere Albert, qui jouoit bien ſon perſonnage. Ils furent tous deux bien reçûs de Dom Juan & de ſa fille. Dona Victoria auroit bien voulu trouver moins de beauté dans ſa maîtreſſe, craignant que Dom Pedro ne fût d'abord épris de ſes charmes. Cepandant quoique le mérite de cette jeune perſonne lui donnât de juſtes allarmes, elle reſolut de pouſſer ſa pointe, & de s'armer de courage pour executer ſon deſſein.

Dona Brianda ne manqua pas de s'informer du Païs d'Albert, qui se faisoit appeller Etienne de Santillane. Celui-ci répondit, qu'il étoit natif d'Utrera près de Seville ; & que sa fille, qui passoit pour Veuve, avoit été mariée avec un honnête homme qui négocioit aux Indes, & qui étoit mort en allant au Perou. Il ajoûta que son Gendre avoit laissé beaucoup de Dettes, qui avoient absorbé presque tout son bien ; que pour en retirer quelque chose, il étoit en procez avec le Consul des Indes ; & qu'il esperoit d'obtenir bientôt un Arrêt favorable pour terminer cette affaire. Dom Juan apprenant que Santillane étoit d'Andalousie, lui demanda s'il avoit demeuré à Seville. Santillane répondit, qu'il avoit été souvent dans cette grande Ville, mais que sa fille y avoit demeuré beaucoup plus long-tems que lui. Dom Juan ne jugea pas à propos de le questionner d'avantage, ni de lui parler de Dom Pedro de Ribera.

Dona Victoria fut placée en qualité de Duegne auprès de Dona Brianda, qui fut très contente de l'avoir à son service. Elle lui confia d'abord les clefs de ses coffres & de

de ſes armoires, & fit murmurer les autres ſuivantes, qui voyoient avec peine une nouvelle venue diſpoſer de tout avec une autorité abſolue. On aſſigna une chambre à Santillane; mais il s'excuſa d'accepter le logement chez Dom Juan, parce qu'il avoit une maiſon dans le voiſinage avec une femme, car Marcelle Servante de Dona Victoria devoit jouer ce perſonnage.

Cependant Dom Pedro de Ribera, que nous avons laiſſé à Illeſcas, étant guéri de ſa chute, arriva enfin à Madrid. Il alla mettre pied à terre dans la maiſon de ſon Couſin Dom Rodrigue, qui l'attendoit avec impatience & qui ignoroit les avantures de ſon voyage. Dom Pedro ne manqua pas de lui rendre compte de tout ce qui lui étoit arrivé, ſans oublier ce qui s'étoit paſſé avec Dona Victoria, & la promeſſe de mariage qu'il lui avoit faite ſous un nom ſuppoſé. Rodrigue lui demanda de quelle condition étoit la Dame. Dom Pedro lui dit, qu'elle s'appelloit Dona Victoria de Sylva, & qu'elle étoit d'une des plus illuſtres familles de Tolede. Son Couſin lui témoigna, qu'il étoit fort mal ſatisfait

de

de son procedé ; qu'une action aussi lâche le feroit mépriser de tous les honnêtes gens ; & qu'il étoit à craindre que la Dame qu'il avoit deshonnorée & trompée, ne cherchât à se vanger de lui, si elle apprennoit qu'il fût venu à Madrid pour s'y marier.

Ils parlerent ensuite de Dona Brianda, & Dom Pedro témoigna en être fort amoureux sur le Portrait qu'il avoit reçû, & qu'il avoit eu le malheur de perdre, disoit-il, avec ses hardes, lorsqu'il fut devalizé par les Voleurs auprès de Tolede. Il savoit pourtant que cela étoit faux, & qu'il avoit oublié ce Portrait sous le chevet de son lit chez Dona Victoria, ce qui lui causoit beaucoup d'inquiétude. Dom Rodrigue conseilla à son Cousin de s'équipper au plutôt, avant que de paroître chez sa Maîtresse, & d'achètter plusieurs habits magnifiques pour la Ville & pour la Campagne. Dom Pedro suivit son avis, & garda la chambre jusqu'à ce que ses habits furent faits. Trois jours après on lui aporta un bel habit de Campagne, avec lequel faisant semblant d'arriver, il alla chez Dom Juan de la Cerda, qui le reçut avec joye, charmé

de voir un Gendre si bien fait. Dona Brianda étoit avec ses femmes de chambre, qui achevoient de l'habiller, lorsqu'on l'avertit que son futur Epoux venoit lui rendre visite. Elle se prépara à le recevoir ; & un moment aprez il entra accompagné de Dom Juan & de Dom Rodrigue. Ce Cavalier parut fort content de voir sa Maîtresse ; il la salua & la complimenta d'un air gracieux & poli. Il avoua qu'il n'avoit jamais vû une plus belle personne, & que le Peintre qui avoit fait son Portrait, n'avoit exprimé que foiblement les charmes qu'il trouvoit en elle. Si Dom Pedro fut satisfait de la beauté de Dona Brianda, cette Dame ne le fut pas moins de la bonne mine & de l'esprit de ce Cavalier.

Cependant comme il étoit nécessaire de regler au plûtôt les articles du mariage, & que la présence de Dom Pedro étoit nécessaire, il passa dans une autre chambre avec Dom Juan & Dom Rodrigue. Ils y trouverent un Notaire qui les attendoit, avec quelques parens qu'on avoit appellez pour signer le Contract.

Pendant qu'on regloit cette affai-

re,

re, Dona Brianda resta seule dans sa chambre avec ses suivantes. Elle étoit si contente qu'elle ne pouvoit s'empêcher de leur parler de son Epoux, & chacune s'empressoit de la féliciter & de lui témoigner sa joye, à la reserve de la Duegne qui ne disoit mot. Dona Brianda remarqua son silence, & lorsqu'elle se trouva seule avec Dona Theodora (c'est le nom que Dona Victoria avoit pris) elle ne manqua pas de lui en faire ses plaintes. " D'où vient, " lui dit-elle, que tandis que toutes les " autres me félicitoient sur le choix que " j'ai fait de Dom Pedro pour mon " Epoux, vous seule avez été muette? " Du moins deviez-vous vous joindre " aux autres, & me marquer quelque " joye; & quand vous desaprouveriez " mon choix, la complaisance exige " que vous preniez part à une affaire " qui me touche de si près. D'où " peut venir tant de retenue, qu'elle " est la cause d'un si profond si-" lence?

Dona Victoria, qui avoit des vues que sa Maîtresse ignoroit, fut charmée qu'elle lui fit un semblable reproche. Cette Dame, qui avoit de justes droits

ſur Dom Pedro, vouloit rompre ſon mariage avec Dona Brianda; & pour tirer avantage d'une occaſion auſſi favorable, elle lui répondit ainſi: " Pour „ ce qui eſt de la perſonne de Dom „ Pedro, j'avoue, Madame, qu'on „ n'y ſauroit trouver aucun défaut. Il „ eſt bien fait, aimable, ſon air noble „ & ſes manieres le font admirer de „ tous ceux qui le connoiſſent; & il „ eſt rare de trouver tant de perfec- „ tions dans un jeune Cavalier. Si „ j'ai gardé le ſilence à ſon égard, c'eſt „ parce que je le connois plus particu- „ lierement que tout autre; ayant de- „ meuré dans un quartier de Seville, „ où Dom Pedro avoit certaines ha- „ bitudes. Je ne veux ni ne dois vous „ cacher les motifs qui l'y attiroient; „ car il y auroit de l'injuſtice à „ vous tromper dans une pareille occa- „ ſion, & à vous expoſer au danger „ qui menace votre repos pour tout „ le reſte de vos jours. Sachez, Ma- „ dame, qu'en épouſant Dom Pedro, „ au lieu des douceurs que vous eſpe- „ rez de goûter avec lui, vous ne de- „ vez attendre de votre mariage que

„ mil-

„ mille sujets d'amertume qui vous
„ rendront la vie insupportable.

Dona Brianda écouta avec émotion ce beau début de la Duegne; & la conjura de lui parler plus clairement, & de ne lui rien cacher de la conduite de Dom Pedro. Dona Victoria ne demandoit pas mieux que de pouvoir se déchaîner contre celui qui l'avoit deshonnorée avec tant de perfidie; ainsi elle ne se fit pas beaucoup prier. Mais pour n'être point entendue des autres Domestiques, elle jugea à propos de s'enfermer avec sa Maîtresse dans un Cabinet écarté, où elle lui parla ainsi.

” Je manquerois au respect, à l'o-
„ béissance & à l'affection que je vous
„ dois comme à ma Maîtresse, si je
„ ne vous ouvrois mon cœur avec
„ franchise, dans une affaire de si
„ grande conséquence, de laquelle dé-
„ pend le bonheur de votre vie. Ainsi,
„ Madame, je ne vous dissimulerai
„ point, que Dom Pedro a été amou-
„ reux à Seville d'une Dame fort belle
„ & d'une grande naissance, mais à
„ qui son Pere n'avoit pas laissé assez
„ de bien pour soutenir sa qualité. Dom
„ Pe-

„ Pedro lui fit la Cour avec tant d'assi-
„ duité, qu'enfin persuadée de son a-
„ mour par ses Lettres, par ses ser-
„ mens & surtout par les grandes dé-
„ penses qu'il faisoit à son occasion,
„ la Belle se remit à sa discretion. Il
„ lui promit de l'épouser en présence
„ de plusieurs témoins, & c'est sur
„ cette promesse qu'elle le regarda
„ comme son Epoux. Il étoit nécef-
„ saire de tenir la chose fort secrette;
„ par ce que Dom Fernand, Pere de
„ Dom Pedro, qui vivoit encore, a-
„ voit eu connoissance de cette intri-
„ gue, & faisoit tous ses efforts pour
„ empêcher le mariage de son fils a-
„ vec cette Dame, qui s'appelloit Do-
„ na Elvyre de Monsalve.

„ Les fréquentes visites de Dom
„ Pedro produisirent dans la suite deux
„ Garçons & une fille, qui sont enco-
„ re auprès de leur Mere. Dom Pe-
„ dro attendoit avec impatience la
„ mort de son Pere, cassé de vieillesse
„ & d'infirmitez, pour donner libre car-
„ riere à ses passions. Il en fut enfin
„ délivré; & Dona Elvyre se flattoit
„ de voir la fin de ses malheurs. Com-
„ me j'étois sa voisine & sa bonne a-

„ mie, je la voyois souvent , & j'ai
„ été témoin de ses souffrances. Ce-
„ pandant son Amant ne parloit plus
„ de l'épouser & de satisfaire à son en-
„ gagement ; elle le pressa de tenir sa
„ promesse, puisqu'il n'avoit plus au-
„ cun prétexte , & il cessa de la voir
„ comme auparavant.

„ Elvire jugeant que Dom Pedro
„ vouloit se mocquer d'elle , voulut
„ mettre tout en usage pour l'obliger
„ à réparer son honneur. Elle fit part
„ de son avanture à deux Cousins Ger-
„ mains, qui prirent à cœur ses inte-
„ rêts , bien resolus d'employer la
„ force contre Dom Pedro , s'il refu-
„ soit une satisfaction convenable à leur
„ Parente. Dom Pedro informé de
„ leurs desseins , se retira dans un Châ-
„ teau auprès de Seville, & il y vivoit
„ avec précaution pour se soustraire à
„ la fureur de ses ennemis. Ceux-ci
„ après avoir inutilement essayé les vo-
„ yes d'honneur, virent bien que Dom
„ Pedro ne fuyoit ainsi que pour se dis-
„ penser de tenir sa parole, & ils reso-
„ lurent de l'aller poignarder dans sa
„ maison , lorsqu'il s'y attendroit le
„ moins. Je les ai laissez dans cette

„ situa-

„ ſituation, quand mon Pere m'a „ emmenée à Madrid, où je ſuis arri- „ vée depuis un mois & demi. Voilà „ tout ce que je puis vous dire de Dom „ Pedro, dont la vie ne peut être long- „ tems en ſûreté dans cette Cour. Les „ Couſins de Dona Elvire, qui ſont „ gens de cœur, & qui ont acquis une „ grande reputation par mille belles „ actions, ne manqueront pas de venir „ lorsqu'ils ſauront que Dom Pedro „ eſt ici; & je ſuis perſuadée qu'ils „ vangeront avec éclat l'affront qu'il „ a fait à cette Dame. Il leur ſera „ d'autant plus aiſé d'y réuſſir, que leur „ ennemi ne s'attendra pas à les trou- „ ver dans cette Ville, & qu'il ne gar- „ dera pas les mêmes précautions qu'à „ Seville.

Dona Brianda écouta avec attention la belle Hiſtoire, que Theodora lui fit ſur le compte de Dom Pedro; & elle fut extraordinairement irritée que ce Cavalier, qu'elle aimoit déja avec paſſion, eût oſé ſe préſenter devant elle en qualité d'Epoux, tandis qu'il n'avoit pas la liberté de diſpoſer de lui-même. Cette Dame ne manqua pas de faire mille queſtions, ſur le prétendu enga-

gement de Dom Pedro. Elle lui demanda, s'il étoit fort amoureux de sa Maîtresse; si Dona Elvire étoit belle, & plusieurs autres choses. Theodora répondit à tout conformement à son but, qui étoit d'engager cette Dame à rompre entierement avec le Cavalier, sur lequel elle avoit de justes prétentions.

Dona Brianda, malgré tout ce qu'elle venoit d'entendre, ne jugea pas à propos d'en croire entierement sa Demoiselle. Elle prit le sage parti de communiquer à son Pere tout ce qu'elle avoit appris, afin qu'il s'informât à fonds de la vérité. Elle alla le trouver dans sa chambre où il s'étoit retiré, après avoir reglé les articles du mariage de sa fille. Pendant qu'elle étoit occupée à lui raconter les nouvelles qu'elle venoit d'apprendre, Theodora s'arrêta dans la premiere Salle, où les Suivantes & les Duegnes ont accoûtumé de se tenir. A peine y eut-elle été quelques momens, qu'elle vit paroître le Valet de Dom Pedro, qui venoit de la poste par ordre de son Maître, & qui portoit un Paquet pour lui. Il ne reconnut pas Dona Victoria sous son

nou-

nouvel habit, & lui demanda des nouvelles de son Maître. Elle lui dit qu'il étoit occupé dans la chambre avec Dom Juan. Je lui portois ce Paquet, dit le Valet, que je viens de retirer à la poste de Seville. Si vous voulez, repliqua la rusée Dona Victoria, que je le lui remette, je le ferai pour l'amour de vous, afin de vous épargner la peine de l'attendre. Vous m'obligerez fort, répondit-le Valet; & lui ayant laissé le Paquet, il se retira.

La premiere chose que fit Dona Victoria, ce fut d'ouvrir le Paquet, & d'y mettre une Lettre qu'elle écrivit promtement, sous le nom de Dona Elvyre. Elle eut soin d'y mettre une autre enveloppe; & d'en écrire l'adresse. Ensuite elle entra dans la chambre où étoit sa Maîtresse, qui surprise de la voir avec le Paquet, lui demanda à qui elle en vouloit. Dona Victoria, sans rien témoigner de son dessein, répondit qu'elle portoit ces Lettres au Seigneur Dom Pedro, & qu'elle venoit de les reçevoir des mains de son Valet, qui les avoit retirées à la poste de Seville.

Comme la plûpart des femmes sont

naturellement curieuses, Dona Brianda voyant que le dessus du Paquet étoit écrit de la main d'une femme, elle eut grande envie de savoir ce qu'il contenoit. Elle sortit un moment & l'ouvrit pour satisfaire sa curiosité ; elle y trouva la Lettre signée par la prétendue Dona Elvire de Monsalve. Dona Briasida étant prévenue que cette Dame étoit la Maîtresse de Dom Pedro, elle ne put s'empêcher de lire cette Lettre pour s'éclaircir de ce qu'on lui avoit raconté, & voici en quels termes Dona Victoria l'avoit conçue.

LETTRE.

VOtre absence mon cher Epoux & la foiblesse de ma santé vont me reduire dans une extrêmité si fâcheuse, que je ne croi pas être long-tems en vie. Je viens d'apprendre que vous êtes à Madrid pour vous y marier ; une nouvelle si accablante suffit pour me coucher dans le tombeau. Je ne puis me resoudre à vous croire capable d'une telle lâcheté, après que vous m'avez engagé votre foi. Vous savez bien que vous ne pouvez donner à une autre, ce qui m'est si légitimement acquis ; & que j'ai auprès de moi trois enfans, gages pré-

cieux de notre mutuelle affection. Je n'ai d'autre avis à vous donner, que de consulter votre propre conscience; & si vous êtes assez méchant pour en étoufer les remords, souvenez-vous qu'il y a un Dieu équitable, qui connoit le fonds des Cœurs, & qui ne laissera pas votre crime impuni. Vous n'ignorez pas que j'ai des Parens aussi distinguez par leur courage que par leur noblesse; ils ne manqueront pas de vanger l'affront que vous me faites & à toute ma famille, & de le laver dans votre sang. Ne nous obligez pas d'en venir à une extrêmité si cruelle; faites reflexion sur votre naissance; n'étouffez pas les sentimens d'honneur qui doivent être la regle de vos actions; & reconnoissez de bonne foi celle, qui malgré vous, est & sera toûjours votre légitime Epouse.

DONA ELVYRE de MONSALVE.

Après la lecture de cette Lettre, Dona Brianda ne douta plus de la vérité de tout ce que sa Demoiselle lui avoit dit contre Dom Pedro. Elle courut réjoindre son Pere, à qui elle avoit déja raconté toute l'Histoire, & lui montra la Lettre qu'elle venoit d'intercepter. Le bon homme fut dans une sur-

prise extrême, & avoua, que sans une preuve aussi convainquante que cette Lettre, il n'auroit jamais pu croire que Dom Pedro, après avoir abusé d'une personne de qualité & en ayant plusieurs enfans, eût eu l'impudence de lui demander sa fille en mariage. Il vouloit aller d'abord le trouver pour lui en faire des reproches; mais après y avoir bien pensé, il crut devoir consulter un Gentil-homme de Seville, son ancien Ami, pour lui demander quelque éclaircissement sur la conduite de Dom Pedro.

A peine Dom Juan étoit sorti de chez lui, que Dom Pedro revint avec son Valet, pour chercher les Lettres que la Suivante de Dona Brianda avoit reçues pour les lui remettre. En entrant dans la premiere Salle, il rencontra Dona Brianda, & lui dit: " Je ne „ serois pas revenu si-tôt ici, ma chere „ Maîtresse, sans une raison aussi pressante que celle qui m'y amene. J'espere que vous excuserez mon importunité, lorsque vous saurez que „ je viens chercher des Lettres de Seville, que mon Valet a laissées entre „ les mains d'une de vos Suivantes.

„ Elle

„ Elle croyoit, dit Dona Brianda, „ que vous étiez encore avec mon Pere ; en entrant dans la chambre je l'ai „ rencontrée ; j'ai vu le Paquet qu'elle portoit, & je l'ai pris. Comme je ne croi pas „ qu'un Cavalier de votre âge ait vêçu „ jusqu'à présent dans Seville sans quelque inclination, un peu de curiosité „ & de jalousie, je l'avoue, m'a obligée d'ouvrir le Paquet. Je suis bien „ aise de l'avoir fait, & je ne vous en „ fais point d'excuse. J'y ai trouvé de „ quoi me desabuser des sentimens que „ j'avois pour vous ; & je suis heureuse que le Paquet soit arrivé, avant „ que je fusse plus engagée avec vous ; „ car j'étois perdue sans ressource, s'il „ étoit venu plus tard. J'ai vû une „ Lettre que vous lirez ; elle est d'une „ personne que vous devez bien connoître. Elle auroit suffi pour me „ détromper à votre égard ; mais j'ai „ été bien informée d'ailleurs de toute „ votre conduite, & je vous déclare „ que je ne consentirai jamais à recevoir un Epoux tel que vous. Adieu, „ je vous laisse, ne voulant pas vous „ importuner plus long-tems par des „ plaintes. Cette Lettre ne vous ap-

„ prendra rien de nouveau ; vous de-
„ vez vous attendre à tout ce qu'elle
„ contient.

Dom Pedro fut très surpris en prenant cette Lettre de la main de sa Maîtresse, & il ne pouvoit deviner par quel malheur il avoit encouru sa disgrace. Il lût la Lettre, & crut que quelque Rival, jaloux de son bonheur, avoit voulu lui jouer cette piéce. Il vit Dona Victoria & s'approcha d'elle sans la reconnoître, à cause de son changement d'habit. " Comment Madame,
„ lui dit-il, quels mensonges me sup-
„ pose-t-on ? Quelle supercherie a-t-on
„ dessein de me faire ? Quoi j'ai à Seville
„ une Maîtresse, qui s'appelle Dona
„ Elvyre de Monsalve ? Quoi j'ai des
„ enfans d'elle, & je lui ai promis
„ mariage ? Si ce n'est pas la plus in-
„ signe imposture que la malice hu-
„ maine ait jamais inventée, je con-
„ sens à perdre la tête.

„ Pour moi, dit Dona Victoria, je
„ veux bien pour votre satisfaction croi-
„ re ce que vous me dites ; mais par
„ malheur ma Maîtresse est persuadée
„ que vous êtes coupable. Je la con-
„ nois d'humeur à ne pas se laisser si-

„ tôt

„ tôt desabuser, & je doute fort qu'elle „ songe jamais à se marier avec vous. „ Je sai qu'elle en a averti son Pere, „ qui est allé sur le champ voir un Ca„ valier de Seville, son ancien ami, „ pour s'informer de la vérité.

„ Je m'en rejouis, dit Dom Pedro, „ il connoîtra que c'est une fausseté ; „ & pour ce qui est de cette prétendue „ Dona Elvyre de Monsalve, je suis „ bien assuré que dans Seville il n'y a „ aucune Demoiselle qui porte ce „ nom. Mais vous, Mademoiselle, je „ vous prie de me dire, si vous étes „ fort familiere avec Madame Dona „ Brianda. Tellement, répondit-elle, „ que je suis la seule en faveur auprès „ de cette Dame, qui ne se commu„ nique qu'à moi.

„ Si cela est, repliqua Dom Pedro, „ il vous sera aisé de me rendre service. „ Je demande de pouvoir me justifier „ auprès de cette Dame ; & je suis as„ suré d'y réussir, si elle a la bonté de „ m'écouter.

„ Je doute fort, dit Dona Victoria, „ qu'elle veuille jamais plus vous par„ ler, tant elle est irritée contre vous. „ Comme je connois parfaitement son

„ caractere, je puis vous assurer que „ quand elle est en colere & qu'elle „ croit en avoir un sujet aussi légitime „ qu'à présent, il n'est guéres possible „ de l'appaiser.

„ Mais, dit le Cavalier, si vous a- „ vez tant de pouvoir sur son esprit, „ vous réussirez certainement à la flê- „ chir, en lui représentant l'amour & „ l'estime que j'ai pour elle. Il m'est „ aisé, j'en conviens, dit Dona Vic- „ toria, de la desabuser; mais que me „ donnerez-vous, si je puis obtenir „ d'elle une audience favorable? Tout „ ce que vous demanderez, répondit- „ il; & si vous voulez de l'argent, par- „ lez franchement, quelle somme vou- „ lez-vous?

„ Je suis jeune, comme vous vo- „ yez, Monsieur, dit la Belle, & je n'ai „ pas entierement perdu l'esperance de „ me remarier. Le bien est la seule „ chose qui me manque; & si je vous „ sers comme vous le souhaittez, je „ vous crois assez genereux pour me „ donner quelque secours.

„ Pour vous témoigner, dit-il, à quel „ point je desire de rentrer en grace „ auprès de votre Maîtresse, je vous

„ pro-

» promets cinq-cens écus pour vous » aider à vous marier.

» Je vous remercie très humblement, répondit Dona Victoria; mais » je vous avoue, Monsieur, que j'ai » été autrefois si indignement trompée par un homme de votre condition, qui m'avoit fait de belles promesses, & qui m'a manqué de parole, qu'à moins d'avoir une promesse par écrit, je n'oserois me fier » à qui que ce soit. Excusez, Monsieur, la crainte que j'ai d'être encore trompée. L'experience que j'ai » du passé me rend défiante, & m'oblige à prendre mes précautions. Lors » que je n'aurai rien à craindre de semblable de votre part, comptez que » vous serez servi selon vos desirs.

» Pour vous rassurer, Madame, » contre vos frayeurs, dit-il, donnez » moi du papier & une plume; vous » verrez que je suis sincere, & que » même je fais toûjours au delà de ce » que je promets. » Dona Victoria eut bien-tôt trouvé tout ce qu'il falloit, pour écrire le Billet qu'elle demandoit. Dom Pedro tint sa parole, & il fut même assez genereux pour lui donner un

blanc signé, sans marquer la somme qu'il s'obligeoit de lui payer. Il lui dit en même-tems, qu'il vouloit la recompenser au delà de ce qu'il lui avoit promis, & d'une maniere proportionnée à ses services; qu'ainsi il lui remettoit le blanc signé, pour le remplir elle-même de la somme qu'elle jugeroit avoir méritée, s'en raportant entierement à sa discretion.

Dona Victoria ne demandoit pas mieux; elle le remercia & lui promit de mettre tout en oeuvre pour le retablir auprès de sa Maîtresse, quelque difficulté qu'il y eût à surmonter pour en venir à bout. Le Cavalier amoureux l'en crut sur sa parole, & prit congé d'elle.

Dans le tems qu'il sortoit, le vieux Albert entra, & Dona Victoria lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, soit avec sa Maîtresse, soit avec Dom Pedro. Elle lui ordonna de remplir le blanc signé, & au lieu d'une somme d'argent d'y mettre une promesse de mariage, dattée du tems auquel Dom Pedro étoit dans sa maison de campagne près de Tolede, & de la faire signer par deux témoins. Albert executa

cuta sur le champ cet ordre ; & comme il étoit habile écrivain , il imita fort bien l'écriture de Dom Pedro.

Cepandant Dom Juan ne trouva pas le Cavalier Sevillan dans sa maison , & il renvoya au lendemain à lui parler. L'après-midi Dona Victoria apprit avec joye de Dona Brianda , qu'elle étoit résolue de ne jamais se marier avec Dom Pedro , & qu'elle aimeroit mieux être fille le reste de ses jours. La Duegne n'oublia rien pour la confirmer dans son dessein , & elle n'eut pas beaucoup de peine à y réussir.

Dona Brianda se voyant si engagée avec sa Suivante , à qui elle se confioit entierement , voulut lui décharger son cœur sans reserve. Elle lui avoua qu'avant que son Pere eût eu dessein de la marier avec Dom Pedro , elle avoit été recherchée par un Cavalier distingué par sa naissance , nommé Dom Sanche de Leyba , qui lui plaisoit beaucoup. Elle ajoûta qu'elle l'avoit écouté favorablement , & qu'elle n'avoit consenti à épouser Dom Pedro de Ribera que par soumission pour les volontez de son Pere ; mais que puisqu'il en avoit si mal usé & qu'il avoit

vou-

voulu la tromper, elle vouloit rappeller Dom Sanche & lui rendre sa premiere faveur.

Cette nouvelle combla de joye Dona Victoria, qui voyoit que tout concouroit à faire réussir ses desseins; & pour mieux en assurer le succez, elle pressa sa Maîtresse de favoriser tout de bon Dom Sanche, à quoi elle étoit déja fort disposée. Il doit être fort irrité contre moi, dit Dona Brianda; mais si je lui écrivois une Lettre, je ne doute pas que son courroux ne fût appaisé, & qu'il ne revînt aussi-tôt auprès de moi. La rusée Duegne s'offrit à la lui porter, pourvû qu'on lui enseignât son logis & qu'on lui donnât un Carrosse. Dona Brianda fut charmée de voir sa Suivante si affectionnée pour son service, surtout dans une affaire qui lui tenoit si fort au cœur. Elle fit atteller un Carrosse, & écrivit une Lettre à son Amant, qu'elle confia à sa Duegne.

Dona Brianda ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Dona Victoria, qui avoit tout l'esprit nécessaire pour réussir dans les negociations les plus difficiles. Cette Dame, au lieu d'aller chez Dom Sanche, s'arrêta dans la maison qu'elle avoit lou-

louée, & renvoya le Cocher avec ordre de dire à sa Maîtresse, qu'elle iroit à pied avec Santillane son Pere jusqu'à l'endroit où elle lui avoit commandé. Elle écrivit aussi-tôt deux Lettres ; l'une à Dom Juan de la Cerda, & l'autre à Dom Sanche, les priant tous deux de se rendre dans la maison qu'elle leur indiquoit. Pendant qu'on alloit rendre ces Lettres, Dona Victoria quitta son équipage de Veuve, & s'habilla richement comme une femme de qualité, & attendit les deux Cavaliers.

Dom Sanche arriva le premier, quoiqu'il ne sût pas de quoi il s'agissoit, & que le nom de la personne qui lui écrivoit lui fût inconnu. A peine avoit-il pris un siége, & fait son compliment, qu'on vint dire à la Dame que Dom Juan de la Cerda descendoit de Carrosse, & qu'il montoit pour lui rendre visite. Je vous prie, Monsieur, dit-elle à Dom Sanche, de m'excuser ; je suis indispensablement obligée de voir ce Seigneur, qui vient pour me parler. Ce que je vous en dis, n'est pas pour vous empêcher d'entendre notre conversation. Je vous prie de vous retirer dans cette Alcove ; & derriere le rideau vous

ne perdrez pas un mot de tout ce que nous dirons. Vous y étes interessé plus que vous ne pensez, & il s'agit d'une affaire qui doit vous être fort avantageuse.

Dom Sanche obeit, sans savoir le motif de ces précautions. Dom Juan entra, & après les premieres civilitez, il s'assit; & Dona Victoria, qu'il ne reconnut pas, lui parla en ces termes.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne soyez surpris de la Lettre que vous avez reçûe d'une personne, que vous ne connoissez pas; & de vous trouver dans une maison, dont vous voyez la Maîtresse pour la premiere fois. Pour vous développer ce mystere, il est juste de vous faire connoître qui je suis.

Tolede est ma Patrie, & je n'ai qu'un Frere qui est l'héritier de notre maison. Je suis de la Famille de Sylva, qui est si connue dans toute l'Espagne, qu'il seroit inutile de vous en parler. Je me contenterai de vous dire, que mon Pere fut autrefois honoré de l'Ordre de St. Jaques, & que mon Frere qui est Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, est depuis quelques années en Flandres au service de *Sa Majesté*, en qualité de Capi-

Capitaine de Cavalerie. En partant il me laissa à Tolede, sous la conduite d'une vieille Tante, qui mourut bien-tôt après. Sa mort me détermina à quitter Tolede, & je me retirai dans le Château que nous avons fort près de cette Ville, où je m'occupois du soin du ménage. Je passois tranquillement ma vie dans cette retraite, & je goûtois les plaisirs innocens de la Campagne. J'ignorois ce que c'étoit que l'Amour, lorsqu'un matin un de mes Bergers conduisit chez moi deux hommes, que les Voleurs avoient dépouillez & reduits à un état déplorable.

Je fus touchée de compassion pour ces malheureux, surtout pour celui qui paroissoit être le Maître. J'ouvris un Coffre rempli de hardes de mon Frere, & j'en tirai deux habits que je leur donnai pour se couvrir. Ils me remercierent comme ils devoient d'une telle faveur; mais l'un d'eux m'a traittée depuis de la maniere la plus indigne, & ma charité a été payée de la plus noire ingratitude. Je fus assez simple pour me laisser surprendre aux caresses, qu'il me fit pendant quatre jours que je le gardai chez moi. J'y fus si sensible, que je

n'étois plus la Maîtresse d'y resister. Les sermens réïterez d'un homme de ce mérité me persuaderent qu'il m'aimoit véritablement, & je ne pus me défendre de l'aimer à mon tour. Enfin une promesse de mariage qu'il me donna, acheva de me persuader, & je m'abandonnai à lui sans reserve.

Ce Cavalier me persuada qu'il alloit à la Cour solliciter un procez considérable, & que sa présence étoit absolument nécessaire pour obtenir un Arrêt favorable. Il me demanda congé pour aller à Madrid, & me promit de retourner au plutôt auprès de moi. Tout ce qu'il me disoit étoit accompagné de tant de démonstrations d'amour & de tendresse, que toute autre que moi y auroit été trompée. Je lui donnai tout l'argent que j'avois alors, qui montoit à une plus grande somme qu'il ne me l'avoit demandée, pour fournir à ses besoins. Il partit, & me laissa accablée d'une vive douleur. Heureusement pour moi, il oublia sous le chevet du lit un Portrait & une Lettre, par laquelle j'appris que ce Cavalier alloit à la Cour, pour se marier avec Dona Brianda votre fille, qu'on dit être la

per-

personne de son tems la plus belle & la plus accomplie.

Comme l'honneur est le bien le plus précieux & le plus considerable que nous ayons, le procedé de Dom Pedro m'a fait prendre la resolution de venir à la Cour, où je trouverai de puissans Protecteurs parmi les anciens Amis de feu mon Pere. J'espere qu'avec leur secours, il ne me sera pas difficile d'empêcher le mariage que Dom Pedro a ménagé avec vous. Vous en conviendrez sans peine, lorsque vous verrez les preuves qui sont entre mes mains, & qui seroient assez fortes quand même je n'aurois aucun appui à la Cour.

J'ai cru, Monsieur, que je devois commencer par vous avertir de ma disgrace, de la brêche que Dom Pedro a fait à mon honneur, & de son indigne procedé à mon égard; afin qu'étant informé par moi-même de tout ce qui se passe, vous suspendiez la resolution que vous avez prise de marier votre fille avec ce Cavalier. Je vais l'attaquer en Justice avec la promesse que j'ai de sa main, & les témoins que je puis produire; lisez, s'il vous plait, ce Billet, & jugez si je suis en droit de pour-

pourſuivre cet ingrat & ce parjure, pour l'obliger à remplir les engagemens qu'il a contractez avec moi.

Le Diſcours de Dona Victoria, joint au Billet qu'elle lui remit, ſurprit beaucoup Dom Juan de la Cerda. Il vit bien que Dom Pedro étoit un homme dangereux, & un volage qui ne cherchoit qu'à jouir des Belles qui avoient la foibleſſe de l'écouter. Ce qu'il voyoit devant ſes yeux, le perſuada facilement que l'avanture de la Dame de Seville, dont on lui avoit parlé, n'étoit que trop véritable; & il reſolut de rompre le mariage qu'il avoit déja conclu entre ſa fille & ce Cavalier. Il lut le Billét, dont voici le contenu.

JE ſouſſigné Dom Pedro de Ribera, natif de la Ville de Seville, confeſſe par cet Ecrit ſigné de ma main, que je ſuis légitime mari de Dona Victoria de Sylva habitante de Tolède; & je promets de tenir la parole que je lui ai donnée de l'epouſer publiquement & en face d'Egliſe, toutesfois & quantes j'en ſerai requis par elle, en vertu de la préſente promeſſe. Témoins

moins Albert & Marcelle Domestiques de sa maison.

DOM PEDRO de RIBERA.

Dom Juan reconnut fort bien le sein de Dom Pedro, & il répondit ainsi à Dona Victoria. Je suis très fâché, Madame, que Dom Pedro, à qui sa naissance devroit inspirer des sentimens d'honneur, ait commis à votre égard une action si noire & si pleine de perfidie. Car dans le tems qu'il vous donnoit la promesse que je viens de lire, il venoit ici pour épouser ma fille que je lui avois promise. Tout ce que je puis faire de mon côté, c'est de profiter de l'avis que vous me donnez. Je vous jure, non seulement que je ne lui donnerai pas ma fille, mais encore qu'il ne mettra plus le pied dans ma maison. Je renónce pour jamais à son alliance, puisque vous avez une raison aussi légitime pour vous y opposer. Soutenez votre bon droit, & ne vous desistez point de vos prétentions. Je vous offre de bon cœur ma protection, avec tout ce qui peut dépendre de moi; & soyez persuadée, Madame, que je m'interesserai pour votre honneur. J'ai ici des Amis puis-

puissans ; je les employerai tous en votre faveur, si mon credit ne suffit pas ; & j'espere de vous convaincre que je suis homme d'honneur, & que j'aime la justice.

Dona Victoria fit à Dom Juan de grands remercimens ; & les larmes qu'elle versa en abondance en lui témoignant sa vive reconnoissance, toucherent sensiblement ce vieux Seigneur, qui lui promit de prendre à cœur ses interêts avec autant de zèle & d'affection, que si elle étoit sa propre fille. Dona Victoria lui confia la Promesse de Dom Pedro, afin qu'il la lui montrât lorsqu'il le jugeroit à propos, & qu'il s'en servît pour convaincre ce Cavalier de sa faute, & pour l'obliger à la réparer. Dom Juan prit congé de cette Dame, lui promettant de la venir voir bientôt & de lui rendre un Billet qui étoit pour elle d'une si grande conséquence. Il lui réitera plusieurs fois les offres de service qu'il lui avoit déja faites, & l'assura qu'elle éprouveroit bientôt les effets de sa bonne volonté.

Dom Juan s'étant retiré, Dom Sanche de Leyba sortit de l'Alcove où il étoit caché ; & après qu'il eut pris un siége,

siége, Dona Victoria lui dit: " Si vous
„ avez bien entendu l'entretien que j'ai
„ eu avec Dom Juan de la Cerda, vous
„ étes parfaitement instruit de ce qui
„ s'est passé entre Dom Pedro & moi.
„ Vous voyez aussi, que ce Cavalier
„ ne sera jamais l'Epoux de la belle
„ Dona Brianda, comme le Pere me
„ l'a assuré. Cette Dame m'a chargée
„ de vous dire, qu'elle n'avoit consen-
„ ti à se marier avec Dom Pedro que
„ pour obeir aux ordres de son Pere;
„ & qu'elle est charmée d'avoir un su-
„ jet légitime, pour rompre un engage-
„ ment si contraire aux sentimens de
„ son cœur. Elle vous rend toute sa
„ premiere affection, & vous pouvez
„ compter sur le desir qu'elle a de vous
„ favoriser. Vous pourriez peut-être
„ douter de ce que j'ai l'honneur de
„ vous dire; mais la Lettre qu'elle vous
„ écrit de sa main, & que j'ai ordre de
„ vous rendre, vous en confirmera la
„ vérité.

Cette Dame lui remit en même-tems la Lettre de Dona Brianda. Dom Sanche la lut, & fut transporté de joye de voir renaître des esperances si douces, auxqu'elles il s'étoit vu obligé de

renoncer. Dona Victoria continua à lui parler ainsi.

„ Je m'apperçois, Seigneur Dom Sanche, que vous êtes surpris que cette „ Lettre soit tombée entre mes mains. „ C'est une énigme fort obscure pour „ vous, & je veux vous l'expliquer. „ Puisque vous êtes amoureux, vous „ savez par experience que l'Amour est „ ingenieux à fournir des expediens à „ ceux qui brûlent de ses feux, com„ me Ovide nous l'enseigne dans ses „ Metamorphoses. Ainsi, vous ne „ doutez pas qu'aimant un volage, qui „ avoit eu de si précieux gages de mon „ amour, je n'aei mis tout en usage „ pour obliger le Cavalier infidele à „ rentrer dans son devoir. Je suis ve„ nue dans cette Ville, dans le dessein „ d'entrer au service de Dona Brianda, „ malgré ma naissance, & j'en suis ve„ nue à bout. Car quoique vous me „ voyez dans cette maison, que j'ai „ louée en arrivant, je demeure chez „ cette Dame, & je la sers en qualité „ de Demoiselle Suivante. Je me suis „ transformée en Duegne, pour me „ cacher mieux aux yeux de Dom Pe„ dro, & pour avoir plus de facilité à

„ inspi-

» inspirer à Dona Brianda de la haine » contre ce perfide. J'ai réussi dans » ce dessein, ayant entierement rom- » pu le mariage qui étoit déja conclu; » & j'espere d'avoir le même bonheur » pour faire réussir le vôtre. C'est » pourquoi voyez la réponse que vous » avez à faire à votre Maîtresse; je » vais reprendre mon équipage de Veu- » ve, & il faut que je retourne promp- » tement auprès d'elle, car je crains » qu'elle ne s'impatiente. Si vous vou- » lez lui écrire, vous le pouvez com- » modement; & je croi que vous le de- » vez, afin que Dona Brianda soit con- » vaincue que j'ai fidelement executé » sa commission. Pour ce qui est de » mon déguisement, je vous demande » un secret inviolable, sans quoi je se- » rois en danger d'échouer dans mon » entreprise. Je me fie entierement à » votre discretion, & je croi n'avoir » rien à craindre d'un homme d'hon- » neur tel que vous.

Ce Discours surprit agréablement Dom Sanche; il loua le courage & la generosité de cette Dame, la remercia très humblement de la faveur qu'elle lui faisoit d'entrer dans la confidence de

ses amours, & pria le Ciel de lui accorder une assez longue vie pour reconnoître un aussi grand service. Il lui promit de garder fidelement son secret, jusqu'à ce qu'elle lui commandât de le reveler; & Dona Victoria étant pressée de s'en retourner, il écrivit sa réponse, où il ne manqua pas d'assurer sa Maîtresse de sa reconnoissance, & de la fidelité de son amour. Il sortit enfin pour laisser à Dona Victoria le tems de reprendre son habit de Veuve. Revenons à ce qui se passa chez Dom Juan.

Dom Pedro au desespoir du tour qu'on lui avoit joué, & des mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de sa Maîtresse, en informa son Cousin Dom Rodrigue, & le pria de l'accompagner chez Dom Juan de la Cerda. Ils ne le trouverent pas dans sa maison, & ils demanderent à parler à sa fille. Dona Brianda sortit de son appartement sans cérémonie pour reçevoir leur visite, afin qu'elle fût plus courte, voyant avec peine Dom Pedro, qui étoit un objet odieux pour elle. Ce Cavalier commença à se justifier, & fit mille sermens que de sa vie il n'avoit connu ni

vû

vû dans Seville, la personne dont il s'agissoit dans la Lettre. Il l'assûra que quelque ennemi, jaloux de son bonheur avoit pris plaisir de le noircir dans son esprit; que Dom Juan s'en convaincroit facilement, s'il vouloit s'en informer; & que si on le trouvoit coupable, il consentoit à perdre avec l'honneur & la vie toute esperance de la posseder.

Ce Cavalier parla avec tant d'assûrance, que Dona Brianda en fut presque ébranlée. Elle étoit portée à soupçonner que ce ne fût une imposture, inventée pour troubler leur mariage; cependant elle prit le parti de s'en remettre aux soins de son Pere, qui faisoit ses diligences pour être instruit de la conduite de Dom Pedro. Cette Dame se contenta donc de répondre, qu'elle n'étoit point maîtresse de ses volontez, ayant un Pere sage qui ne s'en laisseroit pas imposer facilement; qu'elle ne prendroit jamais aucune resolution sans son avis, & qu'elle devoit être mieux éclaircie de la vérité, par ce qu'il n'étoit pas aisé de détruire l'idée desavantageuse qu'on lui avoit donnée de Dom Pedro. Elle ajoûta, que son Pe-

re ne se feroit pas attendre long-tems; & qu'il n'y avoit que ses ordres qui pussent la déterminer dans une affaire aussi importante.

Cependant Dom Juan après avoir fait sa visite à Dona Victoria, se retira chez lui. Dom Rodrigue son Ami entreprit de le desabuser, & l'assura que tout ce qu'on lui avoit dit, étoit un pure calomnie, dont son Cousin avoit grand sujet de se plaindre. Il le pria de suspendre sa resolution, & d'attendre du moins que des informations exactes pussent lui découvrir la vérité d'une accusation, qui ne lui paroissoit fondée que sur la haine des envieux de la prosperité de sa maison. Dom Juan leur fit donner des siéges, & répondit ainsi à Dom Rodrigue.

» Je suis sorti de chez moi dans le » dessein de m'informer avec quelques » amis de Seville, si ce qu'on impute » à Dom Pedro est véritable. Je ne » les ai pas trouvez chez eux; & quand » même j'aurois pu leur parler, peut- » être n'en aurois-je pas été mieux in- » struit; car vous savez qu'il est diffi- » cile d'être informé de tout ce qui se » passe dans une aussi grande Ville que

» Se-

„ Seville, dont on ne peut connoître
„ tous les habitans. Mais j'ai vérifié
„ une chose, & je n'en saurois douter;
„ c'est que Dom Pedro a donné pro-
„ messe de mariage à une Dame de
„ Tolede, qui le logea chez elle à la
„ Campagne, lorsqu'il fut dépouillé par
„ les Voleurs. Elle crut avoir trouvé
„ en lui un honnête homme, elle é-
„ couta ses discours tendres & passion-
„ nez, & lui sacrifia son honneur, le
„ regardant déja comme son Epoux.
„ Ce que j'avance ici, je le tiens de la
„ bouche même de cette Dame, qui
„ m'a fait prier de l'aller voir; & cette
„ promesse signée de la main de Dom
„ Pedro, est une preuve trop convain-
„ quante pour qu'il osât nier le fait, car
„ nous connoissons tous son écri-
„ ture.

Dom Juan remit ensuite la promesse entre les mains de Dom Rodrigue & de Dom Pedro, qui furent également confus l'un & l'autre. Dom Pedro changea de couleur, & son trouble fit assez connoître son crime, quoiqu'il protestât qu'il n'avoit jamais donné cette promesse sous son nom, mais sous un nom supposé. Dom Rodrigue, qui

étoit instruit de toutes les circonstances de cette affaire, se mit dans une grande colere contre son Cousin, à qui Dom Juan parla ainsi.

„ Seigneur Dom Pedro, jusqu'à ce „ qu'un jeune homme possede ce qu'il „ desire, surtout lorsqu'il est amoureux, „ il n'y a rien qu'il ne fasse, les sermens „ & les promesses lui coûtent fort peu. „ L'amour vous a vaincu, je n'en suis „ pas surpris. Mais je m'étonne, que „ vous ayez eu la hardiesse de vous a- „ dresser à une Dame d'une aussi gran- „ de naissance, dont les Parens ne „ sauroient être insensibles à l'affront „ que vous lui avez fait. Je m'étonne „ encor plus, que vous ayez osé com- „ mettre cette action, dans le tems que „ vous veniez vous marier avec ma „ fille, dont vous témoigniez par vos „ Lettres que vous étiez fort amou- „ reux. Je ne sai comment vous avez „ pu donner place dans votre cœur à „ deux passions si opposées. Cette con- „ duite prouve assez votre legereté; & „ que peut-on dire pour excuser un „ homme, qui dans le même tems „ veut se marier avec deux personnes „ differentes?

„ Ain-

» Ainsi, Monsieur, si vous voulez » agir en Cavalier d'honneur, & ne » point flêtrir le nom que vous por- » tez, vous étes obligé d'accomplir la » promesse que vous avez donnée à » la Dame de Tolede; & si vous ne » le faites de bonne grace, on trouve- » ra les moyens de vous y contraindre. » Cette Dame n'est pas si denuée d'a- » mis, que vous l'avez peut-être cru. » Elle est actuellement dans Madrid, » où elle est venue pour agir contre » vous. Elle n'aura pas de peine à » vous forçer à une réparation conve- » nable, & il n'y a personne qui ne » s'employe en sa faveur, & qui ne » fasse valoir la justice de sa cause. Je » vous conseille, Monsieur, de ména- » ger votre reputation dans une Ville » comme Madrid, & de ne point vous » exposer à la honte qui vous menace. » Accomplissez votre promesse, & que » l'amour que vous avez pour ma fille » n'y soit plus un obstacle. Je vous » declare qu'elle ne sera jamais votre » femme, & qu'elle aimeroit mieux » s'enfermer dans un Couvent pour le » reste de ses jours.

En achevant ces paroles Dom Juan

les quitta brusquement, sans vouloir écouter leurs raisons, & se retira dans son appartement. Dona Brianda suivit l'exemple de son Pere, & les deux Cousins tous confus & couverts de honte se retirerent chez eux. Dom Rodrigue étoit au desespoir de l'affront auquel son Cousin l'avoit exposé. Il lui en fit de grands reproches, & Dom Pedro n'avoit rien à lui répondre. Il ne pouvoit comprendre, comment son nom se trouvoit sur la promesse de Dona Victoria, puisqu'il avoit eu grand soin de la signer d'un nom supposé. Laissons les dans cette confusion, occupez à faire leurs reflexions sur cet accident, & retournons à notre habile Duegne.

Dona Victoria ne manqua pas de retourner chez Dom Juan le plus promtement qu'il lui fut possible. Elle remit la réponse de Dom Sanche à sa Maîtresse, qui en fut pénétrée de joye; parce qu'elle craignoit que ce Cavalier, irrité du mépris qu'elle avoit témoigné pour lui, en acceptant Dom Pedro pour Epoux, n'eût entierement changé de sentimens pour elle. Dona Brianda raconta à sa Suivante tout ce qui

s'é-

s'étoit paſſé entre les deux Couſins & ſon Pere, qui avoit donné congé à Dom Pedro. Elle lui fit auſſi part de la galanterie de ce Cavalier avec une Dame de Tolede, que Dom Juan avoit découverte, & dont il avoit de preuves ſuffiſantes, la Dame qui étoit venue à Madrid ayant produit la promeſſe de mariage, que Dom Pedro lui avoit donnée. Dona Victoria, qui jouoit bien ſon perſonnage, témoigna une ſurpriſe extrême de cette nouvelle, & fit mille imprécations contre Dom Pedro.

Cepandant Dona Brianda reçut un billet d'une de ſes Couſines, qui l'invitoit à aller chez elle la nuit ſuivante, pour voir une Comedie qu'on devoit repréſenter dans ſa maiſon. Elle répondit qu'elle ne manqueroit pas de s'y rendre. Dona Victoria, qui jugea l'occaſion favorable, reſolut d'en profiter pour mettre fin à toute cette intrigue. Elle propoſa à ſa Maîtreſſe de lui faire parler cette nuit à Dom Sanche dans un lieu aſſuré, pendant qu'on repréſenteroit la Comedie; & lui dit que la maiſon de ſon Pere Albert étant libre,

elle pourroit en disposer, & y voir son Galant fort à son aise.

Cette Dame, qui aimoit Dom Sanche, souhaittoit avec passion d'avoir un entretien avec lui, pour se justifier des reproches qu'il pouvoit lui faire sur son inconstance. Ainsi alle accepta avec joye les offres de sa Duegne. Celle-ci fit venir Albert, & lui donna une Lettre pour Dom Sanche, par laquelle on lui recommandoit de se trouver à huit heures du soir chez Dona Victoria. On lui en donna encore une autre pour Dom Pedro de Ribera, où on lui marquoit que Dona Brianda oublioit le passé, & que malgré la colere de son Pere elle étoit resolue de l'épouser en secret; qu'elle vouloit le voir pour ce sujet cette même nuit, dans la maison où le Porteur le conduiroit, & qu'il ne manquât pas de s'y trouver à neuf heures du soir.

Albert fit toute la diligence possible, & rendit les Lettres aux deux Cavaliers, qui en furent agréablement surpris. Dom Pedro surtout, qui avoit eu son congé, ne s'attendoit pas à un changement si inesperé, qui l'alloit mettre en possession de sa Belle après

tant

tant d'obstacles. Il crut en avoir toute l'obligation à la Demoiselle Suivante, ne doutant pas qu'elle n'eût gagné sa Maîtresse. Il se sût bon gré de la liberalité, dont il avoit usé à son égard, & resolut de lui faire encor un don plus considerable que le premier.

Pendant que les deux Galants se préparoient au rendez-vous, Dona Brianda & sa Duegne monterent en Carrosse, & laisserent Dom Juan prêt à se coucher. Elles se rendirent dans la maison de Dona Victoria, qui paroissoit être celle d'Albert qu'on appelloit Santillana, & elles y furent reçues par la Servante Marcelle, qu'on croyoit être la belle mere de la Suivante. Ces Dames quitterent leurs Mantes, & attendirent l'heure marquée à Dom Sanche. Pendant que Dona Brianda s'amusoit avec Marcelle, Dona Victoria se servit d'Albert pour écrire le Billet suivant à Dom Juan.

Madame Dona Brianda, au lieu d'aller chez sa Cousine assister à la Comedie où elle est priée, est venue dans la maison de mon Pere, dans le dessein de se marier secretement avec Dom Pedro, malgré vos

deffenses. J'ai cru que je devois vous le faire savoir au plûtôt ; & c'est à vous à y mettre ordre. Pour moi j'ai fait mon devoir, & vous n'aurez plus aucun reproche à me faire là-dessus, puisque je vous en avertis.

DONA THEODORE.

Albert partit avec ce Billet, & Dona Victoria lui recommanda de ne le rendre à son Maître, qu'après neuf heures & demie.

Cependant Dom Sanche ne manqua pas, à l'heure marquée, de se rendre dans le lieu où il étoit appellé. Il fit le signal qu'on lui avoit donné, & frappa à la porte, qui lui fut promtement ouverte. Il fut introduit auprès de sa Maîtresse, qui se justifia sans peine & lui donna satisfaction sur tous les sujets qu'il croyoit avoir de s'en plaindre. Victoria les laissa seuls dans une chambre, où elle les enferma.

Dom Pedro n'attendoit pas avec moins d'impatience l'heure qui lui avoit été assignée. Il vint à la maison qui lui avoit été indiquée, il fit le signal & on lui ouvrit. Dona Victoria qui le reçut, le fit entrer dans une cham-

chambre qui n'étoit presque point éclairée, & lui dit, qu'il étoit important qu'on ne le vit point, qu'il se gardât bien de faire du bruit, & que sa Maîtresse viendroit bien-tôt le joindre. Dom Pedro lui promit tout ce qu'elle voulut, & attendit autant de tems qu'il en faloit à Dona Victoria pour quitter son habit de Duegne, & en prendre un plus conforme à sa qualité. Elle revint trouver le Cavalier dans la chambre où elle l'avoit laissé, & parlant à voix basse elle trompa si bien Dom Pedro, qu'il crut être avec Dona Brianda, & s'amusa fort agréablement avec elle.

Dom Juan étoit couché lorsque le vieux Albert lui remit le Billet, dont on l'avoit chargé. Le bon homme surpris des nouvelles qu'on lui donne de sa fille, se leve, prend ses habits & court chez le Commissaire du quartier, accompagné de son Ecuyer Albert. L'affligé Dom Juan porta sa plainte, & demanda du secours contre l'entreprise de Dom Pedro & de sa fille. Le Commissaire, qui étoit de ses amis, fait appeller ses gens, & court avec lui à la maison d'Albert, qui leur fut ouverte

dès

dès que l'ordre en fut donné de par le Roi. Ils avoient eu la précaution de porter une lanterne, qui ne leur fut pas inutile, parce qu'ils trouverent toute la maison sans chandele. Ils allumerent un flambeau, & commencerent à faire leur visite. On trouva Dom Sanche & Dona Brianda dans une chambre, & le Commissaire leur demanda ce qu'ils y faisoient. Dom Sanche répondit qu'il étoit avec sa femme, & Dona Brianda confirma cette réponse. Dom Juan vouloit mettre l'épée à la main, mais le Commissaire l'avertit que sa fille n'étoit pas là avec celui qu'il pensoit; que ce Cavalier étoit Dom Sanche de Leyba, fort connu à la Cour & d'une naissance distinguée. Dom Juan de la Cerda ne put s'empêcher d'approuver ce mariage, pour se délivrer de la crainte de voir Dom Pedro dans son alliance, ayant tant de justes sujets de le haïr.

Ils s'avancerent ensuite tous ensemble vers une autre chambre qu'ils trouverent fermée; & comme le Commissaire menaçoit de rompre la porte, Dom Pedro l'ouvrit en disant, qu'il étoit dans cette chambre avec Dona Brianda sa

fem-

femme, qui avoit consenti de le prendre pour son Epoux. Là-dessus Dona Victoria paroit & s'écrie: Vous vous trompez, Seigneur Dom Pedro, je ne suis pas celle que vous pensez. Je suis Dona Victoria de Sylva, à qui vous avez ôté l'honneur. C'est pour vous obliger à me donner une satisfaction convenable, que je suis entrée au service de Madame Dona Brianda, en qualité de Demoiselle Suivante.

Dom Juan de la Cerda l'ayant regardée avec attention, la reconnut aussi bien que sa fille, & ils blamerent Dom Pedro d'avoir reduit par sa perfidie une personne de ce rang à une telle extrêmité. Ce Cavalier confus & pressé de tous côtez, fit les choses de bonne grace, & ratifia la promesse de mariage qu'il avoit donnée à Dona Victoria. Dom Sanche en fit de même avec sa Maîtresse, & on prit huit jours de tems pour faire les préparatifs des Noces, qui furent célébrées dans la maison de Dom Juan avec beaucoup de magnificence. Les deux Cavaliers vêcurent fort contens avec leurs femmes, & ils en eurent plusieurs enfans qui furent la consolation & la joye de leurs familles.

Rufine & ses Servantes prirent un grand plaisir au recit de cette Histoire, & elles avouerent qu'elles n'en avoient jamais entendu qui en approchât. Rufine admiroit l'éloquence de Dom Jayme, & charmée de voir tant de belles qualitez réunies dans sa personne, elle ne cessoit de lui faire mille caresses. Le Galant voyant bien qu'elle étoit trop amoureuse pour s'en dédire, resolut d'abandonner le dessein qu'il avoit formé avec Crispin de la voler ; il chercha même l'occasion de l'en avertir, & elle se présenta fort à propos.

Rufine persuadée que Dom Jayme etoit tel qu'il l'avoit assuré, lui dit qu'elle étoit resolue de quitter sa maison avant le retour de son Pere, d'emporter avec elle tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & de se retirer avec lui à Valence, ne doutant pas que son Pere n'approuvât leur mariage, quand il en seroit informé. Ce Cavalier n'eut pas le courage de dissimuler plus longtems ; & comme il étoit lui-même fort amoureux de la Belle, Il voulut lui découvrir le mauvais tour qu'on lui préparoit pour l'attraper, & lui parla ainsi.

„ Mon

„ Mon cher cœur, je connois trop „ bien la bonne volonté, dont il vous „ a plu m'honorer, pour n'y être pas „ ſenſible. Je ne veux plus vous rien „ déguiſer, je vais vous parler claire- „ ment. & vous découvrir avec fran- „ chiſe des choſes que vous ignorez. „ Certainement je ne ſerois pas par- „ donnable, ſi l'amour que j'ai pour „ vous n'excuſoit mon crime. Je ne „ l'ai pas commis en vous aimant, „ mais avant que je vous connuſſe; „ car il eſt impoſſible de vous voir, „ ſans admirer votre divine beauté, & „ ſans l'aimer. Je l'ai vue cette rare „ beauté, & vaincu par tant de char- „ mes, j'ai rendu ma liberté, & tou- „ tes les puiſſances de mon ame ont „ été ſoumiſes à celle de votre beau „ viſage. C'eſt, Madame, une vic- „ toire que vous remporteriez facile- „ ment ſur un cœur, moins ſenſible à „ l'amour que le mien. Je ne vous „ fais ce préambule, que pour vous „ engager à me pardonner la faute que „ j'ai commiſe contre vous. Je vous „ avoue franchement, Madame, que „ je ne ſuis pas tel que je vous l'ai dit, „ lorsque vous m'avez obligé de vous

„ ren-

„ rendre compte de mon extraction.
„ Je ſuis véritablement né dans Valen-
„ ce, & j'appartiens à des gens d'hon-
„ neur, mais d'un rang fort obſcur.
„ Mon Pere, Cordier de ſon mêtier,
„ gagnoit honnêtement ſa vie du tra-
„ vail de ſes mains. Je me ſuis fait
„ des idées de fortune plus relevées,
„ qu'il ne convenoit à un homme de
„ ma condition. Je n'ai point voulu
„ exercer le vil mêtier de mon Pere,
„ je ſuis venu en Caſtille après avoir
„ parcouru l'Andalouſie; & j'ai été
„ aſſez heureux avec mon petit ſavoir
„ faire, pour ne manquer jamais d'a-
„ mis ni d'argent. Je ſuis arrivé dans
„ cette Ville avec un certain homme
„ nommé Criſpin, qui a été priſonnier
„ à Malaga pour quelque crime, qu'il
„ n'a jamais voulu m'avouer. Cet
„ homme m'a rendu ſervice, m'ayant
„ défrayé en chemin. Il m'a prêté
„ même de l'argent, connoiſſant ma
„ bonne volonté & le deſir que j'avois
„ d'être ſon ami.

„ Criſpin ſachant que vous étes ri-
„ che, ſe déclara un jour à moi, &
„ me conſeilla de m'introduire dans
„ votre maiſon ſous quelque prétexte,

„ &

„ & d'agir de concert avec lui pour
„ vous voler. Je jugeai par le dis-
„ cours qu'il me tint, que quelque ac-
„ tion de cette espece lui avoit attiré
„ l'avanture de Malaga. Pour mieux
„ executer nôtre dessein, nous fimes
„ semblant de nous battre, & je me
„ refugiai chez vous. Vous m'avez
„ reçu dans votre maison avec tant
„ d'humanité & de bonté, vous m'a-
„ vez comblé de tant de caresses, que
„ je ne saurois seconder les mauvaises
„ intentions de Crispin. Je vous dé-
„ couvre son dessein, & je suis resolu
„ de le tromper lui-même, & de le
„ punir en lui enlevant l'argent qu'il a
„ apporté. Je ne saurois me resoudre
„ à payer d'ingratitude, une personne
„ qui m'a comblé de tant de bienfaits.
„ Je vous offre mes services & ma
„ vie; disposez entierement de moi;
„ & soyez persuadée que je ne permet-
„ trai jamais qu'on vous fasse aucun
„ tort.

Rufine se trouva bien loin de son compte par un discours aussi sincere. Elle frémit du mauvais dessein de Crispin, qui vouloit se vanger du tour qu'elle lui avoit joüé à Malaga. Elle ne

ne douta pas que Crispin n'eût informé Dom Jayme de sa conduite, & du mêtier dont elle se mêloit. Voyant donc que ce jeune homme lui avoit déclaré si franchement tout ce qui le regardoit, sans lui cacher sa véritable naissance, elle se crut obligée à la même sincerité. Elle s'ouvrit entierement à lui, sur son origine, sur sa conduite, & lui raconta toutes ses avantures jusqu'à son arrivée à Tolede.

Jayme fut ravi de voir que Rufine n'étoit pas d'une condition beaucoup plus relevée que la sienne; cette égalité les lia plus étroitement, & leur fit prendre la resolution de se marier ensemble. Ils convinrent de quitter Tolede pour aller s'établir à Madrid; mais Rufine ne vouloit point partir qu'après s'être vangée de Crispin, contre qui elle étoit fort animée. Jayme la pria de la laisser faire, persuadé qu'il lui seroit aisé de le faire tomber dans le piége. Il l'assura que, non seulement il lui enleveroit son argent, mais aussi qu'il le feroit mettre en lieu de sûreté, & il lui promit de laisser Crispin entre les mains de la Justice, en quittant Tolede. Rufine ne manqua pas de fortifier son

Amant dans cette resolution, & l'exhorta à perdre ce scelerat dont ils avoient tout à craindre.

Dom Jayme quitta sa Maîtresse & alla voir son ami Crispin. Il le trouva dans son logis & le surprit agréablement, en lui racontant ce qui s'étoit passé chez Rufine. Il l'assura qu'il étoit fort avant dans les bonnes graces de cette Dame, & qu'il esperoit d'en être bien-tôt le maître absolu. Il lui demanda en même-tems quelque argent pour faire des liberalitez aux Domestiques, & pour soutenir par sa dépense l'idée qu'il avoit donnée de sa qualité. Il appuya sa demande de mille sermens d'une fidelité inviolable, & de l'amitié le plus constante. Crispin, ce Voleur subtil & adroit, y fut trompé malgré son habileté & son experience. Il donna à Dom Jayme cent écus d'or, pour les dépenser comme il le jugeroit à propos chez Rufine, ne doutant pas que cette somme n'en produisit une autre six fois plus considerable. Il tira cet argent d'un Sac où il y avoit plus de cinqcens Pistoles, que Crispin avoit gagnées au peril de sa vie. Jayme remarqua avec

avec soin le lieu où ce maître frippon cachoit ce trésor ; & il resolut de l'enlever à quelque prix que ce fût.

Crispin qui vouloit se rejouir le soir avec son Camarade, alla commander le souper. Pendant qu'il étoit occupé à donner ses ordres à l'Hôtesse, Jayme mit le tems à profit pour faire son coup. Il ouvrit adroitement la petite Valise de Crispin, & en tira le Sac de Pistoles, qu'il cacha hors de la chambre pour le transporter ensuite avec plus de facilité. Ils souperent ensemble & se divertirent de leur mieux, Jayme assurant Crispin que dans deux jours ils pourroient executer leur dessein. Après avoir fait bonne chere & reglé les mesures qu'il y avoit à prendre, Jayme prit congé de Crispin qu'il laissa dans sa chambre ; & en sortant il n'oublia pas d'emporter le Sac.

Après cette expedition Jayme alla rejoindre Rufine, dont il fut très bien reçu. Il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé entre lui & Crispin ; & lorsqu'ils furent seuls il lui montra les Pistoles, qui la réjouirent beaucoup, car elle aimoit fort ces sortes d'especes qu'il est facile de transporter. Jayme aver-

avertit la Belle qu'il falloit quitter Tolede, avant que Crispin s'aperçût de la perte de son argent. Rufine fut du même sentiment, & jugea qu'il étoit encore nécessaire de perdre Crispin pour se soustraire à sa vengeance. Le Prevôt de Tolede, qui ne faisoit aucun quartier aux Voleurs qui tomboient entre ses mains, fut aussi-tôt averti que Crispin, fameux par l'avanture de Malaga, étoit dans la Ville ; on lui indiqua son logis, & on lui dépeignit si bien ce scelerat, qu'il étoit difficile de s'y méprendre. Jayme & Rufine après avoir fourni au Prevôt des instructions fort amples, se disposerent à quitter Tolede. Ils trouverent deux chariots qui alloient partir pour Madrid. Ils profiterent d'une occasion aussi favorable, chargerent leurs meilleurs effets à petit bruit ; & emmenerent avec eux l'Esclave more pour les servir. Ils firent beaucoup de diligence, & arriverent heureusement à Madrid, où il fut resolu que Rufine se tiendroit cachée, jusqu'à ce qu'on apprît des nouvelles de Garay.

Cependant le Prevôt de Tolede ayant reçu la Lettre qui regardoit Cris-

pin, ne manqua pas de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il assembla le même soir ses Archers, & fit investir le logis de Crispin, qui fut surpris dans sa chambre & conduit en prison. Le Prevôt se saisit de ses hardes, parmi lesquelles Crispin, qui ne s'étoit pas apperçu du vol de Jayme, croyoit qu'on trouveroit son or. Ainsi il ne parla pas de son Camarade, qui eut le tems de conduire sa Belle à Madrid. Crispin subit plusieurs interrogatoires, & fut enfin mis à une rude question, qu'il n'eut pas le courage de souffrir longtems. Il confessa tous ses crimes, sans cacher aucune de ses avantures, & fut condamné à être pendu. Il obtint quelque délai pour se disposer à la mort; il profita de cette grace, & finit ses jours avec un sincere repentir de ses péchez. Tel fut le sort du malheureux Crispin, qui ne douta pas que Jayme ne l'eût trahi; mais il lui pardonna en bon chrétien.

Rufine & son Amant se tinrent cachez dans Madrid, pour n'être point découverts, & ils se marierent dans toutes les formes. Garay après avoir inutilement cherché sa femme, alla à Alca-

Alcala où on lui avoit assuré qu'elle s'étoit retirée. Il ne l'y trouva point, & pour se dédommager des peines & des frais du Voyage, il fit societé avec des gens de sa profession. Son habileté ne l'empêcha pas d'être découvert, & pris en flagrant delict par la Justice. Il fut foueté ignominieusement par la main du Bourreau avec ses Camarades, & condamné ensuite à six ans de galeres. On le conduisit à Tolede pour y être mis à la chaîne; & croyant trouver encore Rufine dans cette Ville, il lui écrivit pour la prier d'avoir compassion de son état, & de le délivrer en fournissant un Esclave pour remplir sa place. Il se flattoit d'en obtenir cette grace, puisque cette Dame étoit en partie redevable à son industrie du bien dont elle jouissoit. Le Porteur de la Lettre chercha inutilement Rufine, dans le quartier qu'on lui avoit indiqué. Il apprit des Voisins que cette Dame avoit disparu depuis quelque tems, & qu'on ignoroit la route qu'elle avoit prise. Ainsi Garay, chargé de fers & d'années fut obligé de prendre patience, & de servir sur les

galeres du Roi en qualité de Forçat, avec un grand nombre d'autres qui ne valoient pas mieux que lui.

Pendant que l'infortuné Garay gémissoit sous le poids de ses chaînes, Jayme vivoit avec splendeur à Madrid. Il n'y fut pas long-tems sans faire connoissance avec des jeunes gens du même mêtier, accoûtumez comme lui à des tours de souplesse, & à voler l'argent & les nippes de ceux qui n'étoient pas sur leurs gardes. Ils firent ensemble divers coups avec tant de subtilité & d'industrie, qu'on n'en put jamais découvrir les auteurs. Ces heureux commencemens leur donnerent du goût pour cette dangereuse profession, & ils étoient toûjours attentifs à profiter des occasions que la fortune leur présentoit pour exercer leurs talens.

Il s'étoit formé en ce tems-là dans Madrid un excellente Troupe de Comediens, qu'on regardoit comme les meilleurs de toute l'Espagne. Un Seigneur fort puissant les avoit rassemblez à ses dépens, & fournissoit liberalement à leur entretien, soit pour satisfaire sa passion pour les spectacles, soit pour quelqu'autre cause qu'on ignore. Il pre-

prenoit grand ſoin de rendre cette troupe brillante & accomplie en toutes manieres, & ſa bourſe fourniſſoit à tout. Ce Seigneur vouloit lui procurer le Privilege de la Fête du St. Sacrement, afin que cette Troupe pût pendant toute l'Octave repréſenter des Comedies en pleine rue, ſuivant la coûtume qui s'obſerve à Madrid & dans tout le reſte de l'Eſpagne. Il eſt libre à un chacun d'aſſiſter à ces repréſentations ſans rien payer, & le Peuple y accourt en foule avec beaucoup de dévotion. Pour faire réuſſir ce deſſein, il achetta pour ſes Comediens des Piéces nouvelles, compoſées par les meilleurs Poëtes de toute l'Eſpagne, qu'il avoit animez au travail par ſes largeſſes. L'autre Troupe, qui étoit déja à Madrid, ſe voyant hors d'état de parier avec la nouvelle Compagnie, fut obligée de quitter la Ville, & d'aller chercher fortune à Tolede, où l'on lui accorda les gages ordinaires pour jouer pendant la Fête.

La nouvelle Compagnie demeura ſeule à la Cour, & le Grand d'Eſpagne qui en étoit le Protecteur, lui donna deux mille écus d'avance, pour acheter des habits qui répondiſſent à la beau-

té des Piéces qu'il leur avoit procurées. Cette somme d'argent fut portée chez un des Comediens, homme d'esprit & fort habile, que tous les autres regardoient comme leur Chef, & en qui ils avoient beaucoup de confiance. Tout passoit par ses mains, ses avis étoient regardez comme les ordres d'un superieur, il se chargeoit de toutes les affaires, & s'en aquittoit fort bien. Il fit mettre l'argent dans un coffre dont il avoit la clef, en attendant qu'il eût deliberé avec la Troupe sur l'emploi qu'on devoit en faire.

Les associez de Jayme eurent aussitôt avis de ce qui se passoit. Cet argent leur tenoit fort au cœur, mais il s'agissoit de trouver le moyen de l'enlever aux Comediens. Après avoir tenu conseil entr'eux, sans pouvoir prendre une resolution, ils s'en remirent à la décision de Jayme, dont ils avoient souvent éprouvé la capacité pour des expeditions de même nature. Jayme leur demanda terme jusqu'au jour suivant pour y penser à loisir. Il se retira le soir avec sa femme, à qui il communiqua le dessein de ses Camarades, & leurs avis pour l'execution. Rufine qui

avoit

avoit l'esprit vif, & fertile en expediens, lui donna un moyen infaillible pour réussir. Jayme se mêloit de faire des vers, & il avoit la reputation de bon Poëte; sa femme jugea qu'il falloit mettre à profit ce talent pour dupper les Comediens. L'expedient fut reçu & approuvé par les Voleurs.

Le lendemain on achetta chez les Frippiers une vieille soutane & un manteau long fort usé, & Jayme fut habillé en Ecolier qui sort du College. Dans cet équipage il avoit l'air d'un miserable Poëte. Son nez fut orné de grandes Lunettes, qu'il attacha à ses oreilles avec des cordes de Luth; & on mit sur sa tête un chapeau d'une grandeur extraordinaire. Enfin on lui fournit tout ce qui étoit nécessaire, pour paroître en Poëte ridicule & extravagant. Jayme ainsi équippé alla trouver les Comediens assemblez pour la repetition d'une Piéce qu'ils devoient jouer dans trois jours. Il s'adressa au Chef de la Troupe, qu'il connoissoit de reputation, & s'approcha de lui avec beaucoup de civilité & de complimens. " Je
„ suis Poëte, Monsieur, lui dit-il, si
„ vous l'avez pour agréable.

Le Comedien qui étoit habile, & accoûtumé à voir souvent de figures Poëtiques aussi extravagantes que celle de Jayme, lui répondit : Soyez Poëte, Monsieur, & soyez le pour longues années ; je vous assure que je ne m'en offenserai point

„ Je m'étois proposé dans mes étu-„ des, reprit Jayme, de me rendre sa-„ vant dans la Théologie, dans la vue „ d'obtenir un Benefice ; & j'ai été re-„ çu Bachelier dans l'Université d'Ira-„ che, avec l'applaudissement de tous „ mes compatriotes. Car, afin que „ vous le sachiez, je suis natif de Bis-„ caye pour servir Dieu & votre illu-„ stre Compagnie. La Ville d'Ordu-„ gna est ma Patrie, & j'ai l'avantage „ d'être allié à toutes les meilleures fa-„ milles de cette illustre Ville. Mon „ nom est le Bachelier Dominique „ Joancho, & je suis très connu dans „ toute la Biscaye. Le Ciel m'a fait „ naître Poëte, & je n'ai pas cru de-„ voir enfouir un talent si précieux. Je „ me suis appliqué à la Poësie, où je „ réussis avec un succez merveilleux. „ Tout le monde admirant mes Ou-„ vrages, j'ai été souvent pressé de les

„ met-

„ mettre au jour ; & j'ai composé des
„ Comedies qui feront du bruit à la
„ Cour & qui ne ressemblent en au-
„ cune maniere à ces Piéces commu-
„ nes, dont quelques méchans Poëtes
„ accablent le public. J'en ai d'un sty-
„ le fort extraordinaire, qui sont prêtes
„ à paroître sur le Théatre, & j'en
„ pourrois fournir une douzaine.

„ Je suis venu dans cette Cour, où
„ il y a de grands & beaux genies. J'ai
„ eu le bonheur de m'y faire connoître
„ avantageusement ; & sans vanité, les
„ personnes les plus délicates ont été
„ obligées d'avouer, qu'il y a dans mes
„ compositions des graces & des beau-
„ tez peu communes. Je m'estime
„ heureux de me rencontrer ici en mê-
„ me-tems que votre belle & illustre
„ Troupe, qu'on peut regarder com-
„ me la fleur de toutes celles de l'Es-
„ pagne. Je prétens employer à son
„ service le rare talent que Dieu m'a
„ donné, pourvû que vous & Mes-
„ sieurs vos Compagnons en soyez
„ contens. Je vous remettrai d'abord
„ entre les mains six Comedies au
„ moins, qui sont toutes entieres de
„ ma façon. Pour le prix, vous étes

„ des gens si raisonnables, que je me
„ flatte que nous en conviendrons fa-
„ cilement. Faites moi l'honneur,
„ Monsieur, de me présenter à votre
„ Compagnie, & de lui demander son
„ sentiment sur ma proposition.

Le Comedien, à qui Jayme portoit la parole, ne ressembloit pas aux gens de sa Profession, qui d'abord qu'un Poëte inconnu se présente à ceux, le méprisent & ne daignent pas l'écouter; comme si Dieu qui a donné l'esprit à ceux qui sont en credit, avoit borné sur eux ses faveurs. Notre Comedien étoit d'une humeur fort enjouée, & lorsque ses occupations lui en donnoient le tems, il profitoit avec plaisir de pareilles occasions pour se divertir. Comme il vit bien le jugement qu'il devoit faire du Poëte, dont l'habit & les discours désignoient assez le caractere, il le remercia au nom de toute la Troupe de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire. Ensuite se tournant vers ses Compagnons, connoissez, Messieurs, leur dit-il, le Bachelier Dominique Joancho, noble & excellent Poëte de Biscaye, qui travaille admirablement pour le Théatre, & qui offre d'exercer sa veine pour le no-

notre. Il a pour le moins douce Piéces achevées, qui font des chefs d'oeuvre de l'Art, & qu'il veut bien vous communiquer.

Les autres Comediens jugerent par la harangue de leur Camarade, & par la figure du Poëte, que c'étoit quelque extravagant tout propre à leur donner une Scene divertiſſante. Ils remercierent tous enſemble le perſonnage, qu'ils ſaluerent fort civilement ; & le Poëte rendit à chacun ſon ſalut & ſon compliment d'une maniere grotesque & ridicule. Alors le Chef pria le Poëte d'attendre que la repetition fût achevée, l'aſſurant qu'ils n'avoient qu'à repaſſer quelques Scenes, ſur lesquelles les Acteurs avoient beſoin d'affermir leur memoire ; & qu'enſuite on écouteroit volontiers la lecture des Piéces qu'il vouloit bien communiquer. Le Bachelier y conſentit ; il prit un ſiége & écoûta avec beaucoup d'attention. Après que la Piéce fut achevée, on aporta des chandeles, & les Comediens ſe rangerent autour du Poëte, & le prierent de vouloir lire les Titres des douze Comedies qu'il leur offroit. Alors cet Auteur, qui jouoit plaiſamment ſon perſon-

sonnage, après avoir demandé silence, tira un cahier de sa poche, & en fit gravement la lecture.

Memoire des rares & excellentes Comedies, que le Bachelier Dominique Joancho, Poëte Biscayen a composées pendant la presente année. Les Titres sont ceux qui s'ensuivent.

1. L'INFANTE ECERVELLEE.
2. LE LUCIFER D'YEPES.
3. LA GANDAYE.
4. LA CREATION DU MONDE.
5. L'ARCHE DE NOE'.
6. LES ECROUELLES DE FRANCE.
7. DES AMANDES POUR CEUX QUI N'ONT POINT DE DENTS.
8. L'ETE' SANS PLUYE.
9. LE DESCHIRE' POUR ETRE TROP VETU.
10. LE PELERINAGE DE St. JAQUES.
11. LE BON LARRON SUR LA CROIX.
12. LA SEIGNEURESSE DE BISCAYE.

„ Voilà, Messieurs, dit le prétendu „ Bachelier, les douze Comedies que „ j'ai achevées. Je souhaitterois qu'on „ commençât par la derniere, par ce „ que

„ que l'avanture eſt de mon Païs. C'eſt „ une des meilleures Piéces qu'on ait „ jamais vû ; l'intrigue en eſt mer- „ veilleuſe, & il ſuffit de vous dire, „ que j'ai employé bien du tems & de la „ peine à la compoſer, & que je me „ ſuis rongé plus de vingt fois les on- „ gles en y travaillant.

Les Comediens eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire, en entendant les Titres extravagans des Piéces du Poëte, & ils ſouhaittoient d'avoir plus de tems pour ſe divertir aux dépens du perſonnage. Leur Chef le remerciant au nom de la Troupe, je me rejouis fort, Monſieur, lui dit-il, d'avoir l'honneur de vous connoître par vous-même ; car j'avoue à ma confuſion, que juſqu'à préſent je n'avois point oui parler de votre illuſtre nom. Il eſt juſte que vous vous faſſiez connoître à la Cour d'Eſpagne ; un homme d'un mérite auſſi extraordinaire y réuſſira ſans peine. Je prens la liberté de vous demander, au nom de tous mes Compagnons, celle de vos Piéces dont vous étes le plus ſatisfait, quoique nous ſoyons bien perſuadez que tout ce que vous faites eſt excellent, & que votre

repu-

reputation est aussi grande que vous le dites. Il faut qu'à l'exemple des nouveaux Poëtes, vous nous donniez pour rien la premiere Piéce que nous représenterons, vous savez que c'est une coûtume reçue & approuvée. Pour les autres, nous les payerons d'une maniere proportionée à leur mérite, & nous conviendrons du prix. Il y a apparence que nous en ferons provision pour toute une année, quand même nous devrions emprunter de l'argent à gros interêt. Il est tard & l'heure du souper approche; tous mes Compagnons se rendront dans ma chambre, & vous aussi, Monsieur, s'il vous plait. Là vous nous ferez connoître les rares talens, que le Ciel vous a donnez pour la Comedie, en commençant par la Piéce que vous aimerez le plus.

„ La Seigneuresse de Biscaye, répon-
„ dit le Poëte, sera, avec votre per-
„ mission, la premiere que je lirai; car
„ j'espere qu'elle suffira pour me mettre
„ en reputation de bon Auteur, & pour
„ me faire admirer de toute la Cour.

J'ai pris garde, dit le Comedien, au Titre de *Seigneuresse* que vous lui donnez.

nez, ne ſeroit il pas mieux de l'intituruler, la *Dame de Biſcaye?* il me ſemble que ce terme eſt plus uſité.

„ Votre remarque eſt bonne, dit le
„ Poëte, mais j'ai eu mes raiſons; car
„ le Roi prend ſimplement le Titre de
„ Seigneur de Biſcaye, ſans ſe faire ap-
„ peller ni Prince, ni Duc, ni Comte,
„ ni Marquis. Ainſi je ne devois pas
„ dire Dame, mais Seigneureſſe, parce
„ que ce mot rime avec Princeſſe,
„ Ducheſſe, Comteſſe, Maîtreſſe &c.
„ J'employe ce terme d'autant plus vo-
„ lontiers, qu'il eſt nouveau; &
„ vous ſavez mieux que moi, que dans
„ le tems où nous ſommes, on aime
„ la nouveauté. Les Païſans même
„ veulent ſe mettre à la mode, & mé-
„ priſent tout ce qui eſt commun.

Toute la Compagnie auroit ri de bon coeur des extravagances de l'Auteur, ſi le Chef n'eût encore affecté un grand ſérieux. J'ai de plus remarqué, dit-il, que vous intitulez une de vos Comedies, *l'Arche de Noé.* Je ne ſai comment vous pourrez, Monſieur, accommoder cette Piéce à notre Théatre, & je ne vois pas quels en ſeront les Acteurs;

car il y en a fort peu qui puissent parler dans un tel sujet.

„ Si vous saviez quel est mon dessein, „ répond le rusé Poëte, vous ne parle- „ riez pas de la sorte ; vous en admire- „ riez l'invention, qui est tout à fait „ nouvelle. Je puis dire, sans vanité, „ que l'invention est mon fort, & que „ personne n'y réussit mieux que moi. „ Je prens pour mes Acteurs dans cet- „ te Comedie tous les Animaux, qui „ ont la faculté de parler, comme Per- „ roquets, Pies, Jays, Sançonnets & „ autres ; ce qui n'a point encore été „ vû sur le Théatre, & qu'on admire- „ ra pour sa nouveauté. " Là dessus les Comediens ne pouvant plus se retenir, firent un grand éclat de rire ; & le Poëte faisant semblant d'en être offensé, leur demanda gravement de quoi ils rioient.

Le Comedien, qui portoit la parole pour tous les autres ; lui répondit. Voyez, Monsieur, quel plaisir cette merveilleuse invention causera au peuple, puisque nous en rions d'avance, dans l'esperance que nous en retirerons beaucoup d'argent. " Il ne faut pas que „ vous en doutiez, dit l'Auteur. Mais „ laiss-

„ laissons-là les Titres des autres Piéces „ que j'ai composées, & parlons seu-„ lement de celle que j'ai dessein de „ faire répresenter la premiere. Dans „ la suite je vous satisferai à loisir sur „ toutes les questions, que vous aurez „ à me faire, & je vous promets que „ vous serez contens de la maniere „ dont j'expliquerai toutes mes Come-„ dies. " Eh bien, dit le Comedien, renvoyons la Conference à ce soir chez moi, après que nous aurons soupé; nous vous attendrons avec impatience. Le Poëte leur promit de se trouver au rendez-vous à l'heure marquée, & prit congé d'eux.

Jayme après un si beau commencement alla rendre compte à ses Camarades de ce qu'il avoit négocié avec les Comediens; & leur dit qu'ils devoient se trouver tous ensemble avec lui, dans la maison du Chef de la Troupe qui avoit l'argent en dépôt. Il promit de trouver quelque expedient pour faire sortir les Comediens de la maison, & de les amuser toute la soirée, afin que ses Confreres eussent le tems d'enlever l'argent, par le moyen des fausses Clefs,

des Crochets & des Rossignols, dont ils étoient bien pourvus.

Les Comediens de leur côté se préparerent à lui jouer un tour de leur façon, & à le traiter comme son extravagance le méritoit. Ils firent composer divers artifices, des fusées & des petards pour lui faire peur, resolus de le berner ensuite. L'heure étant venue, Jayme alla chez le Comedien qui donnoit à souper, pour y lire son Ouvrage. Il trouva tous ces Messieurs de bonne humeur, & disposez à se bien rejouir cette nuit à ses dépens. Les voyant tous assemblez dans une chambre, il leur représenta que le lieu étoit trop petit pour une compagnie aussi nombreuse, & qu'il seroit plus commode d'aller sur le Théatre, où ils seroient plus au large & en liberté. Chacun approuva cet avis, ce qui fit un grand plaisir au Poëte; parce que la maison étant seule, ses Camarades pourroient plus facilement executer leur projet. La femme du Maître du Logis voulut être de la partie; les Valets & les Servantes voulurent aussi avoir leur part du divertissement, & laisserent la maison vuide après en avoir fermé toutes les por-

portes. On fit asseoir le Poëte auprès d'une table, il tira de sa poche la Comedie proprement reliée, & la Compagnie ayant fait silence, il lut ainsi.

LA SEIGNEURESSE DE BISCAYE,

COMEDIE NOUVELLE

Composée par le Noble Bachelier Dominique Joancho, Poëte Biscayen.

ACTEURS.

DOM OCHOA, *Cavalier.*
DOM GARNICA, *Cavalier.*
GOZENECHE, *Cuiller à pot, Valet bouffon.*

Attendez un peu, Monsieur, dit le Chef de la Troupe, ne suffit-il pas au Valet d'avoir un nom, sans lui en donner deux?

„ Non, Monsieur, répond le Poëte;
„ le premier est son nom de Batême,
„ & le second lui est donné à cause du
„ rôle qu'il joue; car comme la Cuil-
„ ler à pot remue toute la viande de
„ la Marmite, de même c'est lui qui
„ remue, qui renverse, & qui con-

„ duit toute l'intrigue de la Comedie.
„ Cela n'est pas fait sans raison, soyez
„ en persuadé, aussi bien que les au-
„ tres endroits où vous pourrez peut-
„ être trouver à redire." J'en suis content, dit le Comedien, poursuivez. Le Poëte continua ainsi:

GRACE GELINDE SEIGNEURESSE DE BISCAYE,
Nom fort propre pour exprimer les graces qui sont en elle.

GARIBAYA }
GAMBOINA } *Suivantes.*

L'ORDOVY, *Vieux Ecuyer de la Seigneuresse.*

ARANEL BIA, *Maître d'Hôtel de la Seigneuresse.*

UNE FORGE *à fer.*

Arretez un peu, Monsieur, lui dit le Comedien; cette Forge à fer doit-elle parler? Non, Monsieur, répond le Poëte; mais elle est nécessaire dans cette Piéce, parce qu'il est souvent fait mention d'elle, comme étant le principal revenu de notre Païs, & surtout de la Sei-

Seigneureſſe. Fort bien, repliqua l'autre ; mais puis qu'elle ne doit pas parler , ne la mettez pas au nombre des Acteurs. Cela ſera aiſé à corriger, dit le Bachelier.

ITEM.

Treize Vaiſſeaux de la Seigneureſſe.

Treize, dit le Comedien, ne pourroit-on pas les reduire à un plus petit nombre? Non, Monſieur, répond l'Auteur, parce qu'ils repréſentent treize Familles de Biſcaye les plus illuſtres. Chacun, au nom de toute ſa maiſon , a ſa voix aux Etats pour conſentir au mariage de la Seigneureſſe; & s'il en manquoit un ſeul, ce feroit faire peu de cas & mépriſer une famille diſtinguée. Je ſuis fidelle & exact en tout ce qui regarde l'Hiſtoire de Biſcaye ; & je ne voudrois pas oublier un iota de tout ce qu'elle dit. Mais nous ne ſaurions, replique le Comedien , repréſenter tout cela ; car nous n'avons pas aſſez d'Acteurs dans notre Troupe. Prenez en à gages, dit le Poëte ; pour une Piéce de cette conſéquence, il ne faut rien épargner. Y a-t-il encore d'autres Acteurs, dit le Comedien ? Oui, ſans doute, dit le Poëte.

PLUS SEPT PUCELLES, *qui dansent un Ballet à l'entree de la Seigneuresse en Biscaye.*

Il faut avouer, dit le Comedien, que votre Piéce est remplie de particularitez bien extraordinaires ; & où voulez-vous que je cherche sept Pucelles, surtout dans une Ville où la Cour fait sa residence ? Monsieur, répond l'Auteur, il n'y a point de profit sans dépense. Il est vrai qn'on ne visitera pas ces Pucelles, pour savoir si effectivement elles le sont ; cepandant il seroit important pour le succez de la Piéce, qu'elles fussent véritablement & réellement Pucelles. On pourroit, ce me semble, y suppléer en les faisant peindre en perspective, & avec des ressorts on les feroit remuer pour danser le Balet ; mais je soûtiens que pour bien faire, il faudroit avoir de véritables Pucelles. Avec cet expedient, dit le Comedien, vous nous consolez un peu. On pourroit bien trouver dans la Troupe le nombre de sept filles, en se servant de celles qui ne montent point sur le Théatre ; mais je ne voudrois pas répondre, qu'il y en eût une seule telle que vous les de-

man-

mandez. Voyons maintenant, je vous prie, quel eſt le debut de votre Piéce.

Dans la premiere Scene, dit le Poëte, je fais paroître *Dom Ochoa* premier Amoureux, & *Gozenecbe*, Cuiller à pot, ſon Valet bouffon, en habit de Campagne; chacun ajant ſon Capuchon & ſon Paraſol. Mais, dit le Comedien, qu'eſt-il beſoin de Paraſols, s'ils ont des Capuchons? Vous connoiſſez mal, répond le Poëte, le Climat du Païs de Biſcaye. En été, Monſieur, il y a des deluges d'eau ſi furieux, que le Ciel ſemble s'ouvrir en deux pour inonder toute la terre. Un moment après le Soleil eſt ſi chaud & ſi violent, qu'il fait bouillir la cervelle dans la tête. Je vous en crois, dit l'autre, je ne replique plus, achevez s'il vous plait.

Le Bachelier commença à lire ſes vers d'une maniere ſi ridicule & avec des contorſions ſi extravagantes, que lorsqu'il en eut recité environ cent, la Compagnie perdit patience. La Piéce contenoit cinq mains de papier écrit d'un caractere fort menu; & les Comediens fatiguez de ce qu'ils avoient déja entendu, rompirent le ſilence & troublerent cette impertinente lecture.

Le prétendu Poëte ne demandoit pas mieux. Il donna un si grand coup de poing sur la table, qu'il faillit à tout renverser, & il se mit à crier à pleine tête, *tacete, tacete*. Mais les Auditeurs n'entendans point le Latin, le bruit devint plus grand, les chandeles furent éteintes, & on commença à regaler le Poëte comme il le méritoit. Les Comediens firent jouer leurs petards & leurs fusées avec de longs sacs pleins de sable en forme de Couleuvre, qui se jetterent de tous côtez sur l'Auteur. Tout étoit en confusion sur le Théatre, les flammes sortoient de toutes parts, & on mit le feu au Manuscrit pour divertir l'assemblée. Le Bachelier feignit d'être au desespoir de cette perte, & de l'affront qu'on lui faisoit, & comme il vit qu'on se disposoit à le berner, il se mit dans une étrange furie, se débarrassa des mains de ceux qui vouloient le saisir, & gagna heureusement la porte.

Pendant que cette Scene se passoit sur le Théatre, les Compagnons de Jayme mettoient le tems à profit aux dépens des Comediens. La maison fut ouverte, les coffres visitez, & l'argent transporté chez Jayme. La somme fut distri-

distribuée, & Rufine, à qui on étoit redevable du stratagême, en eut sa part comme les autres.

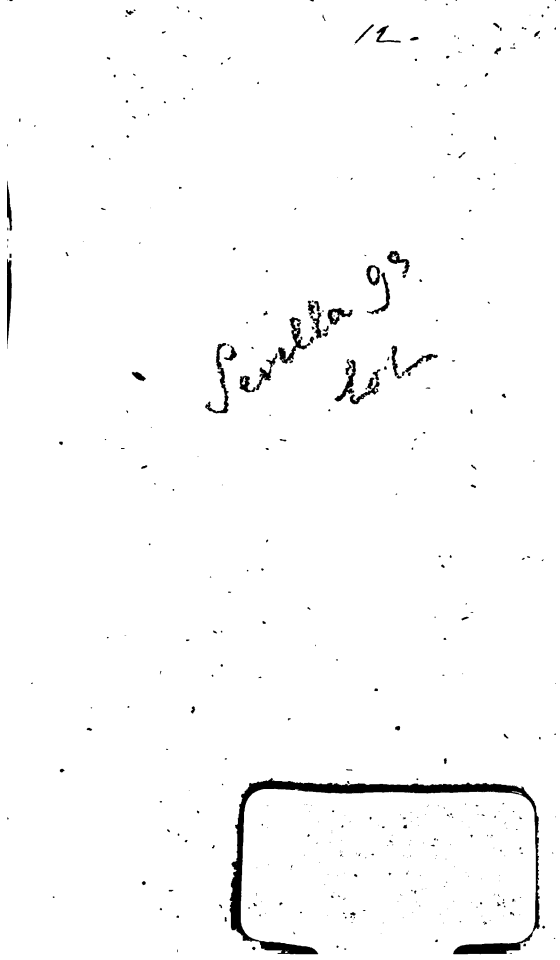
Le Lendemain, le Comedien qui avoit été volé, voulant aller faire ses emplettes pour les habits de sa Troupe, fut étrangement surpris de trouver son coffre ouvert & sans argent. Il demanda à sa femme s'il étoit venu quelqu'un dans la maison, & il ne peut tirer d'elle aucun éclaircissement. Il avertit aussitôt la Justice & fait faire de grandes perquisitions; on cherche dans toute la Ville, on visite toutes les maisons du quartier, mais tout est inutile. Le pauvre Comedien tout confus va conter ce malheur à son Protecteur; mais ce Seigneur irrité le traite de fourbe & d'imposteur, & le reduit au desespoir. Le Comedien croyant avec raison que le Poëte lui a joué ce mauvais tour, le fait chercher de tous côtez sans pouvoir le découvrir. Cepandant le Seigneur ayant été informé, que le Comedien avoit été véritablement volé, & qu'il étoit dangereusemeut malade d'affliction, eut la generosité de le consoler en lui envoyant autant d'argent qu'il en avoit perdu. Ce présent rejouit le malade

lade & le guérit ; & les Sergeans continuerent leurs recherches pour découvrir le Poëte & ses Complices.

Jayme étant informé des mouvemens qu'ils se donnoient, en avertit sa femme Rufine, qui fut d'avis de quitter Madrid, ayant assez d'argent pour vivre ailleurs, & y faire quelque négoce plus honnête. Les Compagnons de Jayme avoient déja gagné le large, & il crut devoir suivre le conseil de sa femme. Ils sortirent de Madrid à petit bruit, & se refugierent à Sarragoce Capitale de l'Arragon. Ils y louerent une maison, & ouvrirent une boutique d'étoffes de Soye. Ils s'occuperent pendant quelque tems à ce négoce, & y firent des profits considérables. Nous les laisserons dans cette Ville, & nous dirons dans la suite comment ils en sortirent. Le reste de cette Histoire nous fournira des avantures encor plus divertissantes que celles qu'on vient de lire, & on y verra les tours adroits que Rufine joua en compagnie de Jayme son mari.

Fin du Livre quatrième & du Tome second.




12.

